NUMÉRO 12 FÉVRIER 1948

Illinois U Library

# France ILLUSTRATION

## LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

**SAVROLA**
Roman inédit de
WINSTON CHURCHILL

**UNE MORT SANS IMPORTANCE**
Pièce en trois actes et quatre tableaux d'Yvan NOÉ

Directeur : Georges OUDARD
13, rue Saint-Georges,
PARIS-IX^e

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec " FRANCE - ILLUSTRATION "

# LES LIVRES DU MOIS

par GEORGE ADAM

Lorsque parut en Belgique, sous l'occupation, la première traduction française de *Conversation en Sicile*, ceux qui eurent l'occasion de lire cet ouvrage furent frappés par le son d'authenticité qu'il rendait. Non pas tellement dans sa forme, qui, chose curieuse, révélait une influence en profondeur des jeunes écrivains américains, mais dans son esprit, qui marquait une nette rupture avec ce que l'on connaissait de la littérature italienne depuis le règne de Mussolini.

On devait apprendre, dès la libération, que son auteur, Elio Vittorini, un Syracusain établi à Milan, se trouvait, depuis longtemps, parmi les opposants au régime, qu'il avait pris une part active aux luttes contre le fascisme à l'intérieur de la péninsule et que son métier d'écrivain même lui avait plus d'une fois permis d'affirmer sa position. On attendait avec curiosité ses nouveaux livres : Vittorini serait-il à la nouvelle littérature italienne ce que les réalisateurs de *Rome, ville ouverte*, de *Sciuscia*, de *Vivre en paix* étaient par rapport au cinéma ?

*Les Hommes et les autres*, dont Michel Arnaud vient de publier une excellente traduction (Gallimard édit.), ne décevra pas ces espoirs. Certes, la lecture n'en est pas d'un abord aisé, ce livre n'empruntant rien aux formes traditionnelles du récit romanesque. Tout se passe comme si l'auteur était tellement possédé par ses personnages qu'il en oublie de les rendre souvent aussi proches pour nous qu'ils le sont pour lui-même. C'est moins leur personnalité qui intéresse Vittorini que la signification qu'ils acquièrent dans le monde d'aujourd'hui.

Nous sommes à Milan, aux pires moments du despotisme nazi. Par l'action directe, un groupe de combattants lutte désespérément contre la tyrannie. Nous ne saurons d'eux rien de plus que quelques conversations et le récit de quelques gestes. Mais, grâce à de courts chapitres dans lesquels il parle directement au lecteur, Vittorini passe sans cesse du plan immédiatement accessible du récit à celui de sa signification métaphysique : il y a les hommes dignes de ce nom... et les autres, ceux qui n'hésitent pas à faire déchirer un pauvre marchand ambulant par leurs chiens (une des scènes les plus atrocement belles, les plus poignantes du livre).

Ce qu'on a appelé la littérature de la Résistance est, de plus en plus souvent aujourd'hui, considérée avec indifférence. Ce n'est pas que les hommes oublient si vite ; disons plutôt que le poids de certains souvenirs s'avère bien gênant.

Et puis, tout n'a pas toujours été d'égale qualité dans cette production, les grands sujets ne donnant pas forcément de bons livres, on le sait. Mais le message d'un Elio Vittorini est parmi ceux qu'il faut conserver précieusement.

Il en est des romans d'anticipation comme des romans historiques : la donnée initiale dont ils procèdent cesse rarement d'être présente à l'esprit du lecteur. Ce postulat implique un certain déroulement de l'action. Que l'auteur le veuille ou non, elle ne peut, dès lors, que se placer à l'intérieur de certaines limites. Ce n'est pas un paradoxe de dire que le ressort principal de toute œuvre d'imagination : la surprise, ne parvient plus guère à jouer. Un auteur dramatique prenant pour personnage principal Robespierre nous amène fatalement, neuf fois sur dix, à Thermidor.

Mais un jeu dont on connaît les règles et le dénouement n'en arrive pas moins à procurer parfois beaucoup de plaisir. En particulier, lorsqu'il est bien joué. Nous savons, dès l'abord, que les héros du roman d'André Rigaud : *Adam, Eve et Cie* (Albin Michel, édit.), isolés par un cataclysme dans un monde redevenu sauvage, s'adapteront parfaitement à leur vie de nouveaux Robinsons. Il importe moins que, rejetés brutalement dans la vie civilisée d'une Amérique future, leur retour ne se fasse pas sans dommage pour eux-mêmes. L'essentiel n'est-il pas que leurs aventures nous aient, pour quelques heures, ravis à nous-mêmes ?

D'une façon subtilement analogue, nous ne parvenons guère à croire à l'existence de l'héroïne principale du roman d'Henry Dupuy-Mazel et Auguste Dupouy : *Blandine* (Albin Michel, édit.). Dieu sait pourtant si ce nom est évocateur pour nous d'un personnage des premiers temps du Christianisme. L'érudition des auteurs n'est pas en cause. Bien au contraire : ils tracent de la vie urbaine en Gaule au IIe siècle une peinture fort convaincante.

Mais l'éloignement dans la nuit de l'histoire pèse sur l'intrigue romanesque d'un livre presque autant que l'imprécision sur les conditions de vie dans un siècle ou deux. Le lecteur ne doit donc pas trop demander à des romans se plaçant dans l'une ou l'autre de ces catégories. Trop heureux s'il passe avec eux quelques heures agréables, comme c'est le cas pour *Blandine* ou *Adam, Eve et Cie*.

Jeune professeur sorti de Cambridge, George Leigh Mallory avait déjà acquis une renommée enviable par ses ascensions dans les Alpes suisses et françaises lorsqu'on lui demanda, en 1921, de prendre la tête d'une audacieuse expédition : il ne s'agissait de rien moins que la conquête de Chomolungma, la montagne sacrée des Thibétains. Plus connue en Europe sous le nom de pic Everest, c'est, à près de 9.000 mètres, le sommet le plus élevé du monde. Au cours de sa troisième expédition, Mallory devait rencontrer une mort digne de le faire entrer dans la légende : il disparut avec un de ses compagnons dans les tourmentes de vent et de neige qui, d'une ronde infernale, enveloppent sans cesse le pic. On est encore à se demander aujourd'hui si l'Everest a été, ou non, vaincu par Mallory.

Qui, mieux que Joseph Peyré, pouvait trouver les accents qui mettraient cette épopée à la portée de nos esprits, nous en communiqueraient la fièvre intérieure ? Le romancier de *L'Escadron blanc* ou de *Matterhorn* est, on le sait, tourmenté par ces destins hors série. Il sait toujours en dégager la part humaine qui nous les rend à la fois familiers et dignes d'envie. Son récent roman : *La Tour de l'or*

*(Lire la suite page 3 couverture.)*

Illinois U Library


*Sur un imperméable* C.C.C.

*la pluie frappe... sans entrer*

COMPTOIR COMMERCIAL CAOUTCHOUC C C C

35 à 41 BOULEVARD HAUSSMANN . PARIS

PUB. J-R. BENOIT

# WINSTON CHURCHILL

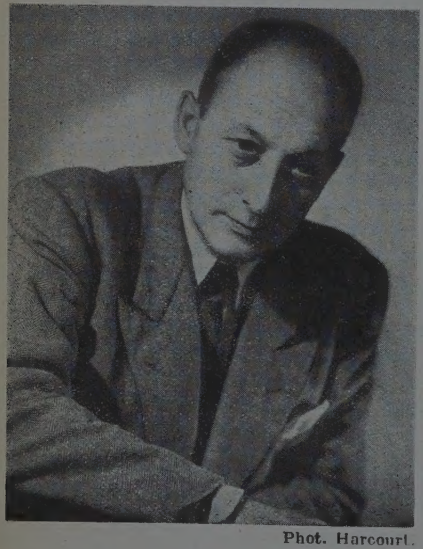
L'une des plus prestigieuses carrières d'homme d'Etat que l'on connaisse n'a pas empêché Winston Churchill d'en mener une autre dans la littérature. Elle est moins connue, certes, mais elle brille d'un éclat non négligeable.

Jeune officier frais émoulu de Sandhurst — le Saint-Cyr anglais — il avait suivi aux Indes, comme correspondant de guerre, une campagne du 4e hussards. *The Story of Malakand Field Forces* (1898) en est le récit.

Revenu en Angleterre, ayant essuyé un échec dans sa première campagne électorale pour un siège au parlement, il occupa ses loisirs à écrire un roman, la seule œuvre d'imagination pure, en fait, qu'il devait jamais publier. C'était *Savrola*, inédit jusqu'aujourd'hui en français.

Mais, dès 1900, avec fougue et enthousiasme, le jeune officier de vingt-sept ans rejette la plume pour se lancer dans la politique. Désormais, il faudra qu'il profite pour écrire des rares moments où il n'est pas au pouvoir : une biographie de son père (1906), une autre, en quatre volumes également, de son illustre ancêtre, lord Malborough ; des souvenirs : *My Early Life* (1930), *Thoughts and Adventures* (1932) ; des portraits de contemporains célèbres : *Great Contemporaries* (1937) ; des traités de politique : *Liberalism and the social problem* (1923-1929), *Arms and the Covenant* (1938), *Step by Step* (1939). Les sept recueils enfin des discours prononcés pendant la guerre ont enrichi encore, depuis le V Day, cette œuvre littéraire abondante et variée.

Phot. U. P.

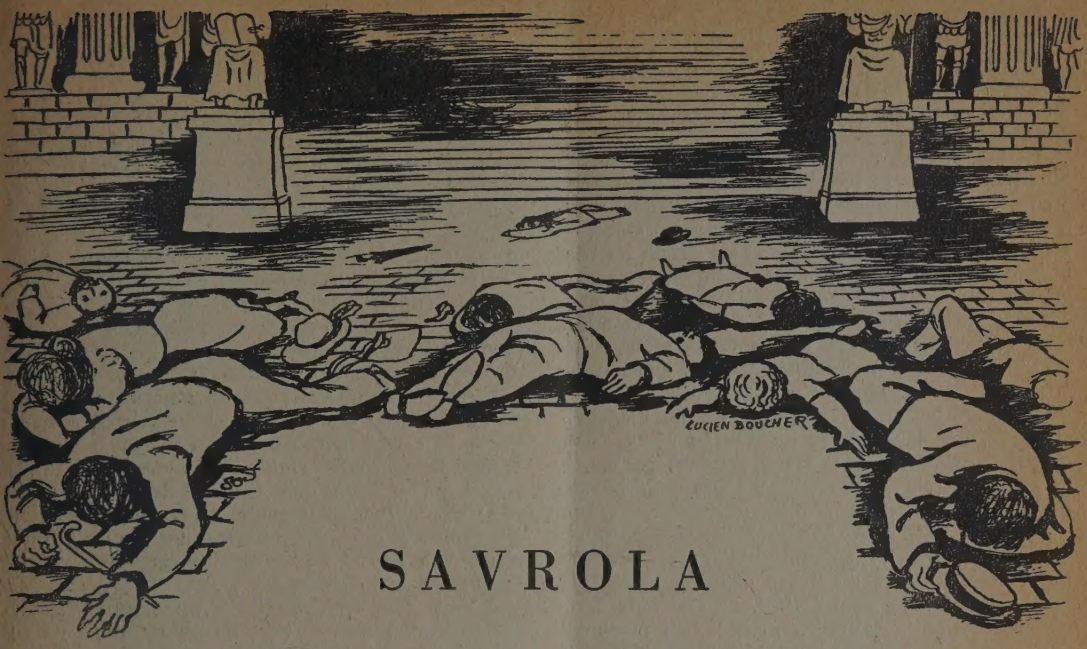


Phot. Harcourt.

# YVAN NOÉ

C'est en 1924 que l'acteur Constant Rémy créa sur la scène du théâtre Antoine *En marge des tombes*. Depuis cette pièce, les succès d'Yvan Noé ne se comptent plus. Il ne se passera guère d'années désormais — à part le temps de l'occupation, bien entendu — où l'on ne voie sur l'affiche le nom de l'auteur d'*Une Mort sans importance*, que nous présentons aujourd'hui. Qu'il nous suffise de rappeler : *La Chienne aux yeux de femme* (1928), *L'As* (1930), *Teddy and Partner* (1933), *Monsieur le Comte* (1933), *Argent comptant* (1934), *Christian* (1936), que jouait l'inoubliable Harry-Baur, *Golden Boy* (1938), *L'Age dangereux* (1939), *Un Ami viendra ce soir* (1945).

Mais Yvan Noé n'a pas déployé sa verve qu'au théâtre. Sollicité par le cinéma, il a collaboré à de nombreux films et publié un essai philosophique : *A la recherche de l'enthousiasme*, ainsi qu'un reportage : *L'Épicerie des rêves*.




# SAVROLA

## Roman inédit de WINSTON CHURCHILL

### CHAPITRE PREMIER

### UN EVENEMENT D'IMPORTANCE POLITIQUE

IL y avait eu une grosse averse, mais le soleil brillait à présent à travers les nuages et jetait des ombres changeantes sur les rues, les maisons et les jardins de la ville de Lauranie. Partout des reflets luisaient ; la poussière avait été abattue ; l'air était frais ; les arbres verdoyaient avec une sorte de reconnaissance, semblait-il. C'était la première pluie après les chaleurs de l'été, et elle marquait le début de cette délicieuse saison d'automne qui avait fait de la capitale lauranienne le refuge des artistes, des malades et des sybarites.

L'averse avait été violente. Mais elle n'avait pourtant pas dispersé les groupes assemblés sur la grand-place, devant la Chambre des députés. Si la pluie avait été accueillie avec joie, les regards de chacun restaient néanmoins chargés de colère et d'inquiétude : l'eau avait trempé les gens sans calmer les excitations. Il était évident qu'un événement considérable se préparait.

C'était un grand jour dans l'histoire de la Lauranie. Pendant cinq longues années, depuis la fin de la guerre civile, le peuple avait supporté l'offense d'un régime autocratique. Le fait que le gouvernement était fort, de même que le souvenir des désordres du passé, tout cela avait puissamment influé sur les esprits des citoyens les plus modérés. Pourtant, dès le début, il y avait eu des murmures. Il y avait beaucoup d'hommes qui avaient été du parti vaincu au cours de la longue lutte qui s'était terminée par la victoire du président Antonio Molara. Certains avaient été blessés ou avaient vu leurs biens confisqués ; d'autres avaient été emprisonnés, d'autres, enfin, avaient perdu des amis ou des parents, qui, à leur dernier souffle, avaient imploré que l'on continuât la lutte sans compromis. Le gouvernement avait commencé sa tâche avec des ennemis implacables dont l'attitude avait été rude et tyrannique. L'ancienne constitution, à laquelle les citoyens étaient si fortement attachés et dont ils montraient tant de fierté, avait été renversée. Le président, alléguant la supériorité de la sédition, avait refusé d'inviter le peuple à envoyer des représentants à cette Chambre qui, pendant des siècles, avait été considérée comme le plus sûr rempart des libertés populaires. Aussi le nombre des mécontents s'accroissait-il jour après jour, année après année. Le parti national, constitué à l'origine d'un petit nombre de survivants du parti défait, avait grossi jusqu'à devenir la faction la plus nombreuse et la plus puissante de la nation ; et, surtout, ils avaient trouvé un chef. L'agitation se développait de tous côtés. La vaste et turbulente population de la capitale était entièrement dévouée à la nouvelle cause. Les manifestations succédaient aux manifestations, le tumulte au tumulte : même l'armée

montrait des signes de désordre. A la fin, le président avait décidé de faire des concessions. On annonça que le premier septembre les ordonnances électorales seraient publiées et qu'on donnerait au peuple l'occasion d'exprimer ses sentiments et ses vœux.

Cette promesse avait contenté les citoyens les plus pacifiques. Les extrémistes, se trouvant alors en minorité, changèrent de ton, et le gouvernement, tirant parti des circonstances favorables, en profita pour arrêter plusieurs chefs parmi les plus violents. Les autres, qui avaient lutté pendant la guerre et n'étaient revenus d'exil que pour prendre part à la révolte, traversèrent la frontière pour se mettre à l'abri. Le pourchas sérieux des armes permit des prises intéressantes. Les nations européennes, qui observaient d'un œil inquiet et intéressé le baromètre politique de la Lauranie, étaient convaincues de la montée en flèche de la cause gouvernementale. Mais, pendant ce temps, le peuple attendait, en silence, que la promesse fût tenue.

Enfin, le jour vint. Les préparatifs nécessaires pour convoquer les soixante-dix mille électeurs mâles aux urnes avaient été menés à bien par les fonctionnaires de l'Etat. Le président, ainsi que le voulait la coutume, était là, en personne, pour signer l'ordonnance des convocations aux citoyens loyaux. Des mandats électoraux seraient envoyés aux différentes sections électorales de la ville et des provinces, et ceux qui, d'après l'ancienne loi, avaient le droit de vote, seraient appelés à dire ce qu'ils pensaient de la conduite de celui que les populistes, par haine, appelaient le dictateur.

C'était cet instant que la foule attendait. Bien que des acclamations s'élevassent de temps à autre, la majorité des spectateurs attendait silencieusement. Même lorsque le président vint à passer, se rendant au Sénat, ils s'abstinrent de le huer ; à leurs yeux, il avait déjà abdiqué et cela excusait tout. Les anciennes traditions, les droits si longtemps appréciés seraient restaurés. Une fois de plus, un gouvernement démocratique triompherait en Lauranie.

Soudain, en haut des marches, à la vue de tous, un jeune homme apparut, les vêtements en désordre, le visage congestionné. C'était Moret, un conseiller civique. La populace le reconnu immédiatement. Une immense acclamation s'éleva ; beaucoup d'hommes qui ne pouvaient le voir reprirent la clameur, qui résonna longuement sur la place, témoignant de la satisfaction d'une nation. Moret gesticulait avec véhémence, mais ses paroles, si toutefois il parlait, se perdaient dans le tumulte. Un autre homme, un huissier, arriva en toute hâte, posa la main sur l'épaule de Moret, et le ramena dans l'ombre de l'entrée. La foule hurlait toujours son enthousiasme.

Un troisième personnage fit alors son apparition à la porte, un vieil homme en robe d'officier municipal. Il descendit les marches d'un pas mal assuré jusqu'à une voiture rangée là pour l'attendre. De nouveau des acclamations fusèrent :

— Godoy ! Godoy ! Bravo, Godoy ! Champion du peuple ! Hourra !...

C'était le maire, un des membres les plus puissants et les plus glorieux du parti de la réforme. Il monta dans sa voiture, qui avança dans l'espace vide ménagé par la troupe, puis pénétra dans la foule, qui, tout en continuant à hurler, lui faisait respectueusement place.

La voiture était découverte. De toute évidence, le vieil homme était douloureusement ému. Il était pâle, la bouche plissée en une expression de douleur et de colère.

Alors d'extravagantes rumeurs commencèrent à circuler. Le président avait refusé de signer les ordonnances, il s'était tué, les troupes avaient reçu l'ordre de tirer ; les élections n'auraient pas lieu ; Savrola était arrêté. Le bruit de la multitude se transforma peu à peu en un sourd et dissonnant bourdonnement de colère.

Enfin, la réponse vint. Sur la place, il y avait une maison qu'une rue étroite séparait seulement de la Chambre des députés et où la troupe avait barré la circulation. Au balcon de cette maison, Moret, le conseiller civique, réapparut. Ce fut le signal qui déchaîna une tempête de cris sauvages et anxieux. Il leva la main, réclamant le silence. Au bout de quelques instants, les paroles qu'il prononçait purent être entendues par ceux qui se trouvaient à proximité.

« Vous êtes trahis... Une fraude cruelle... Les espoirs que vous nourrissiez sont réduits en cendres. Tout ce qui fut fait, le fut en vain... Tromperie ! Tromperie ! Tromperie !... »

Les fragments de son discours portèrent loin dans la multitude excitée. Alors il cria ces paroles, perçues par des milliers de gens, répétées par des milliers d'autres :

« Le registre des citoyens a été tronqué et les noms de plus de la moitié des électeurs ont été effacés !... »

Pendant un instant ce fut le silence. Puis un immense sanglot de fureur, de désapointement et de résolution s'éleva.

A ce même moment, la voiture présidentielle, tirée par quatre chevaux, avec ses postillons aux livrées républicaines, et escortée de lanciers, s'avança au pied de l'escalier, tandis que, de la Chambre, un remarquable personnage venait de sortir. Il portait le splendide uniforme bleu et blanc de général de l'armée ; sa poitrine étincelait de médailles et de décorations ; ses traits forts et animés, étaient résolus. Avant de descendre, il marqua une pause, comme pour donner à la foule le temps de siffler et de huer à son aise. Il paraissait discuter avec insouciance avec son compagnon, le señor Louvet, ministre de l'Intérieur ; puis il montra une fois ou deux, du doigt, les masses ondulantes et, enfin, descendit doucement les marches. Louvet sembla vouloir l'accompagner, mais il entendit le rugissement de la foule et se souvint tout à coup qu'un travail urgent l'attendait au Sénat. L'autre continua seul. Les soldats présentèrent les armes. Le hurlement furieux grossit. Un officier monté, immobile sur son cheval, une inexorable mécanique, se tourna vers un subordonné pour donner un ordre. Plusieurs compagnies de fantassins commencèrent à défiler, venant de la droite de la Chambre, et s'alignèrent dans l'espace découvert qu'envahissait peu à peu la foule.

Le président monta dans sa voiture, qui, précédée d'un escadron complet de lanciers, partit

immédiatement au trot. Aussitôt que la voiture atteignit la limite de la zone dégagée, la foule poussa en avant. L'escorte se trouva bloquée. « Reculez ! » cria un officier. On n'y prêta même pas attention. « Allez-vous bouger, ou devrons-nous vous y forcer ? » ajouta une voix plus bourrue. La foule ne recula pas d'un pas. Le danger était imminent. « Trompeur ! Traître ! Menteur ! Tyran ! » criaient les gens, ajoutant encore des expressions trop grossières pour être rapportées. « Rends-nous nos droits, voleur !... »

C'est alors que quelqu'un, derrière la foule, tira plusieurs coup de pistolet en l'air. L'effet fut instantané. Les lanciers abaissèrent leurs lances et chargèrent. Des hurlements de colère et de terreur s'élevèrent de toutes parts. La populace fuyait devant la cavalerie ; des hommes tombèrent sur le sol et furent foulés à mort ; d'autres furent blessés par les chevaux, les soldats en épargnèrent peu. Le spectacle était horrible. Ceux qui se trouvaient derrière jetaient des pierres ou tiraient des coups de feu au hasard. Le président restait immobile. Droit et inflexible, il contemplait l'agitation comme certains regardent une course dans laquelle ils n'ont pas parié. Son chapeau fut projeté à terre. Un filet de sang, sur sa joue, montrait l'endroit où une pierre l'avait frappé. Pendant quelques instants, l'issue du combat resta douteuse. La foule pouvait s'abattre sur la voiture et alors... être réduit en pièces par la multitude ! En vérité, il existait des morts plus agréables. Mais la discipline des soldats vint à bout de tous les obstacles. Le comportement ferme de l'homme dompte ses ennemis. Avec des huées et des vociférations, la foule recula.

On entendit le cliquetis des culasses, tandis que les hommes chargeaient leur fusil. Les gens qui faisaient face aux soldats se jetèrent dans une folle mêlée pour échapper à la salve imminente. Un seul homme, coiffé d'un chapeau de paille, garda suffisamment de lucidité pour s'élancer en avant : « Pour l'amour de Dieu, ne tirez pas, cria-t-il, ayez pitié ! Nous allons nous disperser ! »

Il y eut un temps d'arrêt, un ordre bref, une violente explosion suivie de hurlements. L'homme au chapeau de paille se plia en deux et tomba ; d'autres formes s'affaissèrent et s'immobilisèrent dans d'étranges positions. Le reste de la foule, sauf les soldats, réussit à s'enfuir. Il y avait, heureusement, de nombreuses voies d'évacuation : en quelques minutes, la place fut presque déserte. La voiture du président se dirigea alors à travers la foule en fuite pour atteindre les portes du palais gardées par d'autres soldats et s'engouffra dans le portail, en toute sécurité.

Tout était terminé. L'élan de la foule était maintenant brisé. La vaste place de la Constitution fut bientôt presque vide.

Les quarante cadavres et les cartouches vides qui gisaient sur le sol avaient joué leur rôle dans l'histoire de l'humanité et avaient cessé d'exister aux yeux des vivants. Les soldats ramassèrent les débris des projectiles et, bientôt, des forces de police vinrent avec des charrettes enlever les cadavres.

Le calme régnait de nouveau sur le territoire de la Lauranie.

## CHAPITRE II

## LA TETE DE L'ETAT

La voiture et son escorte franchirent l'ancien portail, traversèrent une vaste cour et s'arrêtèrent devant l'entrée du palais. Le président mit pied à terre. Il jugeait à sa juste valeur l'importance qu'il y avait à conserver intacte l'aide et la bonne volonté de l'armée et, sans perdre de temps, il s'avança vers l'officier qui commandait les lanciers.

— Personne de blessé, j'espère... dit-il.

— Rien de sérieux, mon général, répliqua le lieutenant.

— Vous avez conduit votre troupe avec beaucoup de jugement et de courage. Cela ne sera pas oublié. Mais il est facile de commander à des hommes braves ; nous ne les oublierons pas non plus. Ah ! colonel, vous avez raison de venir me trouver ! J'avais prévu quelques ennuis avec ces classes rebelles aussitôt qu'il était devenu évident que nous étions déterminés à maintenir l'ordre et la loi dans l'Etat.

Ces derniers mots s'adressaient à un homme à la chevelure sombre et au teint hâlé, qui venait d'entrer en toute hâte dans la cour, par une porte de côté. Le colonel Sorrento, car tel était le nom de l'arrivant, était le chef militaire de la police. En plus de ce poste important, il assumait la charge de ministre de la Guerre. Cette combinaison permettait au pouvoir civil d'être suppléé par le pouvoir militaire avec une promptitude parfaite chaque fois qu'il était nécessaire de prendre des mesures énergiques. Cet arrangement s'adaptait parfaitement aux circonstances actuelles. D'habitude, Sorrento était calme et serein. Il avait vu de nombreux engagements, beaucoup de combats du genre de ceux qui ne permettent pas de quartier. Blessé plusieurs fois, il était considéré comme un homme brave et insensible. Mais il y avait quelque chose de terrifiant dans la fureur concentrée d'une foule, et l'attitude du colonel révélait qu'il n'était pas tout à fait endurci.

— Etes-vous blessé, monsieur ? demanda-t-il en regardant le visage du président.

— Ce n'est rien... une pierre ; mais ils étaient vraiment déchaînés. Quelqu'un les avait excités. J'avais espéré pouvoir partir avant que les nouvelles fussent connues... Qui les a prévenus ?

— Moret, le conseiller civique, depuis le balcon de l'Hôtel... C'est un homme extrêmement dangereux. Il leur a dit qu'ils étaient trahis.

— Trahis ! Quelle audace ! Un pareil langage est du ressort de l'article 20 de la Constitution : inciter à la violence contre la personne du chef de l'Etat en dénaturant les faits.

Le président connaissait à merveille ces clauses de la loi publique, clauses destinées à renforcer le pouvoir exécutif.

— Arrêtez-le, Sorrento. Nous ne pouvons tolérer que la dignité du gouvernement soit impunément outragée... Ou, plutôt, attendez... Peut-être serait-il plus sage d'être magnanime maintenant que la question est réglée. Je ne veux pas de procès d'Etat en ce moment.

Il gravit les marches de l'escalier et entra dans le hall du palais.

Le hall, spacieux et bien proportionné, était décoré dans le plus pur style de la République lauranienne, dont les armes s'étalaient partout ; les piliers étaient de marbre ancien et, par leur taille et leur couleur, ils témoignaient de la puissance et de la splendeur des jours passés. Par terre, des mosaïques formaient de ravissants motifs. Sur les murs, d'autres mosaïques ouvragées retraçaient les scènes principales de l'histoire nationale. Face à l'entrée, un large escalier conduisait aux salles de réception, dont les portes se dissimulaient derrière des rideaux cramoisis.

Une femme se tenait en haut des escaliers. Ses mains reposaient sur la balustrade de marbre et sa robe blanche faisait tache sur les rideaux de couleur vive. Elle était très belle, mais son visage trahissait l'anxiété et la crainte. Ainsi que font les femmes, elle posa trois questions à la fois :

— Qu'est-il arrivé, Antonio ? Le peuple s'est-il révolté ?

Elle s'arrêta timidement à la première marche, comme si elle avait peur de descendre.

— Tout va bien ! répliqua le président, de son ton le plus officiel. Quelques mécontents ont créé du désordre. Mais le colonel a pris toutes les précautions nécessaires et, une fois de plus, l'ordre règne, ma chère... »

Puis, se tournant vers Sorrento, il continua :

— Il est possible que les désordres se renouvellent. Les troupes devront être consignées dans leur cantonnement. Vous leur accorderez un jour de solde supplémentaire pour qu'elles boivent à la santé de la République. Doublez les gardes, il sera préférable de faire patrouiller dans les rues cette nuit. Si quelque chose arrivait, vous me trouveriez ici. Bonne nuit, colonel. »

Il monta quelques marches ; le ministre de la Guerre s'inclina avec gravité, tourna les talons et partit.

La femme descendit quelques degrés et ils se rencontrèrent à mi-chemin. Il prit ses deux mains dans les siennes et sourit affectueusement ; comme elle se trouvait un peu plus haut que lui, elle se pencha et l'embrassa. C'était un accueil un peu cérémonieux, mais aimable.

— Eh bien ! dit-il, nous en avons terminé avec cette journée, ma chérie... Mais combien de temps cela continuera-t-il ?... Je ne sais. Les révolutionnaires semblent être de plus en plus forts. Il y a eu un moment dangereux, sur la place. Mais il est passé, maintenant...

— J'ai vécu une heure dans une telle anxiété, dit-elle, puis, apercevant son front meurtri, elle sursauta : Mais vous êtes blessé ?...

— Ce n'est rien... Ils ont jeté des pierres. Nous avons tiré quelques balles, c'est un meilleur argument.

— Que s'est-il passé au Sénat ?

— Je m'attendais à des troubles, je leur ai dit, dans mon discours, que, bien que les affaires de l'Etat ne fussent pas réglées, nous avions décidé de restaurer l'ancienne constitution. Mais, néanmoins, qu'il était nécessaire de purger le registre des révolutionnaires et des rebelles. Le maire sortit alors le registre et ils se précipitèrent tous pour voir quel était le corps électoral. Lorsqu'ils virent combien il était réduit, ils furent pris de fureur. Godoy en avait perdu l'usage de la parole. Cet homme est un idiot. Louvet leur annonça que cela ne représentait qu'un minimum ; qu'au fur et à mesure du rétablissement des choses, nous étendrions le droit de vote ; mais ils ont poussé des hurlements de fureur. En vérité, sans les huissiers et quelques hommes de la garde, je crois bien qu'ils m'auraient attaqué, là, dans la Chambre. Moret m'a menacé du poing — ce ridicule petit imbécile — et il s'est précipité dehors pour haranguer la foule.

— Et Savrola ?

— Oh ! Savrola resta calme. Il riait en voyant le registre. « Ce n'est qu'une question de quelques mois, dit-il, je suis étonné que vous pensiez que cela en vaille la peine. » Je lui dit alors que je ne comprenais pas, mais il n'avait pas tort.

Il prit la main de sa femme et gravit l'escalier lentement, plongé dans ses pensées.

Il n'y a que peu de repos pour un homme politique pendant une époque de désordre civil. A peine Molara avait-il atteint les derniers degrés qu'un homme s'avança à sa rencontre. Il était petit, sombre et très laid, avec une figure ridée par l'âge et la vie sédentaire. Sa pâleur contrastait avec sa chevelure et sa courte moustache de ce noir violacé que la nature elle-même ne peut imiter. Il tenait dans sa main une liasse épaisse de papiers, soigneusement classés entre ses doigts longs et délicats. C'était le secrétaire particulier de Molara.

— Qu'y a-t-il, Miguel ? demanda le président. Avez-vous quelques papiers à me communiquer ?

— Oui, monsieur, quelques minutes suffiront. Vous avez eu une journée agitée. Je me réjouis qu'elle se soit bien terminée.

— Elle n'a pas manqué d'intérêt, dit Molara avec lassitude. Avez-vous quelque chose pour moi ?

— Plusieurs dépêches étrangères. La Grande-Bretagne a envoyé une note concernant la sphère d'influence du Sud de la Colonie africaine ; notre ministre des Affaires étrangères a rédigé un projet de réponse.

— Ah ! ces Anglais, si cupides, si dominateurs ! Mais nous devons être fermes ; je sauvegarderai les territoires de la République contre tout ennemi, qu'il soit intérieur ou extérieur. Nous ne pouvons envoyer d'armées, mais, Dieu merci, nous pouvons expédier des dépêches... Est-ce assez violent ?...

— Votre Excellence n'a aucune crainte à avoir. Nous avons défendu nos droits de la façon la plus catégorique ; ce sera une grande victoire morale.

— J'espère que nous en tirerons aussi des avantages matériels. Le pays est riche, il y a de l'or... Cela explique la note. Evidemment, nous devons répondre sévèrement... Quoi d'autre ?

— Quelques papiers relatifs à l'armée, nominations et promotions, dit Miguel en montrant le paquet de papiers qu'il tenait entre le pouce et l'index. Ces sentences à confirmer, un projet du budget Morgon, afin d'avoir votre avis et vos directives, et une ou deux choses moins importantes...

— Hum... Un long travail... Très bien, je viens, nous allons voir cela. Très chère, vous savez com-

bien je suis occupé. Nous nous verrons ce soir au dîner. Est-ce que tous les ministres ont accepté ?

— Tous, sauf Louvet. Il est retenu par son travail.

— Peuh ! Il a peur des rues, la nuit, oui... Quelle horrible chose que la lâcheté... Il manquera donc un excellent dîner. A huit heures, n'est-ce pas, Lucile.

Et, d'un pas rapide et décidé, il franchit la petite porte de son bureau, suivi de son secrétaire.

Mme Antonio Molara resta debout pendant un instant dans la grande salle de réception. Puis elle se dirigea vers la fenêtre et passa sur le balcon. La vue qui s'offrait à ses yeux était d'une rare beauté. Le palais se trouvait sur une hauteur d'où l'on découvrait un vaste panorama de la ville et de la baie. Le soleil descendait déjà, mais les murs des maisons se détachaient dans leur blancheur éclatante. Les toits de tuiles rouges et bleues alternaient avec les nombreux jardins et les petites places, dont les palmiers verts et gracieux flattaient et charmaient la vue. Au bord, le vaste édifice du Sénat et les bâtiments du Parlement se dessinaient, majestueux et imposants. Vers l'Ouest, le port avec ses navires et ses forts. Quelques bâtiments de guerre étaient mouillés dans la rade et de nombreuses barques de pêche aux voiles blanches émaillaient les eaux de la Méditerranée, dont le bleu éclatant cédait déjà le pas aux couleurs plus somptueuses du coucher du soleil.

Dans la claire lumière de cette soirée d'automne, Lucile Molara paraissait divinement belle. Elle était parvenue à cet âge de la vie où, aux charmes de la jeunesse s'ajoute l'esprit de la femme faite. Ses traits parfaits reflétaient son âme, révélant à chaque émotion, à chaque saute d'humeur, cette vivacité d'expression qui est le plus grand des charmes féminins. Sa haute silhouette était pleine de grâce et sa robe, presque classique, rehaussait sa beauté et s'harmonisait avec le paysage.

Cependant, quelque chose dans sa physionomie trahissait un désir insatisfait. Il y avait près de cinq ans que Lucile avait épousé Antonio, alors qu'il était au sommet de sa puissance. La famille de Lucile avait été parmi les partisans les plus acharnés de la cause de Molara, et son père et son frère étaient morts sur le champ de bataille de Sorato. Sa mère, brisée de désespoir et de douleur, ne vivait plus que pour confier sa fille aux soins de leur plus puissant ami, le général qui avait sauvé l'Etat et qui, maintenant, le gouvernait. Molara avait tout d'abord accepté cette tâche par obligation envers ceux qui l'avaient suivi avec tant de foi, puis, ensuite, pour d'autres motifs. Un mois s'était à peine écoulé qu'il était amoureux de la ravissante jeune fille que le destin avait conduit sur sa route. Quant à Lucile, elle admirait son courage, son énergie, son habileté. Les attraits de sa situation ne manquèrent pas de l'influencer également ; il lui offrait sa puissance et sa position — presque un trône ; en outre, il était une intéressante figure d'homme. Elle avait vingt-trois ans quand ils se marièrent. Pendant de nombreux mois, elle fut très occupée : bals, réceptions avaient rempli sa saison d'hiver d'un incessant cortège de distractions. Les princes étrangers avaient rendu hommage non seulement à la plus jolie femme d'Europe, mais aussi à une grande personnalité politique. Son salon accueillait les hommes les plus célèbres de tous les pays ; hommes d'Etat, soldats, poètes, savants venaient rendre grâce à leur idole. Elle s'était mêlé aux affaires de l'Etat.

Mais, même pendant les toutes premières années, quelque chose lui avait manqué. Qu'était-ce donc ? Lucile n'aurait su l'expliquer. Son mari était rempli d'attentions délicates, et les instants qu'il pouvait distraire des affaires de l'Etat lui étaient consacrés. Dernièrement, les choses s'étaient présentées d'une façon moins brillante. L'agitation du pays, les forces grandissantes de la démocratie venant s'ajouter au travail déjà lourd de la République, avaient mis à l'épreuve le temps et l'énergie du président. Des rides profondes creusaient son visage, des rides de travail et d'inquiétude. Quelquefois, Lucile avait surpris un regard d'incommensurable lassitude, comme celui de quelqu'un qui peine, tout en sachant que son travail sera vain. Il la voyait moins fréquemment et, dans les courts moments qu'il passait près d'elle, il lui parlait de plus en plus d'affaires et de politique.

Un sentiment d'inquiétude semblait peser sur la capitale. La saison, à peine commencée, débutait tristement. Parmi les grandes familles, beaucoup d'entre elles étaient restées dans leurs résidences d'été, aux flancs des montagnes, bien que les plaines fussent vertes et fraîches. D'autres, tout en résidant en ville, n'assistaient qu'aux cérémonies les plus officielles. Alors que la situation extérieure devenait plus inquiétante, il semblait que Lucile fut moins capable d'aider son mari. Les passions s'élevaient, dissimulant la beauté, émoussant la sensibilité des hommes au charme. Elle était toujours une reine, mais ses sujets semblaient moroses et inattentifs. Que pouvait-elle faire pour l'aider, maintenant qu'il se trouvait si dangereusement acculé ? La pensée de l'abdication était odieuse à Lucile comme à toutes les femmes. Devait-elle continuer à conduire les cérémonies de la cour, maintenant que leur lustre s'était terni, maintenant que, nuit et jour, les ennemis travaillaient à renverser ce à quoi elle était tellement attachée.

« Ne puis-je rien faire, murmura-t-elle. Ai-je joué mon rôle ? Le meilleur de la vie est-il passé ? » Puis, avec un chaud élan de résolution : « Je dois faire quelque chose... Mais quoi ? »

## CHAPITRE III

## L'HOMME ET LA MULTITUDE

La consternation ainsi qu'une amère colère emplissaient la cité ; les nouvelles de la fusillade s'étaient répandues partout très vite et, comme toujours dans de pareilles circonstances, on exagérait beaucoup. Mais la police avait pris ses dispositions et avait veillé à ce qu'elles fussent habilement appliquées. Tout rassemblement était interdit. Des patrouilles constantes prévenaient la construction de barricades. L'aspect de la garde républicaine était, en outre, si imposant, que les citoyens, quels que pussent être leurs sentiments,

trouvaient prudent d'approuver et même, dans certains cas, d'adopter une attitude satisfaite.

Il en allait autrement avec les chefs du parti populaire, qui se rassemblèrent immédiatement dans la résidence officielle du maire, où ils se plongèrent dans une furieuse discussion. Dans le hall de la mairie se tenait une réunion d'urgence, à laquelle participaient toutes les forces du parti. Moret, le conseiller civique, l'ancien rédacteur en chef de l'*Appel du clairon*, journal qui avait été suspendu, fut le plus acclamé lorsqu'il entra. Beaucoup de personnes avaient apprécié son discours. Les Lauraniens étaient toujours prêts à applaudir un geste audacieux. D'autre part, chacun était encore sous le coup de la récente émeute et impatient de faire quelque chose. Les délégués du Travail étaient particulièrement furieux, des travailleurs assemblés dans le respect de la constitution avaient été abattus par une soldatesque mercenaire, « massacrés », tel était le mot le plus généralement employé. Un tel acte criait vengeance. Mais, comment faire ? On exposait les plans les plus extravagants. Moret, toujours partisan de la témérité, suggérait de descendre dans la rue et d'appeler le peuple aux armes ; ils brûleraient le Palais, exécuteraient le tyran et rétabliraient les libertés. Godoy, âgé et circonspect, s'opposait énergiquement à ce projet, bien qu'en vérité personne ne montrât d'empressement à l'adopter. Godoy préconisait une attitude calme et digne, de reproche et de condamnation, attitude qui en appellerait au Comité des Nations et défendrait la justesse de leur cause. D'autres reprirent l'argumentation. Renos, l'avocat, était partisan de ce qu'il nommait les méthodes constitutionnelles. Ils devraient former un comité de Salut public, ils devraient désigner les véritables officiers de l'Etat, y compris, bien entendu, un attorney général (1), et décréter la destitution du président pour violation des principes fondamentaux contenus dans le préambule de la déclaration des droits de l'homme. Il commença un développement des questions légales jusqu'à ce que plusieurs membres l'interrompissent, impatients d'exposer leurs propres opinions.

Plusieurs décisions furent arrêtées. On tomba d'accord pour reconnaître que le président avait trahi la confiance des citoyens, qu'il était sommé de démissionner immédiatement et de se livrer à la Cour de Justice. On tomba d'accord aussi pour poursuivre devant les tribunaux civils les soldats qui avaient tiré sur le peuple. Un vote de sympathie fut émis en faveur des parents des morts et des blessés, ou, comme ils les appelaient, des martyrs.

Cette scène d'impuissance et de futilité fut interrompue par l'entrée d'un homme remarquable. Il avait relevé un parti réduit en cendres et l'avait conduit de succès en succès jusqu'à un point où la victoire paraissait en vue. Un long silence s'appesantit sur l'assemblée. Certains se levèrent en signe de respect ; chacun se demandait ce qu'il allait dire, comment supportait-il la cuisante défaite qui venait de s'abattre sur eux ? Allait-il désespérer du mouvement ? Montrerait-il de la colère, de la tristesse ou du cynisme ? Par dessus tout, qu'allait-il proposer ?

Il s'avança jusqu'au bout de la longue table autour de laquelle étaient groupés les membres du parti, et s'assit délibérément. Puis il regarda autour de lui, avec autant de calme et de tranquillité qu'à l'habitude. Dans cette atmosphère de confusion et d'indécision, il semblait magnifique. Sa seule présence rendait confiance à ceux qui le suivaient. Son grand et large front pouvait contenir la réponse à toute question ; son maintien déterminé semblait de taille à affronter le coup du sort le plus violent.

Après une pause, il se leva, invité par le silence qui s'était établi. Ses mots étaient volontairement modérés. Il avait été extrêmement déçu, déclara-t-il, de découvrir que le registre avait été tronqué. L'ultime succès était différé, mais seulement différé. Il avait attendu, avant de se rendre à la mairie, afin de pouvoir se livrer à quelques calculs. Ils étaient nécessairement sommaires et rapides, mais il les croyait à peu près justes. Le président, il est vrai, aurait, dans le prochain Parlement, une substantielle majorité. Quant à eux, ils obtiendraient quelques sièges en dépit des élections restreintes, une cinquantaine environ, cinquante sur trois cents. Des minorités plus petites avaient renversé des gouvernements plus puissants. Chaque jour ajoutait à leur force ; chaque jour accroissait la haine contre le dictateur. Il existait, en outre, des alternatives autres que la procédure constitutionnelle (à ces mots, plusieurs délégués serrèrent les dents et s'entre-regardèrent d'une façon significative) mais, pour l'instant, ils devaient attendre, ils pouvaient le faire, car le prix en valait la peine. C'était le bien le plus précieux au monde : la liberté.

Il s'assit parmi des figures plus détendues et des esprits plus calmes. Les délibérations reprirent. On décida d'aider, grâce à la caisse du parti, ceux que le massacre de leurs parents réduisait à la misère ; ceci ne ferait qu'augmenter leur popularité auprès des classes laborieuses et pourrait susciter la sympathie des pays étrangers. Une délégation se présenterait devant le président pour lui faire part de la douleur des citoyens devant l'altération de l'ancien registre et pour demander que les droits de vote fussent établis. Ils devraient aussi réclamer la punition des officiers qui avaient commandé d'ouvrir le feu, et l'avertir de l'inquiétude et de l'indignation de la cité. Savrola, Godoy et Renos furent nommés membres de cette délégation, et le comité de Réforme se dispersa tranquillement. Moret s'attarda jusqu'à la fin et s'approcha de Savrola. Il était surpris de n'avoir pas été retenu comme membre de la députation. Il connaissait son chef beaucoup mieux que Renos, un avocat pédant qui avait peu d'amis ; Moret avait suivi Savrola avec dévotion et une confiance aveugle depuis le début ; il se sentait blessé d'être ainsi tenu à l'écart.

— Quel mauvais jour pour nous ! dit-il pour tâter le terrain. Et comme Savrola ne répondait pas, il continua : « Qui aurait pu penser qu'ils oseraient nous tromper ? »

— Oui, un très mauvais jour — pour vous, répliqua pensivement Savrola.

(1) Attorney général : magistrat suprême exerçant les fonctions de ministère public. Correspond un peu au procureur général près la cour de cassation. Mais il est toujours député et fait partie du ministère. — N. du. T.

— Pour moi ?... Que voulez-vous dire ?...

— Avez-vous réfléchi qu'il vous faut répondre de quarante vies humaines ? Votre discours était inutile ! Que pouvait-il amener de bon ? Le sang est sur vos mains. Le peuple est dompté. Le mal est grand et c'est votre faute.

— Ma faute ?... J'étais furieux. Il nous a trahis. Je ne pensais qu'à la révolte. Je n'ai jamais songé que vous resteriez assis sans bouger, déjà soumis... Ce démon devrait être un mort maintenant... A l'instant même, avant que s'abattent d'autres maux...

— Ecoutez, Moret, je suis aussi jeune que vous, je pense aussi profondément. Je suis plein d'enthousiasme. Moi aussi, je hais Molara plus qu'il n'est raisonnable ; mais je me contiens, car nous n'obtiendrons rien de cette façon. Retenez bien ceci : ou bien vous apprendrez à vous conduire comme je l'entends, ou vous suivrez votre chemin. Je ne veux personne de cette sorte — politiquement s'entend. Sur le plan amical, c'est différent.

Il s'assit et commença à écrire une lettre. Moret, pâle de mortification, due à la fois à la colère et aux reproches qu'il venait de subir, quitta la salle en toute hâte, tremblant encore des effets de l'admonestation.

Savrola resta. Il y avait beaucoup de travail à faire ce soir-là. Des lettres à lire et à écrire, le ton des articles de tête de la presse démocratique à déterminer, et bien d'autres questions à régler. La machinerie d'un grand parti, plus, d'une vaste conspiration, demandait un soin constant et attentif. Neuf heures sonnèrent avant qu'il terminât sa tâche.

— Eh bien ! bonsoir Godoy, dit-il au maire, nous allons encore avoir demain une journée chargée. Nous devons contribuer à effrayer le dictateur. Faites moi savoir à quelle heure il accordera audience.

A la porte de la mairie, il héla un fiacre, véhicule que ni le marasme de la saison sociale ni l'agitation de la situation politique ne pouvaient empêcher de se livrer à ses occupations habituelles. Après un court trajet, il arriva devant une maison petite, mais assez élégante — car Savrola était un homme fortuné — située dans le quartier le plus agréable de la capitale. Une vieille femme ouvrit la porte lorsqu'il frappa. Elle parut heureuse de le voir.

— Là, dit-elle, j'ai passé un moment épouvantable alors que vous étiez dehors... Ce bruit, ces détonations... Les soirées sont fraîches, maintenant, vous devriez prendre votre manteau. Demain vous serez enrhumé...

— Tout va bien, Bettina, répondit-il tendrement, j'ai la poitrine solide. Merci de ta sollicitude. Je suis très fatigué. Fais-moi servir un potage dans ma chambre, je ne dînerai pas ce soir...

Il monta pendant qu'elle s'affairait à la préparation du meilleur souper qu'il lui fut possible d'improviser. Les appartements de Savrola se trouvaient au second étage, une chambre, une salle de bains et un cabinet de travail. Des pièces petites, mais pleines de tout ce que le luxe et le bon goût pouvaient imaginer, l'affection et le soin, préserver. Un large bureau occupait la place d'honneur. Il était arrangé de façon que la lumière éclairât la tête et la main de celui qui était assis, tandis qu'un large buvard, du genre le plus simple, était étalé devant lui. Un grand encrier de bronze en était la pièce maîtresse. Le reste de la table était occupé par des liasses de papiers classés avec soin. Le parquet, en dépit d'une vaste corbeille, était jonché de papiers. C'était la table de travail d'un homme politique.

La pièce était éclairée par des lampes électriques portatives à abat-jour. Des rayons couvraient les murs, chargés de livres fatigués. Dans ce Panthéon de la littérature, Savrola n'admettait personne qui n'ait été lu et apprécié.

Une boîte de cigarettes, à demi-vide, se trouvait sur une petite table près d'un fauteuil bas en cuir. Près de celui-ci un lourd revolver de l'armée contre le barillet duquel de nombreuses cigarettes avaient été écrasées. Dans un coin de la pièce, une petite mais délicieuse Vénus capitoline, dont la froide chasteté de la couleur faisait contraste avec les attraits de ses formes. C'était le cabinet d'un philosophe, mais non d'un reclus glacé et académique. C'était la chambre d'un homme, d'un être humain qui appréciait tous les plaisirs de la terre, les jugeait à leur juste valeur, en jouissait et les méprisait tout à la fois.

Il y avait encore des papiers et des télégrammes intacts sur la table, mais Savrola était fatigué, ils pouvaient, à la rigueur, ils devaient même attendre jusqu'au matin. Il se laissa tomber sur sa chaise. Oui, cette journée avait été longue et sinistre. Il était un homme jeune, trente-deux ans, mais déjà il ressentait les effets du travail et des soucis. Son tempérament nerveux ne pouvait pas ne pas réagir devant les scènes violentes dont il avait été témoin, et le fait de réprimer ses émotions ne faisait qu'accroître son feu intérieur. Est-ce que tout cela valait la peine ? La lutte, le travail, la précipitation constante des affaires, le sacrifice de tant de choses qui rendent la vie facile ou plaisante. Pourquoi ? Le bien du peuple ! Cela, il ne pouvait se le cacher, représentait plutôt la direction que la cause de ses efforts. L'ambition en était la raison principale, et il n'avait pas la force de lui résister.

Ses pensées furent interrompues par l'entrée de la vieille femme portant un plateau. Il était fatigué, mais les convenances devaient être observées. Il passa dans la pièce intérieure pour changer ses vêtements et faire un peu de toilette. Quand il revint, la table était dressée, le potage qu'il avait demandé s'était transformé par les soins de sa gouvernante en un repas plus soigné. Elle l'attendait, l'accablait de questions, surveillait son appétit avec un plaisir anxieux. Elle l'avait élevé depuis sa naissance avec un soin et une dévotion qui n'avaient pas souffert d'interruptions. L'amour de ces femmes est une chose vraiment étrange ! Peut-être est-ce au monde la seule affection désintéressée.

Le léger et frugal souper terminé, la vieille femme partit avec les assiettes et il retomba dans sa rêverie ; pourquoi se préoccuperait-il toujours de choses terre à terre ? Comment était la nuit ? Il se leva, marcha vers la fenêtre et, soulevant les rideaux, regarda dehors. La rue était très tranquille, mais il lui sembla entendre, à distance, le pas d'une patrouille. Toutes les maisons étaient

sombres et maussades ; au-dessus de sa tête, les étoiles brillaient, c'était une nuit idéale pour les regarder.

Il ferma la fenêtre et, prenant une bougie, se dirigea vers une porte masquée par un rideau, sur un des côtés de la chambre ; elle ouvrait sur un étroit escalier en spirale qui conduisait à un toit en terrasse. La plupart des maisons, en Lauranie, étaient basses et, en atteignant le toit, Savrola découvrit la cité endormie. Des lignes de réverbères marquaient les rues et les places, et des points plus brillants signalaient les positions des navires dans le port. Mais il ne les regarda pas longtemps ; il se sentait pour l'instant très las des hommes et de leurs travaux. Un petit observatoire de verre occupait un des angles de cette plate-forme aérienne, le nez du télescope apparaissant à travers l'ouverture. Il déverrouilla la porte et entra. C'était un aspect de sa vie que le monde ne connaîtrait jamais ; il n'était pas un mathématicien soucieux de découvertes ou de renommée, mais il aimait observer les étoiles pour l'amour de leurs mystères. Après quelques manipulations, le télescope fut dirigé vers Jupiter, cette belle planète, qui, à cette époque, était haute dans le ciel, vers le Nord. La lentille était puissante, et la planète resplendissante. Le mouvement d'horlogerie du télescope lui permettait de continuer ses observations alors que la terre tournait avec les heures. Pendant un long moment, il la regarda, à chaque moment un peu plus, envoûté par le charme qu'exerce cette brillante étoile sur l'humanité curieuse et scrutatrice.

## CHAPITRE IV

## LA DELEGATION

Le président avait l'habitude de se lever de bonne heure, mais, avant même de mettre pied à terre, il voyait toujours les journaux et lisait tout ce qui concernait la politique menée par son gouvernement, ainsi que les critiques qui s'y rapportaient. Ce matin-là, son programme était particulièrement chargé, car tous les journaux avaient consacré des éditoriaux à la question de la restriction du droit de vote et à l'importante émeute qui avait eu lieu, aussitôt que la nouvelle avait été connue. Il feuilleta d'abord *l'Heure*, organe d'une médiocrité orthodoxe, qui avait l'habitude de soutenir — non sans une certaine prudence — le gouvernement, en échange de quoi la primeur d'une nouvelle lui était occasionnellement octroyée. Sur une colonne et demie, *l'Heure* exprimait, en termes modérés, son regret d'avoir vu le président dans l'impossibilité de réinstaurer la liberté du droit de vote, déclaration destinée à satisfaire la majorité de ses lecteurs ; la seconde colonne était consacrée à la critique sévère des responsables de la déshonorante émeute (les termes employés par le journal visaient la condamnation sans réserve des fauteurs de troubles) dont les conséquences avaient été si lamentables : c'était ainsi que la feuille remerciait le président de lui avoir envoyé, la veille au soir, le texte de la note britannique qu'elle publiait intégralement, le même jour, avec la mention « de notre correspondant particulier à Londres ».

*Le Courtisan*, qui était un respectable journal du matin, lu en particulier par les classes supérieures, exprimait son regret qu'une émeute aussi déplacée ait eu lieu au commencement de la saison et espérait que l'incident n'influerait en aucune façon sur l'éclat du « Bal de la Présidence », qui devait avoir lieu le 7 courant. Le journal donnait ensuite un excellent compte rendu du premier dîner ministériel offert par le président, sans oublier le détail du menu, et s'inquiétait de la santé du ministre de l'Intérieur, le señor Louvet, retenu loin de la table présidentielle par une subite indisposition. *L'Expansion diurne*, journal de très fort tirage, s'abstenait de tout commentaire, mais donnait un compte rendu détaillé du massacre, en insistant sur tous les détails sanglants dus, pour la plus grande partie, à l'imagination morbide du journaliste, avide de copie à sensation.

Telles étaient les feuilles sur lesquelles le gouvernement avait l'habitude de compter, et le président les lisait presque toujours en premier, afin de se préparer à subir l'assaut de la presse radicale, populaire et démocratique, dont les colonnes étaient toujours remplies d'insultes à son égard, ainsi que pour tout ce qui touchait à son gouvernement et à ses travaux. Mais, à force d'abuser de langage violent, il arrive que, dans les occasions spéciales, les moyens s'avèrent usés. Le *Fabien*, le *Soleil* et la *Marée montante* avaient déjà épuisé toutes les épithètes de leur vaste vocabulaire à l'occasion d'autres incidents plus ou moins importants. Devant ce nouvel état de choses, alors qu'une fusillade avait été dirigée contre les citoyens et un ancien privilège aboli, il ne restait plus à leur disposition qu'une relative modération.

Le président termina sa lecture, repoussa les journaux, qui glissèrent de son lit, et fronça les sourcils. Les critiques ne le touchaient pas, mais il n'ignorait pas le pouvoir de la presse et il savait qu'il y avait là le reflet de l'opinion publique telle qu'elle serait menée contre lui. Sans aucun doute possible, la balance n'oscillait pas en sa faveur.

Pendant le petit déjeuner il se montra maussade et silencieux, et Lucile évita avec tact de l'irriter en lui épargnant les banalités d'une conversation matinale. Il était toujours au travail dès neuf heures, mais, ce matin-là, il commença encore plus tôt. Quand il entra dans son bureau, son secrétaire était déjà en train d'écrire d'un air très affairé. Se levant de son siège, il salua le président cérémonieusement, sans toutefois que son geste fût plus une marque de respect qu'une simple affirmation d'égalité. Le président répondit d'un signe de tête et s'approcha de sa table, où la correspondance qui lui était particulièrement destinée était soigneusement disposée. Il s'assit et se mit à lire. De temps en temps, il ponctuait sa lecture d'une exclamation d'approbation ou de blâme, et son crayon courait souvent sur le papier pour indiquer les décisions prises ou une opinion sur un sujet donné. Miguel venait alors prendre les documents qu'il avait ainsi annotés et les portait dans la pièce voisine, où de jeunes secrétaires s'employaient à traduire en langage officiel les indications concises portées en marge : « Refuser sèchement. » — « Certainement pas. » —

« S'adresser au ministère de la Guerre. » — « Répondre avec éloquence. » — « Je ne suis pas de cet avis. » — « Voir le rapport de l'année dernière », et ainsi de suite.

Lucile avait aussi des lettres à lire et à écrire. Une fois sa tâche expédiée, elle décida de faire une promenade en voiture dans le parc. Il y avait plusieurs semaines, pour être exact depuis qu'ils étaient revenus de leur résidence d'été, qu'elle n'avait repris l'habitude de ces promenades, habitude contractée au cours des années précédentes ; mais, à la suite des scènes et des émeutes qui avaient eu lieu la veille, elle estimait qu'il était de son devoir de faire preuve d'un courage qu'elle ne ressentait guère. Elle pensait qu'elle pouvait ainsi venir en aide à son mari, car elle était si belle qu'un peuple amateur d'art ne pouvait que lui témoigner du respect. En tout cas, un tel geste ne pouvait pas faire de mal et, de plus, elle était lasse de ne voir que le palais et ses jardins. Elle donna l'ordre de faire avancer sa voiture et se disposait à y monter, quand un jeune homme survint à la porte du palais et s'inclina avec gravité devant elle.

Les citoyens de Lauranie s'étaient toujours vantés de ne jamais mêler la politique à la vie privée de chacun. Nous verrons au cours de ce récit s'ils devaient tenir leur parole. En l'état actuel des choses, il est évident que la situation ne pouvait qu'être très tendue, mais cela n'empêchait pas les antagonistes politiques d'échanger les marques extérieures d'une parfaite courtoisie. Lucile, qui avait connu le grand démocrate alors qu'il était un hôte assidu de la maison de son père, avant la guerre civile, et qui n'avait jamais cessé d'entretenir des relations officielles mais amicales avec lui, le salua avec un sourire et lui demanda s'il venait voir le président.

— Oui, répondit-il, j'ai rendez-vous avec lui.

— Affaires d'Etat, je suppose ? s'enquit-elle avec l'ombre d'un sourire.

— Oui, dit-il avec une certaine brusquerie.

— Que vous êtes tous ennuyeux, dit-elle audacieusement, avec vos affaires d'Etat et vos airs solennels ! Je n'entends parler que de cela du matin jusqu'au soir et même maintenant, alors que je me prépare à fuir le palais pour trouver une heure de détente, voilà que les affaires d'Etat viennent à ma rencontre à la porte.

Savrola sourit ; il était impossible de résister à son charme. L'admiration qu'il avait toujours ressentie devant sa beauté et son esprit reprenait ses droits, malgré la résolution et la vigilance dont il s'était armé afin d'affronter le président. Il était encore un jeune homme et Jupiter n'était pas la seule planète qu'il admirât.

— Votre Excellence, dit-il, ne peut m'accuser d'aucune préméditation.

— En effet, répondit-elle en riant, et je vous tiens quitte de tout autre châtiment.

Elle fit signe au cocher et la voiture s'éloigna, tandis qu'elle le saluait en souriant.

Savrola pénétra dans le palais et fut introduit par un valet de pied vêtu de la resplendissante livrée de la République, de couleurs bleue et chamois, dans une antichambre où un jeune officier de la garde, le lieutenant qui avait commandé l'escorte, la veille, le reçut. Le président serait libre dans quelques instants, lui dit-il. Et, puisque les autres membres de la délégation n'étaient pas encore arrivés, voudrait-il, en attendant, prendre une chaise ? Le lieutenant l'observait d'un air indécis, comme on regarde un étrange animal d'aspect inoffensif, mais dont la force, une fois qu'elle est éveillée, fait parler d'elle. Car on lui avait inculqué les principes régimentaires les plus classiques : les hommes du peuple (et pour lui, il s'agissait de la populace) n'étaient que des « porcs » ; leurs chefs pouvaient être désignés par le même qualificatif renforcé par quelque adjectif ; les institutions démocratiques, le Parlement et tout ce qui s'y rapporte n'étaient que balivernes. Il pouvait donc sembler que Savrola et lui seraient à court de conversation, mais il n'en fut rien, car en dehors de sa mise avenante et de ses bonnes manières, le jeune militaire avait d'autres talents et, en particulier, il était considéré par l'équipe de polo des lanciers de la garde comme un joueur d'avenir.

Savrola, à qui il importait de tout savoir, lui demanda où en était le projet caressé par la cavalerie lauranienne d'envoyer une équipe de polo en Angleterre pour prendre part au championnat qui devait avoir lieu à Hurlingham. Le lieutenant Tiro (car tel était son nom) se plongea dans la discussion avec joie, pour déterminer quel serait le meilleur « arrière », et ce ne fut que l'arrivée du maire et de Renos qui interrompit la conversation. Le lieutenant se rendit alors auprès du président pour l'informer que la délégation attendait pour être reçue.

— Je les verrai tout de suite, dit Molara, faites-les monter ici.

Les hommes qui composaient la délégation gravirent alors les marches qui conduisaient au bureau du président, qui se leva pour les recevoir avec courtoisie. Godoy lui exposa les doléances des citoyens ; il lui rappela les protestations qu'ils avaient élevées contre le gouvernement anticonstitutionnel des cinq dernières années, et la joie qu'ils avaient manifestée lors de la promesse faite par le président de réunir les Etats. Il décrivit l'amère déception des hommes devant la limitation du droit de vote et leur vif désir de voir cette liberté réinstaurée. Il insista sur l'indignation de tous devant la cruauté des soldats qui avaient tiré sur des hommes désarmés et déclara, pour terminer, qu'en tant que maire il lui était impossible de se porter garant de la loyauté constante du peuple envers le président ni de son respect envers sa personne. Renos, parlant ensuite, reprit des arguments assez semblables, mais en insistant particulièrement sur l'aspect légal du récent geste du président et sur la gravité de ses répercussions dans la postérité.

Molara répondit longuement à ses interlocuteurs. Il fit valoir l'état de trouble qui régnait dans le pays et surtout dans la capitale ; il fit allusion aux désordres occasionnés par la dernière guerre et aux souffrances subies par la grande masse populaire. Ce que l'Etat demandait, précisa-t-il, c'était un gouvernement fort et stable. Puis, au fur et à mesure que le calme reviendrait, la liberté de vote pourrait être étendue, puis rétablie complètement. En attendant, de quoi pouvait-on se

plaindre ? Le droit et l'ordre régnaient partout ; les services publics fonctionnaient bien ; la paix et la sécurité étaient assurées. Bien plus, une politique étrangère énergique permettait au pays de sauvegarder et de rehausser son honneur. Voulaient-ils en voir un exemple ?

Molara se tourna vers son secrétaire et lui ordonna de lire la réponse faite à la note britannique sur la question africaine. Miguel se leva et se mit à lire le document en question, de sa voix douce et ronronnante, qui accentuait encore les insultes contenues dans le texte :

— Et ceci, messieurs, dit le président quand la lecture fut terminée, s'adresse à une des puissances militaires et navales les plus importantes du monde.

Godoy et Renos demeurèrent silencieux. Leur patriotisme s'était réveillé, leur orgueil était satisfait. Mais Savrola sourit d'une façon exaspérante :

— Il faudra autre chose que quelques dépêches, dit-il, pour empêcher les Anglais de pénétrer dans la sphère africaine ou pour inciter le peuple de Lauranie à se soumettre à votre loi.

— Si des mesures plus énergiques s'imposaient, dit le président, vous pouvez être sûr qu'elles seraient prises.

— Après les événements d'hier, nous n'en doutons pas.

Le président feignit d'ignorer ce sarcasme.

— Je connais le gouvernement anglais, dit-il, il n'aura pas recours aux armes.

— Et moi, dit Savrola, je connais le peuple lauranien. Je ne saurais vous donner une telle assurance.

Il y eut un long silence. Les deux hommes étaient debout, l'un en face de l'autre, se mesurant du regard, tels deux escrimeurs prêts à l'attaque. Car les regards échangés étaient ceux de deux mortels ennemis qui évaluent les distances et supputent leurs chances. Savrola se détourna, enfin, avec l'ombre d'un sourire jouant sur ses lèvres : il avait lu jusque dans le cœur du président et il avait l'impression d'avoir jeté un coup d'œil en enfer.

— C'est une question d'opinion, monsieur, dit Molara, enfin.

— Ce sera bientôt un chapitre d'histoire.

— Il y aura autre chose à raconter avant cela, dit le président ; puis il ajouta, cérémonieusement : « Je vous remercie, monsieur le maire, et vous, messieurs, de m'avoir décrit les dangereux éléments de désordre qui existent dans certaines classes populaires. Soyez assurés que toutes les précautions seront prises pour éviter une révolte. J'espère que vous, de votre côté, continuerez à me tenir au courant. Au revoir. »

Il ne restait plus à la délégation qu'à se retirer, après que Savrola eut remercié le président de leur avoir accordé une audience et qu'il l'eut assuré qu'il se ferait un plaisir de le tenir informé quant aux sentiments hostiles nourris par le peuple à son égard. Tandis que les trois hommes descendaient les escaliers, ils croisièrent Lucile, qui rentrait plus tôt que prévu de sa promenade. Elle remarqua l'expression de leurs visages et comprit que la discussion avait été chaude. Elle passa sans broncher devant Godoy et Renos, mais décocha à Savrola un joyeux sourire qui signifiait qu'elle ne s'intéressait nullement à la politique et qu'elle ne pouvait comprendre que l'on puisse s'exciter sur un tel sujet. Ce sourire ne le trompa pas, car il connaissait trop bien à la fois ses goûts et ses talents, mais il ne put qu'admirer l'attitude qu'elle avait adoptée.

Il rentra chez lui à pied. L'entrevue n'avait pas été entièrement décevante. Il n'avait jamais espéré pouvoir convaincre le président : cela ne faisait pas partie du domaine des possibilités. Mais ils étaient parvenus à exprimer les vues du peuple, et Godoy et Renos avaient d'ores et déjà envoyé des copies de leurs observations aux journaux, de sorte que le parti ne pouvait pas se plaindre de l'inaction de ses chefs dans une période de crise comme celle qu'ils traversaient actuellement. Il pensait être parvenu à effrayer Molara, si tant est qu'on puisse faire peur à un homme tel que lui. Mais une chose était certaine, c'est qu'il l'avait mis en colère. Cette pensée lui fit plaisir, sans qu'il sache vraiment pourquoi. Jusqu'ici, il avait toujours réprimé des émotions aussi futiles et peu philosophiques, mais, pour une raison quelconque, il sentait aujourd'hui que son aversion pour le président avait pris un cours nouveau. Puis sa pensée revint à Lucile. Quelle belle femme ! Et qu'elle usait bien de cette connaissance instinctive des sentiments humains qui est la seule source du véritable esprit ! Molara pouvait être heureux d'avoir une telle femme. Décidément, il ne l'aimait vraiment pas. Mais, bien entendu, c'était à cause de son attitude anticonstitutionnelle.

Quand il arriva chez lui, il trouva Moret qui l'attendait, visiblement énervé et de mauvaise humeur. Il avait écrit plusieurs longues lettres à son chef pour lui faire part de sa décision formelle de cesser toute relation avec lui et son parti. Mais il les avait déchirées et il était venu lui dire de vive voix ce qu'il avait sur le cœur.

Savrola remarqua aussitôt sa mine.

— Ah ! Louis, s'écria-t-il, je suis content de vous voir ! C'est gentil à vous d'être venu. Je viens de quitter le président, il est récalcitrant, il ne bougera pas d'un centimètre. J'ai besoin de votre avis. Qu'allons-nous décider ?

— Que s'est-il donc passé ? demanda le jeune homme d'un ton boudeur, mais non sans curiosité.

Savrola lui fit un bref rapport sur l'entrevue ; Moret écouta attentivement, puis s'écria, toujours avec sa mauvaise humeur :

— Le seul argument qu'il comprenne est celui de la force. Moi, je soulèverais le peuple !

— Vous avez peut-être raison, dit Savrola d'un air réfléchi, je suis à moitié tenté de vous croire.

Moret soutint ses arguments avec ardeur et énergie et jamais son chef n'avait paru écouter ses suggestions avec autant de complaisance, malgré toute la violence qu'elles comportaient. Pendant plus d'une demi-heure, ils discutèrent, sans que Savrola pût être totalement convaincu. Soudain il regarda sa montre.

— Il est deux heures passées, dit-il, si nous déjeunions ici afin de vider la question ?

Ils se mirent à table. Le déjeuner était excellent et les arguments de Savrola de plus en plus convaincants. Enfin, au moment où le café fut servi, Moret reconnut qu'il valait peut-être mieux attendre et ils se séparèrent très cordialement.

## CHAPITRE V

## UNE CONVERSATION PRIVEE

— Voilà qui est fait ! dit le président à son secrétaire particulier dès que la porte se fut refermée sur la délégation, mais l'avenir nous en réserve d'autres. Il est certain que Savrola sera élu à la Division centrale et nous aurons alors le plaisir de l'écouter au Sénat.

— A moins, ajouta Miguel, que quelque chose d'imprévu ne survienne.

Le président connaissait son homme et il comprit aussitôt ce que ses paroles impliquaient.

— Non, ça ne va pas, nous ne pouvons pas faire cela. Il y a cinquante ans, cela aurait peut-être été possible. Mais, de nos jours, les gens ne tolèrent plus ce genre de chose : même l'armée pourrait avoir des scrupules. Non, vraiment, tant qu'il n'enfreint pas la loi, je ne vois pas comment nous pouvons l'atteindre constitutionnellement.

— Sa puissance est grande, très grande, peut-être même la plus grande de toute la Lauranie. Tous les jours, il devient plus fort. Bientôt ce sera la fin, dit le secrétaire lentement et pensivement. Ayant toujours participé non seulement aux actions menées par Molara, mais aussi aux dangers encourus par lui, il avait son mot à dire. « Je crois que la fin n'est pas loin, poursuivit-il, peut-être très près de nous, à moins que...

Il laissa sa phrase en suspens.

— Je vous dis que c'est impossible. S'il lui arrivait le moindre accident ici, c'est à moi qu'il serait imputé. Et qu'est-ce que cela signifierait : une révolution et aucun refuge à l'étranger.

— Il n'y a pas que la force, la force physique.

— Je ne vois rien d'autre, d'autant plus que c'est un homme redoutable.

— Samson était aussi un homme redoutable, et les Philistins l'ont tué.

— Grâce à une femme. Or, je ne crois pas qu'il ait jamais été amoureux.

— L'avenir est devant nous.

— On demande une Dalila ! dit le président sèchement. Peut-être pourriez-vous lui en trouver une.

Le secrétaire parcourut la pièce du regard et ses yeux se fixèrent un instant sur une photographie de Lucile.

— Comment osez-vous !... Vous n'êtes qu'une canaille ! Vous ne savez plus ce que signifie le mot « morale » !

— Ça fait déjà un certain temps que nous sommes associés, mon général — Miguel l'appelait toujours « général » dans ces moments-là, afin de rappeler au président divers petits incidents qui avaient eu lieu pendant la guerre, alors qu'ils travaillaient ensemble — et c'est peut-être là la raison de mon oubli.

— Vous êtes bien impertinent.

— Mes intérêts sont en jeu, car, moi aussi, j'ai des ennemis. Vous savez parfaitement ce que vaudrait ma vie sans la protection de la police secrète... Je ne fais que me souvenir avec qui et pour qui ces choses ont été faites.

— Je me suis peut-être emporté, Miguel, mais il y a des limites, même entre...

Il allait dire amis, mais Miguel lui souffla : « complices ».

— Bon, dit Molara, appelez ça comme vous voudrez. Alors, qu'est-ce que vous proposez ?

— Les Philistins, reprit Miguel, arrivèrent à abattre Samson, mais avant cela, il fallut que Dalila lui coupât les cheveux.

— Alors vous voudriez qu'elle le supplie de lui laisser tenir sa main ?

— Non, je ne crois pas que cela soit nécessaire, mais s'il pouvait être compromis...

— Elle ne consentira jamais à faire cela, pour être compromise elle-même dans l'histoire.

— Elle n'a pas besoin d'être au courant. On pourrait lui suggérer une autre raison de se lier avec lui. Ce serait une surprise pour elle.

— Vous êtes une canaille... une infernale canaille ! dit le président à voix basse.

Miguel sourit comme quelqu'un qui vient de recevoir un compliment.

— L'affaire, dit-il, est trop sérieuse pour que l'on puisse lui appliquer les lois habituelles des convenances et de l'honneur. Aux cas particuliers, remèdes spéciaux !

— Elle ne me pardonnera jamais.

— C'est à vous qu'il appartiendra de lui pardonner. Votre bonté d'âme vous permettra d'effacer de votre mémoire cette tentative d'offense. Vous n'aurez qu'à jouer le rôle du mari jaloux, quitte à reconnaître votre erreur par la suite.

— Et lui ?

— Imaginez le grand chef, si populaire parmi les siens, le patriote, le démocrate et tout et tout, que l'on trouve en train de ramper devant la femme du tyran ! L'indécence de toute l'histoire suffira à dégoûter bien des gens. Et, ce qui plus est, imaginez-le en train de crier grâce, de se traîner aux pieds du président ! Joli tableau ! Ce serait sa ruine, car le ridicule seul le tuerait !

— Peut-être, dit Molara.

L'image était séduisante.

— Sûrement ! C'est la seule solution que nous ayons et elle ne vous coûtera rien. Toutes les femmes sont flattées par la jalousie des hommes qu'elles aiment, même quand il s'agit de leurs maris.

— Qu'est-ce que vous en savez ? demanda Molara en regardant le visage laid et ridé et les cheveux gras de son compagnon.

— Je sais ! dit Miguel en ricanant avec une sorte d'orgueil répugnant.

Le président sentit une onde de dégoût le parcourir à l'idée des désirs qui pouvaient habiter Miguel.

— Monsieur le secrétaire, dit-il de l'air de quelqu'un qui a pris une décision, je vous demande de ne plus me parler de cette histoire. Je considère qu'elle fait encore moins honneur à votre cœur qu'à votre esprit.

— Je vois, d'après l'attitude de Votre Excellence, que toute allusion à cette affaire est, en effet, inutile.

— Avez-vous le rapport du comité d'Agriculture de l'année dernière ? Bon, faites-m'en faire un résumé. Il me faut des faits. Nous pourrons tenir le pays même si nous perdons la capitale ; et cela implique une grande partie de l'armée !

C'est ainsi qu'ils changèrent de conversation.

Car ils s'étaient parfaitement compris et ils sentaient aussi bien l'un que l'autre l'aiguillon du danger.

Dès que le président eut terminé sa tâche matinale, il se leva et se disposa à quitter la pièce. Mais, avant de refermer la porte, il se tourna vers Miguel et lui dit brusquement :

— Il serait très avantageux pour nous de connaître l'attitude que l'opposition entend adopter, lors de l'ouverture du Sénat, n'est-ce pas ?

— Assurément.

— Comment pourrions-nous amener Savrola à parler ? Il est incorruptible.

— Il y a une autre façon d'agir.

— Je vous ai déjà dit qu'il ne faut pas songer à employer la force.

— Il y a autre chose.

— Je viens de vous ordonner, dit le président, de ne plus m'en parler.

— Précisément, dit le secrétaire, et il reprit sa plume.

Le jardin où Molara alla se promener était un des plus beaux et des plus connus de ce pays où toute végétation se présente sous une forme luxuriante, car la terre est fertile, le soleil très chaud et les pluies abondantes. Il y régnait un agréable désordre, car les Lauraniens n'aimaient pas particulièrement cette mode qui veut qu'un parc soit orné d'un nombre égal de petits arbres de forme symétrique, disposés selon des figures mathématiques ou des dessins géométriques. C'était un peuple illettré et ses jardins témoignait de son dédain pour tout ce qui touche à la géométrie ou même à la précision. De vives taches de couleur, disposées avec un grand souci de contraste, formaient les points lumineux de leurs tableaux, tandis que des tonnelles, vertes et fraîches, en constituaient les ombres. Leur idéal, en matière de jardinage, voulait que chaque plante puisse pousser librement, ainsi que la nature l'a voulu, en atteignant une perfection naturelle égale à celle cultivée par un art savant. Si le résultat obtenu n'était pas toujours artistique, la beauté n'en était, par contre, jamais exclue.

La conversation qu'il avait eue avec Miguel lui avait donné matière à pensées et il se mit à arpenter, d'un pas vif et rapide, l'allée ombreuse qui menait aux fontaines. La situation semblait désespérée. Ce n'était plus, ainsi que l'avait précisé Miguel, qu'une question de temps, à moins... à moins que Savrola puisse disparaître ou qu'il perde la confiance des siens. Il évita de s'appesantir sur l'idée qui occupait son esprit.

Tout en réfléchissant, il était arrivé à l'extrémité de l'allée et, en tournant le coin, il aperçut Lucile qui était assise près de la fontaine, formant un ravissant tableau.

Elle vit son regard chargé de soucis et se leva pour venir à sa rencontre.

— Qu'est-ce qu'il y a, Antonio ? Vous avez l'air préoccupé.

— Les choses ont l'air de mal tourner pour nous, ma chère. Savrola, la délégation, les journaux, et surtout les rapports que j'ai eus sur le peuple, tout cela est chargé de menaces et fort alarmant pour nous.

— J'ai remarqué que l'on me regardait d'un air sombre, ce matin, lors de ma promenade. Croyez-vous qu'il y ait du danger ?

— Je le crois, dit-il, de son ton officiel et précis, un danger grave.

— J'aimerais pouvoir vous aider, dit-elle, mais je ne suis qu'une femme, que puis-je faire ?

Il ne répondit pas et elle poursuivit :

— Le señor Savrola est un homme aimable, je le connaissais assez bien avant la guerre.

— Il fera notre ruine.

— Sûrement pas !

— Nous allons être obligés de fuir le pays, si encore ils nous permettent cela.

Lucile devint plus pâle.

— Mais je sais reconnaître les hommes ; il existe un courant de sympathie entre nous : ce n'est pas un fanatique.

— Derrière lui et sous lui, il y a des pouvoirs dont il ignore la vraie valeur, qu'il ne peut plus contrôler, mais qu'il a suscités.

— Ne pouvez-vous rien faire ?

— Je ne peux pas le mettre sous les verrous, il est trop populaire et, surtout, il n'a enfreint aucune loi. Il ne s'arrêtera plus maintenant : les élections auront lieu dans quinze jours, il sera réélu malgré toutes les précautions que j'ai prises. Et c'est alors que les ennuis commenceront.

Il s'interrompit comme s'il se parlait à lui-même :

— Si nous pouvions savoir quelles sont ses intentions, nous pourrions peut-être arriver à le vaincre.

— Ne puis-je pas vous aider ? demanda Lucile avec vivacité. Je le connais, je crois qu'il m'aime bien. Il me dirait peut-être à l'oreille ce qu'il n'oserait dire à personne d'autre.

Elle songea à d'autres victoires remportées dans le passé.

— Ma chérie, dit Molara, pourquoi gâcheriez-vous votre vie en vous mêlant de sombres histoires politiques ? Je ne le voudrais pas.

— Mais, moi, je le veux. J'essayerai, en tout cas, si cela peut vous aider.

— Cela peut faire mieux que m'aider.

— Très bien, alors, je réussirai. Dans quinze jours, vous saurez ce que vous voulez savoir. Il viendra au bal de la Présidence, je le verrai là-bas.

— Cela m'ennuie fort de vous laisser parler à cet homme, mais je connais votre esprit et nous avons vraiment un grand besoin de ces renseignements. Mais, dites-moi, croyez-vous qu'il viendra à ce bal ?

— Je vais lui envoyer un mot pour l'inviter, dit-elle, pour me moquer de la politique et lui conseiller de mettre au moins sa vie privée à l'abri de tout cela. Je crois qu'il viendra ; sinon je trouverai un autre moyen de le voir.

Molara la regarda avec admiration. Jamais il ne l'avait tant aimée qu'au moment où il réalisait combien elle lui était utile.

— Je laisse donc ceci entre vos mains. Je crains fort que tout cela ne serve à rien. Mais, si vous réussissez, vous aurez peut-être sauvé l'Etat. Si non, il n'y aura aucun mal de fait.

— Je réussirai, dit-elle avec confiance, et elle se leva pour rentrer. Car elle avait compris que son mari désirait rester seul.

Molara demeura longtemps assis, le regard fixé sur l'eau, où de gros poissons rouges nageaient avec paresse et placidité. Il avait l'air de quelqu'un qui vient d'avaler quelque chose de très amer.

## CHAPITRE VI

## SUR LE TERRAIN CONSTITUTIONNEL

La perspicacité des fondateurs de la République lauranienne leur avait permis d'estimer à sa juste valeur l'importance des relations sociales entre hommes d'Etat, quelles que fussent leurs opinions. Le président avait donc pris l'habitude de donner plusieurs réceptions officielles au cours de la saison d'automne, réceptions auxquelles tous les distingués représentants des deux partis étaient conviés et auxquelles il était de bon ton d'assister. Cette année-là, cependant, les sentiments étaient à ce point exacerbés et les relations à ce point tendues que Savrola avait décidé de ne pas se rendre à l'invitation qui lui avait été faite et qu'il avait déjà déclinée ; sa surprise fut donc grande quand il reçut une seconde carte, et elle ne fit que redoubler quand il eut pris connaissance du mot qui l'accompagnait, écrit de la main de Lucile.

Il se rendit compte qu'elle s'était volontairement exposée à une rebuffade et il se demanda pour quelle raison elle avait fait cela. Bien entendu, elle avait tablé sur son charme : il est difficile, sinon impossible, de faire affront à une jolie femme : car la beauté demeure et l'offense lâche pied. Savrola savait qu'il aurait pu tirer parti de cette invitation si pressante envoyée par la présidence à un moment aussi critique ; mais il sentait qu'elle l'avait jugé à sa propre valeur et qu'elle se savait en sécurité, au moins pour cela. Cette pensée lui fit plaisir. Il regretta de ne pouvoir se rendre à la réception ; mais sa décision était prise et il s'installa sur-le-champ pour lui écrire et décliner l'invitation. La moitié de la lettre était faite quand, soudain, il s'interrompit. Peut-être avait-elle besoin de lui ? songea-t-il. Il reprit le mot de Lucile et, en relisant, il lui sembla discerner une sorte d'appel. Aussitôt, il se mit en devoir de trouver des raisons de changer d'avis. Il invoqua la coutume, qui était ancienne, la nécessité de montrer à ses partisans que, pour le moment, seule une agitation constitutionnelle était nécessaire ; il songea que c'était là pour lui l'occasion de faire preuve de la confiance qu'il avait en l'issue favorable de ses plans ; en fait, il passa en revue tous les arguments... sauf le véritable.

Oui, c'était décidé, il irait. Le parti soulèverait peut-être des objections, mais cela lui était égal. Ce qu'il faisait ne les concernait en rien et il se sentait suffisamment fort pour affronter leur mécontentement. Il fut interrompu dans le cours de ses réflexions par l'entrée de Moret, dont le visage resplendissait d'enthousiasme.

— Le Comité de la division centrale vous a désigné à l'unanimité comme son candidat aux élections. L'espèce de marionnette soumise par le dictateur a été éliminée avec des huées. J'ai arrangé une réunion publique pour jeudi soir, où vous prendrez la parole. Nous sommes sur la crête de la vague !

— Parfait ! dit Savrola. J'espérais bien être nommé. Notre influence sur la capitale est totale. Je serai ravi d'avoir l'occasion de parler, car il y a déjà quelque temps qu'il n'y a eu aucun discours, et il y a beaucoup à dire en ce moment. Pour quel jour me dites-vous avoir fixé la réunion ?

— Jeudi, dans la salle de l'hôtel de ville, à huit heures du soir, dit Moret, qui, tout en étant emporté, ne manquait pas de sens des affaires.

— Jeudi ?

— Oui, vous n'êtes pas pris ailleurs ?

— Eh ! bien, dit Savrola, lentement, comme s'il pesait chacun de ses mots, c'est jeudi qu'a lieu le bal de la Présidence.

— Je sais, dit Moret, c'est pourquoi j'ai fixé la réunion pour ce soir-là. Ils se rendront compte qu'ils sont en train de danser sur un volcan. A même pas deux kilomètres de là, le peuple sera massé, un peuple uni et déterminé. Molara ne passera pas une très belle soirée ; Louvet n'ira pas, Sorrento sera occupé à prévoir un massacre, s'il y a lieu. Tout cela gâchera leur soirée, car ils verront ce qui est écrit sur le mur.

— Je ne suis pas d'accord pour jeudi, Moret.

— Pas d'accord ? Pourquoi pas ?

— Parce que j'ai l'intention d'aller au bal ce soir-là, dit Savrola délibérément.

Moret suffoqua...

— Quoi ? cria-t-il, vous !

— Sans aucun doute, j'irai. Les anciennes coutumes de l'Etat ne peuvent être mises de côté ainsi. Il est de mon devoir d'y aller ; nous nous battons pour la constitution et nous devons respecter ses lois.

— Vous allez accepter l'hospitalité de Molara... pénétrer dans sa maison... manger à sa table ?

— Non, dit Savrola, je mangerai la nourriture fournie par l'Etat. Car, ainsi que vous le savez, les dépenses impliquées par ces réceptions publiques sont payables par le public.

— Vous allez lui parler ?

— Certainement, mais il n'en tirera pas grand plaisir.

— Vous avez l'intention de l'insulter ?

— Mon cher Moret, qu'est-ce qui peut bien vous faire imaginer des choses pareilles ? Je serai très poli. Et c'est bien ce qui lui fera le plus peur, car il ne saura pas ce qui l'attend !

— Il est impossible que vous y alliez, dit Moret d'un ton décidé.

— Certainement j'irai.

— Pensez à ce que les syndicats ouvriers vont dire.

— J'ai pensé à tout cela et ma décision est prise, dit Savrola. Ils peuvent dire ce qu'ils veulent. Ils verront bien que je n'ai pas l'intention, et ceci pour un certain temps encore, de me défaire des méthodes constitutionnelles. Ces gens ont besoin de calmer leur enthousiasme de temps en temps : ils prennent la vie trop au sérieux.

— Ils vont vous accuser de trahir la cause.

— Je ne doute pas un seul instant que les gens stupides ne fassent des réflexions aussi caractéristiques, mais j'espère qu'aucun de mes amis ne jugera bon de me les rapporter.

— Et que dira Streliz ? Il est capable de traverser la frontière avec ses partisans. Il a déjà l'impression que nous sommes tièdes et son impatience ne fait que grandir de semaine en semaine.

— S'il arrivait avant que nous soyons prêts à l'aider, les troupes auraient tôt fait de le réduire en miettes, lui et sa racaille. Mais je lui ai fait parvenir des ordres très stricts et j'espère qu'il s'y conformera.

— Ce que vous faites est mal et vous le savez, dit Moret rudement, avec une sorte de fureur concentrée, sans parler de l'humiliation méprisable qu'il y a à faire des courbettes à son ennemi.

Savrola ne put s'empêcher de sourire de la colère de son compagnon.

— Oh ! je n'ai pas l'intention de faire des courbettes, dit-il. Avouez que vous ne m'avez encore jamais vu en faire.

Il mit la main sur l'épaule de Moret. « C'est étrange, Louis, que nous soyons si souvent en désaccord ! Pourtant, si j'étais en proie au doute ou à quelques difficultés, c'est à vous, et à vous seul, que je m'adresserais. Nous nous disputons pour des détails, mais s'il s'agissait de quelque chose d'important, c'est votre opinion qui influencerait la mienne, et cela, vous le savez. »

Moret céda ; il cédait toujours quand Savrola lui parlait sur ce ton.

— Alors, dit-il, quand parlerez-vous ?

— Quand vous voudrez.

— Vendredi, cela vous va ? Le plus tôt sera le mieux.

— Très bien. Voulez-vous arranger cela ? Je trouverai quelque chose à dire.

— J'aurais aimé que vous n'y alliez pas ! dit Moret, revenant à son idée ; quant à moi, rien au monde ne me persuaderait à y aller.

— Moret, dit Savrola avec une ardeur étrange, nous avons déjà réglé cela, il y a d'autres choses dont nous avons à parler. Je suis assez troublé, car je sens un courant d'agitation dont je n'arrive pas à évaluer la force. Certes, je suis le chef du parti, mais, parfois, je me rends compte que certaines choses se trament, dont je ne sais rien. Cette société secrète que d'aucuns nomment la Ligue, est un facteur inconnu. Je déteste ce type, cet Allemand qui se nomme Kreutze ou « Numéro Un », comme il aime à se faire appeler. C'est lui qui est à la base de toute l'opposition que je rencontre dans le sein même du parti ; tous les délégués travaillistes semblent être sous son influence. A vrai dire, il y a des moments où je pense que vous et moi et Godoy, et tous ceux qui se battent pour l'ancienne constitution, nous ne sommes que les vagues politiques d'une marée sociale dont le courant se dirige dans un sens que nous ignorons. Je me trompe peut-être, mais mes yeux sont grands ouverts et ce que je vois me donne à réfléchir. L'avenir est indéchiffrable, mais aussi assez terrifiant. Il faut que vous restiez à mes côtés : quand je ne pourrai plus ni réprimer ni contrôler, je ne serai plus un chef.

— La Ligue n'a aucune importance, dit Moret. Ce n'est qu'un petit groupe anarchiste qui s'est joint, pour le moment, à nous. Vous êtes le chef indispensable du parti : c'est vous qui avez créé l'agitation et c'est à vous de la stimuler ou de la réfréner. Il n'y a pas de forces inconnues : c'est vous qui êtes la force motrice du mouvement.

Savrola s'approcha de la fenêtre :

— Voyez la ville, dit-il, voyez cette immense masse de bâtiments où vivent trois cent mille personnes. Regardez bien l'étendue de cette cité ; songez au potentiel latent qu'elle comporte... et puis regardez cette petite pièce. Pensez-vous que je sois ce que je suis parce que j'ai changé leur façon de penser ou parce que c'est moi qui réussis le mieux à exprimer leur opinion ? Suis-je leur maître ou leur esclave ? Croyez-moi, je n'ai pas d'illusions et vous ne devriez pas en avoir non plus.

L'attitude de Savrola impressionna son disciple. Il lui sembla, tandis qu'il regardait la ville et écoutait ses paroles ardentes, entendre le grondement d'une masse, étouffé par l'éloignement, mais aussi intense que le tonnerre des vagues qui se brisent sur la côte rocheuse lorsque le vent souffle au large. Il ne répondit pas ; son tempérament très exalté le portait à exagérer humeurs et passions et il vivait toujours dans un monde superlatif. Il ne pouvait offrir aucun argument dans une discussion d'un cynisme bien équilibré. Il prit donc congé de Savrola avec solennité et descendit lentement l'escalier, grisé par les vibrations d'une puissante imagination qui venait d'être stimulée à l'extrême.

Savrola se carra dans son fauteuil ; sa première impulsion avait été de rire, mais il réalisa qu'il ne se serait pas uniquement moqué de Moret.

Dans tout ce qu'il avait dit, qu'est-ce qui était vrai ? Il revit le visage grave de Moret et réalisa que ce n'étaient pas seulement ses paroles qui avaient produit cet effet. Le jeune révolutionnaire avait remarqué quelque chose, lui aussi, mais il n'avait pas osé, ou pas réussi, à traduire ses impressions en paroles.

La fumée de sa cigarette faisait des cercles au-dessus de sa tête. L'existence... quelle chose irréelle, stérile et pourtant combien fascinante ! Des imbéciles, qui s'intitulaient philosophes, avaient tenté d'en faire avaler l'amertume aux hommes. Sa philosophie à lui l'avait conduit à une sorte de pieuse fraude, lui apprenant à minimiser la valeur de ses efforts et à glorifier celle de ses plaisirs, rendant la vie merveilleuse et faisant de la mort un événement secondaire.

Le discours qu'il devait prononcer... bah ! il en avait fait d'autres et il savait que l'on n'obtient jamais rien de bon sans effort. Les hauts faits oratoires, improvisés sur place, n'existaient que dans l'imagination du public, car les fleurs de la rhétorique sont des plantes de serre.

Mais qu'y avait-il donc à dire ? Les cigarettes succédaient aux cigarettes : Et dans la fumée, il commença à entrevoir une péroraison qui irait droit au cœur de la foule : une noble pensée, une belle comparaison, exprimée à l'aide de ce style correct qui est à la portée de tous, même des gens les plus illettrés et qui plaît aux plus simples, quelque chose qui détournerait leurs esprits des soucis matériels de tous les jours et leur donnerait matière à pensées. Ses idées commencèrent à prendre forme, les mots, à se grouper en phrases qu'il prononçait à mi-voix. Le rythme de sa parole l'entraîna : les idées succédaient aux idées, à

l'instar des reflets changeants de la lumière à la surface d'une onde rapide. Il saisit une feuille de papier et nota rapidement quelques lignes au crayon.

Les heures passèrent, tandis qu'il travaillait. La femme de charge entra dans la pièce avec son déjeuner ; mais, le voyant absorbé par son travail, tel qu'elle l'avait vu bien souvent, elle n'osa pas le déranger. Les plats refroidirent sur la table tandis que les aiguilles de l'horloge tournaient lentement, marquant la marche régulière du temps. Bientôt il se leva de son siège et, perdu dans ses pensées, absorbé par le fil de harangue, il se mit à arpenter la pièce à pas courts et rapides, discourant à voix basse, mais avec une grande emphase. Soudain, il s'arrêta et asséna un coup de poing d'une étrange violence sur la table : le discours était terminé.

Le bruit le ramena sur terre. Furieux et épuisé, son enthousiasme le fit soudain rire, et il se mit à table pour faire honneur au repas qu'il avait négligé.

Son travail de la matinée se soldait par une douzaine de feuilles de papier, épinglées ensemble et couvertes de phrases, de faits précis et de chiffres. Cela semblait peu de chose, de simples bouts de papier... pourtant, Antonio Molara, président de la République lauranienne, eût certainement préféré une bombe à ces quelques feuilles, et cette réaction n'aurait été celle ni d'un imbécile ni d'un lâche.

## CHAPITRE VII

## LE BAL DE LA PRESIDENCE

Le palais de Lauranie convenait admirablement à toutes les manifestations et cérémonies officielles de l'Etat. La coutume constitutionnelle, qui avait prévu de vastes crédits destinés aux réceptions, permettait à la République de recevoir somptueusement. Le bal de la Présidence, qui, chaque année, marquait l'ouverture de la saison, était, à plus d'un point de vue, la plus importante de toutes ces manifestations. C'était, en effet, ce jour-là que les grands hommes des deux partis se retrouvaient pour la première fois après les chaleurs de l'été, avant la session d'automne ; d'autre part, la brillante société de la capitale se réunissait à nouveau, après la saison d'été, passée dans les villas de la montagne et de la campagne. Le goût et l'élégance y rivalisaient avec la munificence.

Le président et sa femme se tenaient en haut des escaliers ; lui, resplendissant de décorations et de médailles, elle, avec sa beauté inégalable. Au fur et à mesure que les invités montaient, un aide de camp splendide, tout en rouge et or, s'enquérait des noms et des titres et les annonçait à haute voix.

L'invité d'honneur de la soirée était le roi d'Ethiopie, couvert de soie et de bijoux, au milieu desquels émergeait son visage noir, mais rempli de vivacité. Il était venu de bonne heure... peut-être malencontreusement, car un peu plus tard, il y aurait eu plus de monde pour assister à son arrivée. Mais, sans doute, son esprit peu cultivé n'avait-il jugé que cela fût important.

Le corps diplomatique se suivait sans discontinuer ; une calèche après l'autre venait se ranger devant l'entrée.

Parvenu en haut des marches, l'ambassadeur de Russie, toujours galant malgré ses cheveux gris, s'inclina avec courtoisie devant Lucile et baisa la main qu'elle lui tendait.

— La scène est digne de servir d'écrin au diamant le plus parfait, murmura-t-il.

— Son éclat serait-il aussi brillant au Palais d'Hiver ? demanda Lucile d'un ton léger.

— Assurément, car les nuits glaciales de Russie en intensifieraient la splendeur.

Elle se mit à rire et le diplomate lui jeta un regard d'admiration tandis qu'il se mêlait à la foule qui encombrait déjà le haut des escaliers, où de nombreux amis l'attendaient.

Louvet arriva ensuite, examinant avec inquiétude les innombrables visages qui le contemplaient du premier étage et croyant à chaque pas découvrir une bombe ou un poignard. Il jeta à Lucile un coup d'œil rempli d'appréhension, mais elle lui répondit par un sourire qui lui donna du courage, et il se mêla à la foule.

Puis ce fut le tour de sir Richard Shalgrove, ambassadeur de Grande-Bretagne, dont le visage cordial et joyeux était revêtu d'un masque d'innocence qui allait assez mal avec sa réputation. Sa révérence, empreinte de compréhension, sembla abolir les barrières dressées depuis quelques jours entre la Lauranie et la Grande-Bretagne. Lucile le retint auprès d'elle.

— Et quand déclarons-nous la guerre ? demanda-t-elle gaîment.

— Pas avant que je n'aie eu la joie de danser la troisième valse avec vous, j'espère, dit l'ambassadeur.

— Comme c'est amusant. Oui, j'aurais tellement voulu la danser avec vous !

— Et vous ne pouvez pas ? demanda-t-il avec la plus grande inquiétude.

— Oserai-je jeter deux nations dans la guerre pour le plaisir de danser une valse.

Il s'abstint toutefois d'ajouter que le cuirassé l'*Agresseur* (d'un tonnage de 12.000 tonnes, d'une puissance de 14.000 CV et armé de quatre canons de 22 mm.) cinglait, à une vitesse de 18 nœuds en direction du port africain de la République lauranienne ; ou que lui-même avait passé toute l'après-midi à composer des télégrammes chiffrés, où il n'était question que de navires, de réserves et de mouvements de troupes.

Pendant qu'ils conversaient ainsi, le flot des invités n'avait cessé d'envahir les escaliers, et la foule était dense sur le balcon qui faisait le tour du hall. Le bruit des conversations étouffait la musique du merveilleux orchestre ; sur le parquet impeccable de la salle de bal, seuls quelques jeunes couples, occupés de leurs propres affaires, dansaient. Dans le hall, chacun se tenait un peu sur l'expectative, car le bruit s'était répandu à travers tout Lauranie que Savrola devait venir au bal.

Les grandes portes s'ouvrirent et Savrola parut. Tous les yeux étaient fixés sur lui. Tandis qu'il gravissait l'escalier sans se presser, il examinait avec intérêt les galeries remplies d'une foule rutilante. Aucune médaille, aucune décoration ni

aucune étoile n'ornait son strict habit noir. Au milieu de l'éclat des couleurs, de la multitude des uniformes, sa silhouette était sombre, mais, tel quel, il apparaissait comme leur chef à tous, calme, confiant et serein.

Le président descendit quelques marches pour venir à la rencontre de cet invité éminent. Les deux hommes se saluèrent avec gravité.

— Je suis heureux que vous soyez venu, monsieur, dit Molara, votre geste rentre dans le cadre des traditions de l'Etat.

— Le devoir joint à un désir naturel m'ont indiqué la voie à suivre, répondit Savrola avec un sourire teinté d'un soupçon d'ironie.

— Vous n'avez pas eu d'ennuis avec la foule ? demanda le président d'un ton acide.

— Oh ! non, pas d'ennuis, mais les gens prennent la politique un peu trop au sérieux. Ils n'étaient pas contents que je vienne au palais ce soir.

— Vous avez eu raison de venir, dit Molara ; nous, qui sommes plongés dans les affaires d'Etat, nous savons la valeur exacte des choses. Des hommes du monde gardent leur sang-froid dans les choses publiques et ne se battent pas avec des gourdins.

— Je préfère une épée, dit Savrola pensivement.

Il avait atteint la dernière marche de l'escalier et Lucile se tenait devant lui. Elle avait l'air d'une vraie reine, et sa rare perfection la distinguait de toutes les autres femmes. Le superbe diadème qu'elle portait évoquait la royauté et, tout démocrate qu'il était, Savrola ne put s'empêcher de s'incliner devant ce symbôle. Elle lui tendit la main qu'il prit avec respect et courtoisie, mais le simple contact de cette main le fit frémir.

Le président ayant invité une dame de forte corpulence, mais de la meilleure aristocratie lauranienne, ne tarda pas à ouvrir le bal. Savrola ne dansait pas, sa philosophie lui avait, en effet, appris à mépriser certaines distractions. Lucile fut entraînée par l'ambassadeur de Russie et il demeura en spectateur.

C'est alors que le lieutenant Tiro l'aperçut et s'approcha de lui, dans l'espoir de poursuivre la discussion commencée quelques jours auparavant sur la valeur de « l'arrière » de l'équipe de polo. Savrola l'accueillit avec un sourire, le jeune officier lui était sympathique, comme à tous d'ailleurs. Tiro était rempli d'arguments, il était partisan d'un joueur fort et lourd qui ne participerait pas trop au jeu afin de ne pas courir trop de risques. Savrola ayant remarqué qu'il était très important que l'armée lauranienne fût dignement représentée à une rencontre internationale, préférait un poids léger qui monterait facilement jusqu'aux avants et qui serait prêt à se charger de la balle à n'importe quel instant... La discussion ne manquait pas d'animation...

— Où avez-vous joué ? demanda le lieutenant, surpris des connaissances sportives de Savrola.

— Je n'ai jamais joué, répondit Savrola, mais j'ai toujours pensé que c'était un excellent entraînement pour des officiers.

Ils changèrent de conversation.

— Expliquez-moi, dit Savrola, ce que sont toutes ces différentes décorations.

— Oh ! ça c'est la médaille d'Afrique. J'étais là-bas dans les années 86 et 87.

Ainsi que Savrola l'avait prévu, il était ravi de pouvoir raconter cela.

— Vous avez dû vivre une étrange aventure, vous qui étiez si jeune ?

— C'était rudement amusant, dit le lieutenant d'un ton décidé; j'étais à Langi Tal. Mon escadron s'est lancé dans une poursuite de plus de huit kilomètres. La lance est vraiment une arme magnifique. Aux Indes, les Anglais chassent à l'épieu. Je n'ai jamais essayé cela, mais je sais faire mieux.

— Eh bien, vous aurez peut-être bientôt l'occasion d'exercer vos talents. Nous avons l'air d'être en difficultés avec le gouvernement britannique.

— Vous pensez qu'il pourrait y avoir une nouvelle guerre ? demanda le jeune homme avec ardeur.

— Une chose est certaine, dit Savrola, une guerre détournerait l'attention de la masse de l'agitation intérieure et du mouvement de réforme. Le président est un homme habile. Il pourrait bien y avoir une guerre, mais je ne veux pas jouer les prophètes. Vous la souhaiteriez, vous-même ?

— Bien entendu ! C'est là mon métier ! J'en ai par-dessus la tête de faire le chien de luxe dans ce palais. Je rêve de me retrouver au camp... à cheval... D'ailleurs, les Anglais seront des ennemis dignes d'être combattus, ils nous feront faire plus d'un galop !...

Cependant, les danses se poursuivaient sans relâche et la nuit s'écoulait. Le roi d'Ethiopie, horrifié par le spectacle des grands décolletés arborés par des femmes non voilées et craignant d'être obligé de manger à côté des blancs qui lui étaient odieux, avait pris congé. Le président s'approcha alors de Savrola et le pria de bien vouloir offrir son bras à sa femme pour la conduire dans la salle à manger. Une procession se forma et tout le monde descendit. Le souper était excellent, le champagne très sec et les cailles grasses à souhait. Une profusion de merveilleuses orchidées, d'une espèce très rare, recouvrait la table. Les personnes entourant Savrola étaient agréables et il était assis à côté de la plus belle femme de Lauranie, qui, sans qu'il s'en douta, mettait tout en œuvre pour le séduire. Au début, il s'amusèrent à parler de frivolités. Le président, dont les manières étaient spécialement raffinées, était un compagnon très agréable et un brillant causeur. Savrola, qui prenait un immense plaisir à une conversation étincelante, trouva fort difficile de ne pas se départir du rôle de visiteur officiel qu'il s'était assigné.

Lire la suite de SAVROLA dans le prochain numéro.

*(Copyright by Diffusion Centrale de la Presse.)*

# UNE MORT SANS IMPORTANCE

Pièce en trois actes et quatre tableaux d'Yvan NOÉ

Cette pièce a été créée à la Potinière à Paris, le 1er octobre 1947, avec la distribution suivante, par ordre d'entrée en scène :

| | |
|---|---|
| Gervais, le pendu, 30 ans | *André BURGÈRE* |
| La voix | *ALICK-ROUSSEL* |
| Ginette Duvernay, 25 ans | *Andrée DEBAR* |
| Joséphine, la vieille bonne | *Mady BERRY* |
| Lucette, la jeune bonne | *Geneviève MAURY* |
| Suzy Duvernay, 18 ans | *Geneviève PERNET* |
| Maurice Vernier, son fiancé, 24 ans | *Jean MARCONI* |
| Duvernay, 55 ans | *Maxime FABERT* |
| L'abbé, 60 ans | *Paul DENNEVILLE* |
| Mme Duvernay, 45 ans | *Tania BALACHOVA* |
| Tante Agathe, 75 ans | *Marcelle GENIAT* |
| Jacky, 8 ans | *Jackie GENCEL* |
| Le docteur | *Jean KOLB* |
| Le garçon épicier | *Pierre CANTE* |
| Oncle Arthur, 73 ans | *Jean TEMERSON* |
| Arthur II, 73 ans | *CAVALCA* |

Le film qui a été tiré récemment de cette pièce a été mis en scène par Yvan NOÉ, avec une partition musicale de WAL-BERG. Il est interprété par J-P. KERIEN *(Gervais)*, Jean DAVY *(la voix)*, Andrée DEBAR *(Ginette)*, Jeanne FUSIER-GIR *(Joséphine)*, Geneviève MAURY *(Lucette)*, Suzy CARRIER *(Suzy)*, Jean VINCI *(Maurice)*, Jean TISSIER *(Duvernay)*, Jean KOLB *(l'abbé)*, Pierrette CAILLOL *(Mme Duvernay)*, Marcelle GENIAT *(tante Agathe)*, Jackie GENCEL *(Jacky)*, Jean LEMONTIER *(le docteur)*, Jean TEMERSON *(Arthur et Arthur II)*, Paul DENNEVILLE *(le facteur)*. C'est une production Georges LEGRAND.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, de droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1948 by Yvan NOÉ.

# ACTE PREMIER

## PREMIER TABLEAU

*Celui-ci se joue devant un taps cachant e décor de la pièce. Il s'agit, en effet, d'un décor rudimentaire stylise, representant une mansarde avec lucarne donnant sur le ciel.*

*Un lit-cage, une table, une chaise, un tabouret et une commode.*

*C'est la nuit. Sur la commode, un reste de bougie brûle.*

*Avant le lever du rideau, la salle est plongée dans l'obscurité la plus complète.*

Le rideau se lève. Dans la pénombre, on aperçoit l'escabeau à côté de la table. La chaise est renversée. Eclairé par un rayon de lune qui vient de la lucarne, un pendu se balance au bout d'une corde... au centre de la mansarde. La corde casse. Le pendu tombe. Il ne tarde pas à se relever.

LE PENDU. — M... ! Ça fait la troisième fois !

Il est furieux. Il envoie un coup de pied dans la chaise, et, en bougonnant, il lance la corde au-dessus d'une poutre qui surplombe la pièce. Il reçoit la corde sur la tête. Il est de plus en plus furieux. Il recommence son manège pour la deuxième fois. Et une voix résonne qui paraît venir de l'infini.

LA VOIX. — Vous perdez votre temps.

LE PENDU. — Quoi ?

LA VOIX. — Vous n'y arriverez pas...

LE PENDU, furieux. — Je n'y arriverai pas ?

LA VOIX. — La corde cassera.

LE PENDU. — Une corde pareille ? Vous voulez rire ?

LA VOIX, lentement. — Je ris rarement... Si la corde ne casse pas, la concierge arrivera, ou le feu prendra, ou il y aura un tremblement de terre, mais vous n'y arriverez pas !

LE PENDU. — Qu'est-ce que vous en savez ?

LA VOIX. — Je le sais.

LE PENDU, descendant de la chaise. — Mais... d'abord qui êtes-vous ?

LA VOIX. — La mort.

LE PENDU. — Quoi ?

LA VOIX. — Pour avoir l'honneur de vous servir !

LE PENDU. — Qu'est-ce que vous venez faire ?

LA VOIX. — En essayant de vous pendre, vous m'appelez, mais vous perdez votre temps. Vous n'êtes pas sur ma liste.

LE PENDU. — Quelle liste ?

LA VOIX. — Vous vous appelez ?

LE PENDU. — Gervais... André Gervais...

LA VOIX. — Gervais ? Non. Pas de Gervais. Je regrette... votre nom ne figure pas... du moins pour l'instant.

GERVAIS. — Alors ?

LA VOIX. — Alors, il faut attendre...

GERVAIS. — Combien de temps ?

LA VOIX. — Je n'en sais rien.

GERVAIS. — Mais qu'est-ce que je vais devenir ?

LA VOIX. — Vous allez vivre... comme tout le monde...

GERVAIS, furieux. — Mais enfin ! Si je veux me suicider !

LA VOIX. — Si chacun faisait ce qu'il souhaite, ce serait l'anarchie. Il faut de l'ordre en tout !

GERVAIS. — Vous n'avez pas de cœur !

LA VOIX. — C'est ce qu'on me dit habituellement : allons, ne vous désespérez pas. Si vous devez vivre, c'est que vous avez encore de belles années devant vous, probablement.

GERVAIS. — Mais je suis pauvre, malheureux, malade de faim, de misère.

LA VOIX. — Malade ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Les seuls vrais malades sont ceux dont le nom est inscrit là. Les autres ne sont pas malades... de mon point de vue, du moins.

GERVAIS. — Vous en parlez aisément.

LA VOIX. — Excusez-moi... J'ai ma tournée à faire...

GERVAIS. — Ah ! parce que vous allez...

LA VOIX. — Oui.

GERVAIS. — Depuis quand faites-vous cela ?

LA VOIX. — Depuis deux éternités ! Comme le temps passe !

GERVAIS. — Ce doit être affreux.

LA VOIX. — « Tuant », si j'ose dire... Les clients ne sont jamais contents. C'est ennuyeux, parce que j'ai horreur de la violence... Quelle vie !

GERVAIS. — Les hommes sont tout de même plus à plaindre que vous.

LA VOIX, méprisante. — Je voudrais vous voir à ma place. On a beau avoir le don d'ubiquité, on n'a pas une minute à soi. Les catastrophes ! Les guerres !...

GERVAIS. — Pourtant, quand vous viendrez me chercher, de nous deux ce sera tout de même moi qui...

LA VOIX. — Tiens, tiens !... Vous avez changé d'avis...

GERVAIS. — Euh !... c'est curieux : je me sens tout autre... Quand ce sera pour de bon, je me demande si je serai d'accord... ce sera pénible.

LA VOIX. — Et pour moi, donc !

GERVAIS. — Vous devez pourtant commencer à vous y faire ?

LA VOIX. — Je ne m'y ferai jamais. J'ai raté mon éternité.

GERVAIS. — Quoi ?

LA VOIX. — Oui. Je devais passer archange. J'ai échoué à l'examen. Alors, ils m'ont collé là... un ministère dont personne ne voulait... trop impopulaire... trop administratif... trop désordonné... Entre nous, vous ne le répéterez pas... c'est un peu la pagaïe.

GERVAIS. — Ah ! oui ?

LA VOIX. — Le Créateur est un type très bien « pour créer »... mais les suites... Il a des inventions étonnantes ! Par exemple, le truc pour faire des enfants, c'est inouï comme idée, mais, comme les hommes y prennent goût, ils en font trop. Le chiffre de la population dépasse toutes les prévisions. Le Créateur est débordé... Il ne sait plus comment en sortir. Il invente des trucs abracadabrants dans le genre des atomes pour permettre aux hommes de se détruire en gros. Ce n'est plus du travail, c'est du massacre. Et qui a tout le mal ? Moi !...

GERVAIS. — Puisque vous avez le don d'ubiquité, ça ne doit pas être tellement compliqué.

LA VOIX. — Vous imaginez probablement qu'il n'y a qu'à cueillir ?

GERVAIS. — Oui.

LA VOIX. — Erreur. Il n'y a pas que des « listes », il y a aussi des « choix ».

GERVAIS. — Quels choix ?

LA VOIX. — Oui, par exemple... Famille Duvernay : un « enlevé » avant le 28 courant...

GERVAIS. — Un « enlevé » ?

LA VOIX. — Eh bien, oui, un...

GERVAIS. — Mort ?

LA VOIX. — Oui.

GERVAIS. — Qu'est-ce que ça peut bien vous faire, puisque, à la fin, vous les aurez tous ? Vous n'avez qu'à choisir n'importe lequel.

LA VOIX, vexée. — Je ne sabote pas, monsieur !

GERVAIS. — Oh ! Pardon !

LA VOIX. — Il se pose des cas de conscience...

GERVAIS. — Je veux bien vous croire, mais...

LA VOIX. — Voulez-vous essayer à ma place... une fois ?

GERVAIS. — Mais je ne veux tuer personne.

LA VOIX. — Il ne s'agit pas de tuer, mais de choisir, de m'indiquer celui que...

GERVAIS. — Celui que vous devez tuer...

LA VOIX. — Mais puisque à la fin du compte ils y passeront tous !

GERVAIS. — Ça m'impressionnerait.

LA VOIX. — Je ne vous ai pas emmené cette fois, vous me devez bien cela, monsieur Gervais !

GERVAIS. — A charge de revanche, alors, quand ce sera mon tour.

LA VOIX. — Peut-être !

GERVAIS. — Pourquoi avez-vous plus de difficultés avec cette famille Duvernay qu'avec les autres ?

LA VOIX. — Je dois choisir avant le 28... nous sommes le 26...

GERVAIS. — Enlevez le plus âgé.

LA VOIX. — Entre Pasteur et un enfant en bas âge, vous tueriez Pasteur ?

GERVAIS. — L'enfant sera peut-être supérieur à Pasteur.

LA VOIX. — Oui, mais, pour Pasteur, on est sûr.

GERVAIS. — Evidemment !

LA VOIX. — Alors ? (Un temps.) Vous acceptez de m'aider ? (Un temps.) Quand ce sera votre tour... je pourrai... égarer votre fiche pendant quelques mois... Hé ?

GERVAIS, faisant du chantage. — Quelques années !

Un temps.

LA VOIX. — Ho !

GERVAIS. — La pagaïe !

Un temps.

LA VOIX. — Soit !

GERVAIS. — Mais comment faire ?

LA VOIX. — Nous vous installerons dans la famille.

GERVAIS. — Ils ne voudront pas de moi.

LA VOIX. — Vous n'aurez pas besoin de leur dire pourquoi vous êtes là !

GERVAIS. — Comment entrerai-je dans cette famille ?

LA VOIX. — Simple détail... Ecoutez, monsieur Gervais, voilà ce que vous allez faire...

Et, comme il dit ces mots, toute lumière s'éteint comme en fondu de cinéma. Puis la lumière se rallume lentement. Le taps et les meubles ont disparu. Nous sommes dans le décor des trois tableaux qui constituent la pièce.

## DEUXIÈME TABLEAU

*Il est 4 heures de l'après-midi, par un beau jour de fin d'hiver. Le décor représente le living-room d'une villa aux environs de Paris. C'est à la fois simple et cossu. La maison de gens très « comme il faut », pourvus d'une honnête aisance.*

*La porte d'entrée est à droite au premier plan. Elle doit donner sur un jardinet, qui, lui-même, doit donner sur la rue, par une grille munie d'une clochette. Si bien que chaque fois qu'une personne entre par cette porte elle sera précédée quinze à vingt secondes avant par le bruit de la clochette.*

*Immédiatement à côté de la porte commence un escalier de quelques marches qui donne sur un petit palier, faisant un coude (sur lequel s'ouvre la porte de la « chambre d'Agathe »). Il monte dans le fond parallèlement à la rampe du théâtre et se termine par un balcon sur lequel s'ouvre la porte de la « chambre d'Ernest », et qui continue au premier étage en passant au-dessus d'une grande voûte légèrement ogivale qui forme tout le côté gauche du fond de la scène.*

*Sous cette voûte s'ouvre, de chaque côté, une porte ; à gauche, celle de l'office, à droite, celle de la salle à manger, dans laquelle on peut également pénétrer par une autre porte placée sous le grand escalier.*

*Entre ces deux portes, une espèce de placard dans lequel se trouve un guichet passe-plats qui permet, au moment du service, de s'en servir, les plats étant posés sur une tablette devant le guichet.*

*Ce guichet est très important et doit être extrêmement visible. Il joue un rôle essentiel dans le deuxième acte.*

*Sous la voûte, le fond est occupé par une large baie qui donne sur le jardin, et l'on doit supposer que ce jardin, par une porte invisible, donne lui aussi sur la rue.*

*Au premier plan, à gauche, se trouvent d'abord la cheminée et ensuite la porte du laboratoire de Duvernay.*

*La scène comporte donc deux parties distinctes : celle de droite, peu profonde à cause de l'escalier, et celle de gauche, très profonde puisqu'elle va jusqu'au jardin.*

*Le décor sera le même pour le deuxième acte et pour le troisième.*

Au lever du rideau, Ginette, la fille aînée des Duvernay, jolie, mais habillée et coiffée sévèrement malgré ses vingt-cinq ans, est en train d'attiser le feu de la cheminée quand descend Joséphine, la vieille cuisinière.

JOSÉPHINE, descendant l'escalier en sortant de la chambre d'Ernest, très affolée. — Mademoiselle ! Mademoiselle !

GINETTE. — Qu'est-ce qu'il y a encore ?

JOSÉPHINE. — Il est très mal.

GINETTE, se relevant. — Comment ?

JOSÉPHINE. — Oui, il tourne de l'œil. Je crois qu'il va passer...

GINETTE, illuminée. — L'abbé ! L'abbé !

JOSÉPHINE. — Il faudrait lui faire une piqûre !

GINETTE. — Non, l'abbé, tout de suite.

Elle passe dans l'office.

JOSÉPHINE. — Ce n'est pas de l'abbé qu'il a besoin, c'est d'une piqûre.

Ginette ressort de l'office. Elle a pris son manteau. Elle se heurte à Lucette, une gentille femme de chambre, qui rentre du jardin, une pèlerine sur le dos, et qui rapporte un fagot de branchettes. Elle recule comme si elle voyait le diable. Lucette disparaît par la porte de la salle à manger sous l'escalier.

GINETTE, comme une hallucinée. — Le péché... le péché... (Elle fait un signe de croix. Joséphine hausse les épaules.) Je vous défends, Joséphine, vous entendez, je vous défends de laisser cette dévergondée approcher grand-père, surtout en ce moment !

JOSÉPHINE. — Ça ne lui fait pourtant pas de mal de voir un peu de jeunesse, ça lui ferait plutôt du bien.

Elle rit.

GINETTE, faisant le signe de la croix. — Je vous ordonne de vous taire ! Je vais au-devant de Dieu !

Elle sort par la baie du jardin. On entend la clochette de la grille et, en même temps, la voix de Suzy qui s'annonce en criant :

SUZY. — Ouh ! Ouh !

JOSÉPHINE, appelant en ouvrant la porte de la salle à manger. — Lucette ! Lucette ! Venez avec moi, il faut absolument faire une piqûre au vieux, sans ça il va passer... Vous avez été infirmière ?

LUCETTE. — Euh... non.

JOSÉPHINE. — Tant pis, allez-y tout de même, dépêchez-vous...

Comme elles sont sur l'escalier, la porte de l'extérieur s'ouvre. Rentrent Suzy et Maurice : Suzy, dix-huit ans, ravissante ; Maurice, vingt-quatre ans, charmant, son fiancé, qui emporte le manteau de Suzy à l'office.

SUZY, exubérante. — Fifine ! Fifine ! Nous avons vu un film épatant !

JOSÉPHINE. — Il s'agit bien de film ! Le vieux ne va pas...

SUZY. — Grand-père ! Mon Dieu ! (Elle est déjà au bas de l'escalier et tout en montant elle crie :) Maurice ! Je reviens...

Elle disparaît avec Lucette dans la chambre d'Ernest. Maurice revient.

LUCETTE, avant d'entrer. — Joséphine ! Montez de l'eau chaude !

JOSÉPHINE, redescendant quelques marches, crie à Maurice. — Passez-moi l'eau chaude !

MAURICE. — Où ?

JOSÉPHINE. — Là... devant le feu.

Il voit la bouillotte, il va la saisir, il se brûle, prend son mouchoir et apporte la bouillotte à la vieille bonne, qui disparaît dans l'escalier. Au même moment, entre, par le jardin, un monsieur à lunettes, d'une cinquantaine d'années. Il a un tablier de jardinier. Il tient un lapin vivant par les oreilles et, dans l'autre main, il a une éprouvette contenant un liquide teinté. C'est Duvernay.

DUVERNAY, à Maurice. — Vous n'avez pas une carotte ?

MAURICE, ahuri. — Ah ! non. Pourquoi ?

DUVERNAY, montrant le lapin. — Après trois jours d'inoculation, il me donne exactement la réaction que j'attendais. Il a bien mérité une carotte ! C'est le dernier qui me reste. Les deux autres sont morts ce matin. (Il appelle vers l'office.) Joséphine !

MAURICE. — Elle est en haut avec Suzy. Le grand-père va plus mal.

DUVERNAY. — Il ne manquait plus que cela ! Les lapins... le grand-père... C'est un mauvais jour. Tenez !

*Il lui donne le lapin et l'éprouvette, monte quatre à quatre l'escalier et entre chez Ernest. Immédiatement après, Joséphine redescend l'escalier.*

MAURICE. — Il est mort ?

JOSÉPHINE. — Il n'en vaut guère mieux.

MAURICE. — Est-ce que je peux vous aider ?

JOSÉPHINE. — Non. Il me faut des draps de la réserve. Il m'en salit deux par jour... Il fuit de partout !

*Elle sort par l'office. Lucette descend en courant. Elle a la bouillotte à la main et elle entre dans la salle à manger.*

MAURICE. — Lucette !

LUCETTE. — Je n'ai pas le temps.

*Joséphine rentre de l'office, portant un drap, traverse la pièce et remonte l'escalier. Maurice cherche toujours où mettre le lapin, qui commence à l'embarrasser. Duvernay sort de la chambre d'Ernest et descend l'escalier.*

MAURICE. — Alors ?

DUVERNAY. — Ce n'est pas encore pour cette fois-ci !

MAURICE. — Ah ! tant mieux.

*Il lui rend le lapin et l'éprouvette.*

DUVERNAY. — Tant mieux ! Tant mieux ! Pourquoi ? Pratiquement, il est mort depuis quinze jours... depuis sa dernière attaque... Alors, que cela finisse aujourd'hui, dans huit jours ou dans trois mois, c'est exactement la même chose, sauf qu'il y a ici un mort vivant dont on est obligé de tenir compte !

*Il est passé vers son laboratoire.*

MAURICE. — Quel âge a-t-il ?

DUVERNAY. — Il n'a plus d'âge... Vous ne savez pas où je pourrais trouver un million ?

MAURICE. — Ah ! non. Je ne vois pas.

DUVERNAY. — Dommage ! Comment voulez-vous que je travaille ? Ce n'est pas un laboratoire que j'ai, c'est un débarras. Et, avec seulement un million...

SUZY, *descendant l'escalier, sortant de chez Ernest.* — Quelle peur j'ai eue ! Maman n'est pas rentrée ?

DUVERNAY. — Maman ? Mais elle est morte !

SUZY. — Qu'est-ce que tu dis ?

DUVERNAY. — Ah ! maman !... Je croyais que tu parlais de « maman »...

SUZY. — Evidemment, je ne parlais pas de ta mère, qui est morte depuis trente ans !

DUVERNAY. — Je confondais... je confondais...

*Il rentre avec son lapin et son éprouvette dans son laboratoire. Suzy et Maurice restent seuls au centre de la scène.*

SUZY. — Vous restez à dîner avec nous, ce soir?...

MAURICE. — Puisque vous me le demandez !...

SUZY. — Et, après, nous irons au cinéma !

MAURICE. — Non, ce soir, je rentrerai chez moi... Mon examen !

SUZY. — Oh ! C'est ennuyeux ! J'aime beaucoup le cinéma parce que j'y suis avec vous ! Mais, comme tout le monde nous y connaît, c'est encore pire que devant les parents, on ne peut même pas s'embrasser...

*Il l'embrasse.*

MAURICE. — C'est tout à fait mon avis.

SUZY, *riant.* — Ce qui est magnifique, c'est que vous êtes toujours de mon avis... Vous êtes tendre, enthousiaste... pas mal de votre personne, quoique je n'aime pas du tout cette cravate.

*Ils restent près l'un de l'autre.*

MAURICE. — C'est vous qui me l'avez offerte !

SUZY. — Eh bien, je me suis trompée... je vous en offrirai une autre avec mes économies...

MAURICE. — Ne dépensez pas votre argent à des bêtises !

SUZY. — Qu'est-ce que ça peut vous faire puisque c'est mon argent... C'est mon argent, parce que grand-père me l'a donné... (*Ils se séparent. Elle l'entraîne vers le grand fauteuil près de la cheminée.*) Oh ! à propos... Il faut que je vous le dise...

MAURICE. — Quoi ?

SUZY. — Un secret pour nous deux... un secret « secret » ?

MAURICE. — Naturellement !

SUZY, *lui tendant les deux mains, qu'il prend.* — Vous me jurez ?

MAURICE. — Je jure...

SUZY. — Eh bien, grand-père m'a dit que sur son testament la petite Suzy... voilà...

MAURICE. — Non ?

SUZY. — Si... Vous ne trouvez pas ça gentil ?

MAURICE. — Je trouve cela très chic, mais je me demande toujours pourquoi les gens qui ont de l'argent attendent d'être morts pour vous le donner.

SUZY. — Evidemment, mais c'est tout de même très gentil d'y avoir pensé.

*Par le jardin entrent Ginette et l'Abbé.*

*Ginette s'arrête sous la voûte d'entrée, le prêtre à sa droite.*

GINETTE. — Comment est-il ?

SUZY. — Qui ?

GINETTE. — Grand-père, voyons !

SUZY. — Grand-père ?... Oh ! très bien.

GINETTE. — Comment très bien ?

SUZY. — Mais oui. Ce n'était qu'une syncope. Fifine et Lucette...

GINETTE. — Lucette ?

SUZY. — ... lui ont fait une piqûre. Papa l'a examiné. C'était une fausse alerte.

GINETTE. — Dieu soit loué ! Nous arrivons à temps, monsieur l'abbé... L'extrême-onction...

*L'Abbé passe devant elle et va jusqu'au bas de l'escalier.*

SUZY. — L'extrême-onction ?

GINETTE, *implacable.* — Eh bien, oui, l'extrême-onction !

L'ABBÉ, *à Suzy, en se retournant au pied de l'escalier.* — Vous ne voudriez pas, ma chère enfant, que votre grand-père comparût devant Dieu en état de péché.

SUZY. — J'aimerais surtout que Dieu nous le laissât...

GINETTE, *un pas vers Suzy.* — Tu ne sais pas ce que tu dis ! Tu es une enfant. As-tu pensé à prévenir maman ?

SUZY. — De quoi ?

GINETTE, *au centre de la scène.* — Eh bien, de l'aggravation de l'état de grand-père !

SUZY. — Mais puisque je te dis qu'il n'y a pas d'aggravation, et pour une fois qu'elle est tranquille, cette pauvre maman, hors de cette maison de fous...

L'ABBÉ. — Où est Mme Duvernay ?

GINETTE. — Probablement à l'ouvroir...

L'ABBÉ, joignant les mains. — Sainte bonne madame ! (Suzy fait signe, discrètement derrière leur dos, à Maurice, que la présence des deux personnages l'ennuie, et elle essaie de l'entraîner dehors. En répondant à l'Abbé, ils parviendront peu à peu à s'échapper par la petite porte de la salle à manger sous la voûte.) Et quand se marient ces chers enfants ?

SUZY. — Bientôt, monsieur l'abbé... bientôt...

L'ABBÉ. — Un beau petit foyer chrétien en perspective.

SUZY. — Oui, monsieur l'abbé...

Suzy a fait une petite révérence et elle s'est éclipsée, entraînant Maurice par la salle à manger.

L'ABBÉ. — Dieu sait équilibrer les peines et les joies. (Il a montré alternativement le haut de l'escalier et le couple. Les jeunes gens étant sortis, il s'adresse à Ginette.) Quelle sagesse est la sienne !

GINETTE, implacable, lui montrant l'escalier. — L'extrême-onction !...

Elle va pour le suivre. Il s'arrête sur la première marche.

L'ABBÉ. — Ne croyez-vous pas que si votre grand-père vient d'avoir une alerte il vaudrait mieux le laisser reposer...

GINETTE. — Que dites-vous ?

L'ABBÉ. — Après cette attaque, son cœur peut demander des ménagements...

GINETTE. — Et son âme ?

L'ABBÉ. — Bien sûr... bien sûr... son âme...

GINETTE. — J'avais pourtant cru m'être expliquée assez clairement... Grand-père n'est pas en état de grâce...

L'ABBÉ. — Notez que je...

GINETTE. — Il se met souvent en colère... Il jure par le saint nom de Notre Créateur...

L'ABBÉ. — Péché véniel...

GINETTE. — Lorsqu'il n'a plus tout à fait sa tête, certains de ses propos ne sont pas sans choquer l'honnêteté...

L'ABBÉ. — Un ancien militaire...

GINETTE. — Et puis, ma mère, dans sa candeur [c'est une enfant !...], a introduit ici le diable en personne...

L'ABBÉ. — Le diable ?

GINETTE. — Lucette !

L'ABBÉ. — Lucette ?

GINETTE. — Oui, la petite bonne... la petite bonne qui a des jupes collantes, tellement collantes qu'on voit ses f...formes !

L'ABBÉ, distraitement. — Qu'elle a fort jolies d'ailleurs !

GINETTE. — L'abbé !

L'ABBÉ. — Je veux dire que je me suis rendu compte de... de...

On entend la clochette de l'extérieur.

GINETTE. — Mais ce que vous n'avez pas vu, monsieur l'abbé... c'est la lueur égrillarde qui traverse l'œil de grand-père, de ce paralytique, quand elle entre dans sa chambre...

L'ABBÉ. — Evidemment... évidemment... l'indice de pensées impures.

GINETTE. — C'est pour cela que j'ai hâte... (Elle passe devant lui, monte et se retourne.) Puisque vous avez apporté les Saintes Huiles, venez...

En effet, l'Abbé n'a pas quitté un petit coffret qu'il emporte en montant l'escalier devant Ginette, qui lui a montré le chemin.

Lucette rentre de la salle à manger pour aller vers l'office. On sent qu'elle a écouté derrière la porte. Elle tire la langue dans la direction de Ginette et, retroussant ses jupes, elle esquisse le geste mal poli de lui montrer son derrière. A ce moment, la porte de l'extérieur s'ouvre. Rentre Mme Duvernay, le type même de la femme d'œuvres.

Mme DUVERNAY. — Eh bien ? Qu'est-ce qui vous prend ? Vous faites de l'acrobatie, Lucette ?

LUCETTE. — Non, madame. Je m'excuse, mais, hier soir, au cinéma, j'ai vu Ginger Rogers qui dansait, et j'essayais...

Mme DUVERNAY. — Ginger Rogers ? Qui est cette personne ?

Elles sont au milieu, derrière la table.

LUCETTE. — Madame ne connaît pas ?

Mme DUVERNAY. — Je ne fréquente pas les actrices !

LUCETTE. — Mais ce n'est pas une actrice, enfin pas comme Madame l'entend... elle est sur l'écran, mais elle habite l'Amérique. On ne la voit jamais. (Pendant cette conversation, Mme Duvernay s'est débarrassée de son manteau, a enlevé ses gants, son chapeau, qu'elle remet à Lucette au fur et à mesure.) Madame devrait aller quelquefois au cinéma.

Mme DUVERNAY allant au petit secrétaire sous l'angle de l'escalier. — C'est du temps perdu. C'est bon pour les enfants !

LUCETTE. — C'est bien amusant tout de même ! Si on n'avait pas ça...

Mme DUVERNAY. — Vous n'êtes pas malheureuse, ici, que je sache ?

LUCETTE allant à l'office porter les vêtements. — Non, non. Ce n'est pas ça que je voulais dire.

Au moment où Lucette sort par l'office avec les vêtements, Joséphine descend l'escalier, sortant de chez Ernest. Elle porte les draps sales qu'elle vient de changer.

Mme DUVERNAY. — Joséphine ! Il ne s'est rien passé de neuf, cet après-midi ?

JOSÉPHINE passant sans s'arrêter vers l'office. — Non, pas que je sache... (Et puis, au moment de sortir.) Ah ! si... j'allais oublier... le père de Monsieur a failli passer. On lui administre l'extrême-onction.

Elle sort par l'office.

Mme DUVERNAY, tout de même un peu éberluée. — L'extrême-onction ?

A ce moment, la porte de la salle à manger, qui se trouve en face de l'office, s'ouvre sous une violente poussée. Suzy et Maurice, très décoiffés, rentrent en se poursuivant autour de la table, pour ressortir par le jardin.

MAURICE, criant. — Bonjour, madame !

SUZY, criant. — Bonjour, maman !

Et ils disparaissent par le jardin. Par la porte du laboratoire entre, comme un fou, Duvernay.

DUVERNAY, voyant sa femme. — Ah ! te voilà, Suzanne !

Mme DUVERNAY. — Eh bien, oui.

DUVERNAY. — Qu'est-ce que tu en as fait ?

Mme DUVERNAY. — Mais, de quoi ?

DUVERNAY. — De mes bacilles de typhus !

Mme DUVERNAY. — Je les ai emmenés en promenade.

DUVERNAY. — Mais tu sais bien qu'ils ne doivent pas sortir d'ici.

Mme DUVERNAY. — Rassure-toi ! Je les ai mélangés avec du beurre et j'en ai fait une tartine !

DUVERNAY. — Mais il faut te soigner, ma pauvre petite ! Il y en avait trois milliards !...

*Duvernay tombe assis sur la chaise de droite.*

Mme DUVERNAY. — Mais tu es idiot, mon pauvre ami, de laisser traîner trois milliards de bacilles de typhus dans tous les coins de la maison. Tu as la manie de te promener avec n'importe quoi, pour le laisser n'importe où !

DUVERNAY, *avec regret.* — Alors, si tu ne les as pas absorbés, où sont-ils ?

*Il se remet à les chercher. Elle hausse les épaules.*

Mme DUVERNAY. — Et ton père ?

DUVERNAY, *machinalement, cherchant sur la cheminée.* — Il va bien, merci.

Mme DUVERNAY. — Et l'extrême-onction ?

DUVERNAY *allant vers la salle à manger.* — Quelle extrême-onction ?

Mme DUVERNAY, *allant vers l'escalier, mais s'arrêtant, car Ginette et l'Abbé descendent de chez Ernest.* — Je renonce...

DUVERNAY, *haussant les épaules, disant.* — Où ai-je bien pu les mettre ?

*Il sort par la salle à manger.*

*Ginette est rayonnante. Elle s'adresse sèchement à sa mère.*

GINETTE. — Maintenant, tu me feras le plaisir de mettre Lucette à la porte.

Mme DUVERNAY. — Qu'est-ce qu'elle a fait ?

GINETTE. — Il ne faut pas qu'elle reste une minute de plus dans cette maison.

*Duvernay ressort de la salle à manger, croise Ginette et va à son laboratoire.*

DUVERNAY. — Tu ne les as pas vus ?

GINETTE. — Non. (*Elle traverse la pièce, va ouvrir la porte de l'office et elle crie :*) Joséphine !

*Elle reste sous la voûte.*

L'ABBÉ, *à* Mme Duvernay. — Bonne madame, le bon grand-père est maintenant en état de grâce. Il est prêt à paraître devant Dieu.

JOSÉPHINE, *venant de l'office.* — Qu'est-ce qu'il y a encore ?

GINETTE. — Vous préviendrez Lucette que Madame lui donne ses huit jours.

Mme DUVERNAY. — Moi ?

L'ABBÉ. — C'est, en effet, préférable, madame.

JOSÉPHINE. — Qu'est-ce qu'elle vous a fait ?

L'ABBÉ. — Oh ! A moi, rien.

GINETTE. — Cela ne vous regarde pas. Et je ne veux plus, vous entendez, qu'elle entre dans la chambre de grand-père.

JOSÉPHINE. — Qui est-ce qui s'occupera de lui ?

GINETTE. — Peu importe !

JOSÉPHINE. — Vous êtes toute la journée à l'église... Madame, à l'ouvroir... Monsieur, dans son laboratoire... la petite, au cinéma... Vous ne vous imaginez pas que je vais monter quinze fois par jour, avec mes rhumatismes, lui apporter ses tisanes, lui remonter ses couvertures, lui faire son feu... vider son pot...

GINETTE. — Nous trouverons quelqu'un d'autre, j'ai mis une annonce à l'agence.

Mme DUVERNAY. — Joséphine a peut-être raison.

GINETTE, *à l'Abbé.* — Vous voyez ce que je vous disais.

L'ABBÉ. — Il est certain...

JOSÉPHINE. — Si vous voulez prendre ma place, monsieur l'Abbé, il ne faut pas vous gêner ! Pour moi, cette petite me convient parfaitement. Elle est toujours de bonne humeur, on peut lui demander n'importe quoi...

GINETTE. — N'importe quoi... oui... probablement...

JOSÉPHINE. — En tout cas, je vous préviens que si vous la mettez à la porte, moi, je m'en vais.

*Elle sort en claquant la porte de l'office.*

Mme DUVERNAY. — Eh bien, nous ferons la vaisselle en famille. Vous viendrez nous aider, monsieur l'abbé !

L'ABBÉ. — Moi ?

Mme DUVERNAY. — Mais oui ! En attendant, je voudrais tout de même savoir comment va grand-père. Ma couturière est surchargée. Mon deuil ne sera jamais prêt !

*A ce moment, de l'office, entre Lucette avec un plateau, portant une infusion. Elle se dirige vers l'escalier.*

GINETTE. — Non. (*Elle lui prend le plateau des mains.*) Retournez à la cuisine. (*Elle met le plateau sur les mains de sa mère en la poussant vers l'escalier.*) Tu m'as demandé comment va grand-père. Rends-toi compte par toi-même.

*Lucette ne bouge pas.*

L'ABBÉ. — Au revoir, madame.

Mme DUVERNAY, *montant l'escalier.* — Au revoir, monsieur l'abbé.

GINETTE, *reconduisant l'Abbé par la porte de l'extérieur.* — Je ne sais pas comment vous remercier. Quelle joie de le sentir prêt à paraître devant Notre Seigneur !

*Ils sortent. Lucette est restée immobile. Elle regarde haineusement Ginette sortir.*

LUCETTE. — Punaise de confessionnal !

*Elle sort par l'office. A ce moment rentrent en courant, du jardin, Suzy et Maurice. Suzy se laisse tomber sur le fauteuil devant le feu.*

SUZY. — Je n'en peux plus ! Assez ! Pouce ! (*Maurice s'est jeté à côté d'elle sur le fauteuil. Dans son jeu, il l'enlace, et, tout simplement, leurs lèvres se joignent. Elle est un instant troublée. Elle se reprend. Elle se lève et se tient debout face au feu de cheminée.*) Oh ! c'est mal ce que nous avons fait !

MAURICE. — Mais non, puisque nous allons nous marier.

SUZY. — Oh ! si, c'est mal.

MAURICE, *s'approchant.* — Vous m'en voulez ?

SUZY. — Non, naturellement, mais c'est mal tout de même.

MAURICE, *la prenant par les coudes.* — Vous ne voulez pas qu'on recommence ?

SUZY, *se dégageant d'un pas.* — Ah !... non. J'en ai cependant bien envie !

*On entend la clochette de la grille.*

MAURICE. — Alors ?

SUZY. — Non. Soyez raisonnable.

MAURICE. — Vous ne m'aimeriez plus ?

SUZY, s'allongeant sur l'accoudoir du fauteuil. — Mais si, justement, je vous aimerais trop ! Oh ! que c'est compliqué...

*La porte de l'extérieur se rouvre et Ginette rentre, traverse la pièce et monte l'escalier en jetant en passant à Suzy.*

GINETTE. — Tiens-toi bien ! Ne te vautre pas sur le fauteuil.

*Elle disparaît par l'escalier dans la chambre d'Agathe.*

SUZY s'est redressée brusquement et a regardé sa sœur monter l'escalier. — O-o-o-h ! Cette Ginette ! (Elle revient vers Maurice.) Vous n'êtes pas fâché, Maurice.

MAURICE. — Non, mais j'en ai autant envie que vous...

SUZY, tournant autour du fauteuil. — Ne croyez pas que je sois bête ou bigote, comme Ginette... Je ne vous choque pas en disant « bigote » ?

MAURICE, s'agenouillant dans le fauteuil. — Sûrement non.

SUZY, se dégageant et allant vers la table. — Ce n'est pas en mal que je dis cela... mais vous me comprenez... Je suis pieuse... Je crois en Dieu, mais je ne peux croire qu'une fille comme elle, qui est jeune... qui est belle... soit obligée de se sacrifier, de ne pas aimer, de ne pas avoir d'enfants... Il y a des moments où elle me paraît un monstre...

MAURICE. — Un monstre ?

SUZY. — L'autre jour, maman a dit à table : « Nous allons nous trouver bien seuls quand vous serez parties, toutes les deux. Grand-père nous a pour le soigner. Si nous devenions comme lui, nous n'aurions plus personne... » Et vous savez ce qu'a répondu Ginette ?

*On entend la clochette de la grille.*

MAURICE. — Non.

SUZY. — Elle a répondu : « Il y a des maisons de repos, des pensions pour les vieillards, pour les infirmes... » Cela m'a complètement soufflée : la vie, c'est d'être ensemble, de s'aimer, d'avoir confiance les uns dans les autres.

*Ils reviennent l'un vers l'autre.*

MAURICE. — C'est vous qui avez raison.

*La porte de l'extérieur s'ouvre. Il rentre une vieille dame, un genre « grenadier ». Elle doit avoir soixante-quinze ans, mais elle en paraît seulement soixante. Elle marche avec une canne et porte une valise qu'elle pose sur le devant de la scène, devant la table. Nous l'appellerons : tante Agathe.*

TANTE AGATHE, à Suzy. — Alors ? Il est mort.

SUZY. — Grand-père ? Mais non. Il va très bien.

TANTE AGATHE. — Alors on aurait pu me laisser où j'étais ! Me faire traverser la France pour un homme qui va bien, c'est tout de même un peu raide... Enfin ! Tu es Suzy ?

SUZY. — Oui.

TANTE AGATHE, à Maurice. — Et vous ?

MAURICE. — Maurice Vernier.

*Tous deux sont restés debout devant le fauteuil de la cheminée.*

SUZY. — Mon fiancé.

TANTE AGATHE. — Ah ! c'est vrai ! tu es fiancée.

SUZY. — Mais...

TANTE AGATHE. — Tu ne me reconnais pas ?

SUZY. — Je ne vous ai jamais vue...

TANTE AGATHE. — Les photos de moi ne doivent pas encombrer la maison...

SUZY. — Oh !... tante Agathe !...

TANTE AGATHE. — Exactement... Tu pourrais m'embrasser... (Suzy va l'embrasser.) et m'offrir de m'asseoir...

SUZY. — Asseyez-vous.

*Elle lui tend la chaise de droite et tante Agathe s'assoit. Suzy reste à la gauche de tante Agathe devant l'escalier, Maurice devant la cheminée.*

TANTE AGATHE. — Vous avez des domestiques, j'espère ? A Biarritz, je prends toujours une infusion.

SUZY fait un signe à Maurice qui va appeler à l'office. — Oui.

MAURICE. — Lucette !

SUZY. — Mais qui vous a prévenue ?

TANTE AGATHE. — Ta mère m'a écrit qu'il avait eu une attaque.

SUZY. — Oui, il y a quinze jours.

TANTE AGATHE. — Et il va mieux ?

SUZY. — Cela n'est pas brillant, brillant... il a même reçu l'extrême-onction.

TANTE AGATHE. — Ce vieux paillard ! l'extrême-onction ! Ta mère en a vraiment de bonnes ! C'est comme si vous trempiez le diable dans de l'eau bénite !... Enfin, si cela ne lui fait pas de bien, cela ne lui fera pas de mal !

SUZY. — Vous ne croyez pas en Dieu ?

TANTE AGATHE. — Si, si... mais j'ai mes idées là-dessus.

*Dans l'escalier apparaît un gamin de huit ans, Jacky ; il descend l'escalier comme un bolide, entraînant derrière lui une demi-douzaine de boîtes de conserves vides reliées par une ficelle qui font un tintamarre d'enfer.*

SUZY, sursautant. — Oh ! Jacky, tu ne peux pas rester tranquille ?

JACKY. — Non.

SUZY. — Mais pourquoi fais-tu cela ?

JACKY. — Parce que c'est la fête !

SUZY. — Quelle fête ?

JACKY. — La fête des ballots ! (Suzy hausse les épaules. Jacky sort par la porte de l'extérieur, entraînant ses boîtes de conserves, puis il rouvre la porte tout de suite.) Bonne fête !

*Suzy, tante Agathe et Maurice ne comprennent pas tout de suite, mais seulement quand le gamin a refermé la porte.*

SUZY. — Oh ! ce gamin !

TANTE AGATHE. — Quel est ce charmant bambin ?

SUZY. — Le petit-fils de Joséphine, la cuisinière.

TANTE AGATHE. — Il est délicieux.

MAURICE. — C'est une plaie !

SUZY. — Il met de l'animation dans la maison.

TANTE AGATHE. — J'ai vu. Alors, cette domestique ?

*De l'office rentre Lucette.*

LUCETTE. — Vous m'avez appelée, mademoiselle ?

SUZY, vers Agathe. — Voici la femme de chambre, ma tante, qu'est-ce que vous désirez ?

TANTE AGATHE. — Une infusion, avec trois sucres.

LUCETTE, elle est venue derrière la table. — Verveine ? Tilleul ? Camomille ?

TANTE AGATHE. — Verveine, c'est plus doux.

LUCETTE. — Bien, madame.

TANTE AGATHE. — Mademoiselle !

LUCETTE. — Pardon !

TANTE AGATHE. — Attendez ! (Au moment où elle va sortir.) Une demi-tasse seulement. Vous remplirez le reste avec du rhum.

LUCETTE, estomaquée. — Bien, mademoiselle !

Elle sort par l'office.

TANTE AGATHE. — Où sont tes parents ?

SUZY. — Je ne sais pas.

TANTE AGATHE. — Ton père fait toujours des inventions ?... Il y a longtemps qu'il ne m'a pas tapée !... Il a eu raison, d'ailleurs. Je l'ai prévenu que je ne marcherais plus. Il m'a déjà coûté assez cher pour ne rien trouver...

SUZY. — Mais papa travaille beaucoup.

TANTE AGATHE. — Oui, enfin... si on veut !

Par l'escalier redescend Mme Duvernay, et Ginette de la chambre d'Agathe.

Mme DUVERNAY. — Oh ! tante Agathe ! J'avais complètement oublié votre arrivée.

TANTE AGATHE. — Ce n'est pas étonnant ! Je ne vous ai pas prévenus.

Mme DUVERNAY. — Ah ! ça n'a pas d'importance. Plus on est de fous, plus on rit.

Elle embrasse tante Agathe au passage et va par devant s'asseoir sur la chaise de gauche.

TANTE AGATHE, sèche. — Je ne vous gêne pas ?

Mme DUVERNAY. — Mais non. On va vous préparer une chambre tout de suite.

Ginette embrasse sa tante et reste à droite, à la place de Suzy, qui fait le tour derrière tout le monde et va rejoindre Maurice au fauteuil.

GINETTE. — Bonjour, tante Agathe !

TANTE AGATHE, à Mme Duvernay. — Tu m'as prévenue de son attaque, tu aurais pu me prévenir de l'amélioration.

On entend la clochette de la grille.

Mme DUVERNAY. — Oh ! amélioration !... Il a failli y passer cet après-midi. C'est la troisième fois en quinze jours...

TANTE AGATHE. — Il ne peut jamais rien faire comme tout le monde. Il a toujours été un emmerdeur !

GINETTE. — Oh ! ma tante...

TANTE AGATHE, péremptoire. — C'est mon frère, ma petite, et je le connais...

La porte de l'extérieur s'ouvre et il entre Gervais, le pendu du premier tableau.

TANTE AGATHE. — Monsieur ?

GERVAIS, restant devant la porte d'entrée. — Je viens pour la place d'homme de compagnie... infirmier... enfin, la demande que vous avez faite à l'agence.

Mme DUVERNAY. — Oh ! j'avais oublié...

TANTE AGATHE. — Un infirmier ? Pourquoi faire ? Vous ne pouvez pas le garder vous-même !

Mme DUVERNAY. — C'est très fatigant. Il ne dort pas de toute la nuit, il sonne, il appelle, il y a quinze jours que nous menons une vie de fous.

TANTE AGATHE. — Ça ne doit guère vous changer !

GINETTE, à tante Agathe. — Mais si vous voulez le veiller, il ne faut pas vous gêner !

TANTE AGATHE. — Bien sûr que je vais me déranger pour lui ! Il ne s'est jamais dérangé pour moi...

SUZY. — Mais il est malade, ma tante...

TANTE AGATHE. — Est-ce que je suis malade, moi?

GINETTE. — Vous avez une santé robuste, vous...

TANTE AGATHE. — J'ai toujours fait ce qu'il fallait pour ça.

SUZY. — Mais grand-père aussi.

TANTE AGATHE. — Oui... les colonies, l'alcool, les petites femmes...

Mme DUVERNAY, avec reproche. — Ma tante !

TANTE AGATHE. — Eh bien, quoi ? Je dis la vérité.

GINETTE. — Toute vérité n'est pas bonne à dire.

TANTE AGATHE. — Ma nièce, je n'ai plus l'âge de recevoir des observations.

GINETTE. — Ce n'est pas une observation, mais...

TANTE AGATHE. — Il n'y a pas de mais...

Ginette, furieuse, dégage derrière tante Agathe et se place derrière la table, à la droite de tante Agathe.

SUZY, à Maurice. — Ça va être gai...

GERVAIS, qu'on paraît avoir complètement oublié. — Excusez-moi, je crois que...

Mme DUVERNAY, se levant, passe devant tante Agathe, allant à Gervais. — Je vous demande pardon, je vous avais complètement oublié ! Alors, vous avez des certificats ?...

GERVAIS, pas rassuré du tout, car ses certificats sont faux. — Je... oui...

A ce moment, rentre du laboratoire Duvernay, toujours distrait. Mme Duvernay lit les certificats.

Mme DUVERNAY. — Ah ! Vous étiez chez le comte Miranda ?

DUVERNAY, rentrant. — Le comte Miranda ? Comment va-t-il ?

GERVAIS, inquiet. — Vous le connaissez ?

TANTE AGATHE. — Il est mort il y a huit jours !

GERVAIS, ravi. — Ah !

TANTE AGATHE. — Vous ne lisez pas les journaux?

GERVAIS, se rattrapant. — Si... je veux dire... je n'ai pas besoin de lire les journaux puisque c'est moi qui...

TANTE AGATHE. — En somme, vous pourriez tout aussi bien être médecin... vous savez terminer les malades... (Elle rit.) Vous en avez déjà tué beaucoup ?

GERVAIS. — Oh ! madame...

DUVERNAY, qui s'aperçoit soudain que tante Agathe est là. — Oh ! mais, c'est tante Agathe !

Mme Duvernay et Gervais restent à droite. Duvernay est entre eux et Agathe.

TANTE AGATHE. — Tout de même.

DUVERNAY. — Comment allez-vous ? Vous êtes venue en passant ?

TANTE AGATHE. — Oui, de Biarritz...

DUVERNAY. — C'est vrai qu'elle habite Biarritz, la chère tante !

Mme DUVERNAY, à son mari. — Paul, je t'en prie !

TANTE AGATHE. — Ne vous excusez pas, ma chère, je connais Paul depuis plus longtemps que vous. C'est un être tout à fait impossible. Je me suis toujours demandé comment vous pouviez le supporter et en avoir deux filles, charmantes d'ailleurs, mais

dont la procréation a nécessité... (Elle regarde Ginette, impassible.) oui, enfin, je me comprends...

GINETTE, avec reproche. — Tante Agathe !

TANTE AGATHE. — Oui, encore quelque chose qu'il ne faut pas dire !

GERVAIS, même jeu que tout à l'heure. — Je vous demande pardon...

TANTE AGATHE. — Quoi ?

GERVAIS, montrant les certificats. — Vous croyez que je peux faire l'affaire ?

TANTE AGATHE. — Naturellement ! Mais ne comptez pas sur une place stable !

GERVAIS. — Monsieur est très mal ?

TANTE AGATHE. — Aussi mal que possible... (Elle se lève.) Je vous préviens, mes enfants, que, de toutes façons, je ne resterai pas plus que huit jours. Il faudra vous arranger pour que toute cette histoire soit terminée en une semaine.

DUVERNAY. — Quelle histoire ?

TANTE AGATHE. — Eh bien ! L'enterrement !

SUZY. — Oh !

Mme DUVERNAY. — C'est entendu. Nous ferons le nécessaire.

TANTE AGATHE. — Merci ! Voulez-vous me montrer ma chambre ?

Ginette passe derrière tante Agathe et monte l'escalier.

GINETTE. — C'est par ici, ma tante. Vous verrez aussi grand-père.

TANTE AGATHE. — Si tu veux. Ce n'est pas pressé. Ma valise !

Maurice se précipite pour prendre la valise sur un signe de Suzy, mais il ne peut la soulever. Tante Agathe revient, la prend comme une plume et remonte l'escalier. Tout le monde accompagne vers l'escalier Ginette et tante Agathe, qui montent et entrent dans la chambre du petit palier. Gervais se retrouve de nouveau isolé. Duvernay passe vers lui.

DUVERNAY. — Vous désirez, monsieur ?

GERVAIS. — Mais, je suis le...

DUVERNAY, s'en allant. — On va s'occuper de vous.

Il sort par le laboratoire.

Mme DUVERNAY, revenant vers lui. — Eh bien, c'est entendu, vous parlerez appointements avec mon mari. Je vais vous faire indiquer votre chambre. (Elle appelle :) Lucette ! (Lucette apparaît à la porte de l'office.) Lucette, voulez-vous montrer à monsieur...

GERVAIS. — Gervais !

Mme DUVERNAY. — A M. Gervais la chambre du deuxième. (A Gervais :) Quand vous l'aurez vue, nous organiserons votre service... C'est effrayant de vivre ainsi avec cette menace de mort imminente.

GERVAIS, montant l'escalier et s'arrêtant. — Evidemment, le vingt-huit, ce n'est pas loin.

Mme DUVERNAY. — Le vingt-huit ?

GERVAIS, se reprenant, se penche sur la rampe. — Je n'ai pas dit le vingt-huit, j'ai dit quatre-vingt-huit.

Mme DUVERNAY. — Mon beau-père a quatre-vingt-dix ans passés.

GERVAIS. — Quatre-vingt-huit ! Quatre-vingt-dix ! Je ne m'étais pas trompé de beaucoup.

Il monte l'escalier avec Lucette. Mme Duvernay sort par la salle à manger. Suzy et Maurice restent seuls.

SUZY, allant vers l'escalier et s'asseyant sur la première marche. — Il y a des moments où je n'en peux plus de vivre ici. Trois mois de fiançailles, c'est trop long. Et puis, je trouve cette maison triste.

MAURICE, s'asseyant près d'elle. — La nôtre sera plus gaie...

SUZY. — Oh ! oui, il faudra que ce soit très clair, j'espère que vous serez nommé dans le Midi. On aura des fenêtres ouvertes, avec du soleil qui vous flanque des claques par toutes les ouvertures... ce sera chaud... ce sera bon.

MAURICE. — Ce sera magnifique.

SUZY. — Oh ! Maurice, nous allons être heureux !... heureux !... et nous aurons beaucoup d'enfants !...

MAURICE. — Vous êtes adorable !

SUZY. — Quand j'étais petite, je pensais bien à tout cela, mais ça n'avait rien de précis... Ça ressemblait aux rêves qu'on fait. Puis on s'éveille, et tout disparaît, comme du brouillard. Je construis mon rêve morceau par morceau, comme on construit sa maison. Tous les jours, je suis plus exigeante, je prévois ceci, je vois cela, j'imagine... vous ne me donnerez pas de désillusion, n'est-ce pas ?

MAURICE. — Suzy !

SUZY, soudain grave. — Parce que ce serait terrible... Oh ! je suis stupide !

Il l'a tout doucement enlacée et, tout naturellement, leurs lèvres se joignent. On entend la voix de Mme Duvernay qui crie de la salle à manger.

Mme DUVERNAY. — Suzy ! Suzy !

Suzy se lève. Maurice aussi.

SUZY. — Qu'est-ce que j'ai encore bien pu faire ?

Elle y va.

Du laboratoire, Duvernay entre, portant *deux lapins morts qu'il pose sur la table.* Il est distrait, car il cherche visiblement quelque chose.

DUVERNAY. — Vous ne l'avez pas vu ?

MAURICE. — Quoi ?

DUVERNAY. — Ce que je cherche...

MAURICE. — Qu'est-ce que c'est ?

DUVERNAY. — Qu'est-ce que c'est ? Ah ! Je ne me rappelle plus ! J'ai dû le laisser dans mon laboratoire.

Il y rentre. Joséphine vient de l'office avec un panier de bois, dont elle va remettre deux ou trois bûches dans le feu, aidée par Maurice qui tisonne le foyer.

JOSÉPHINE. — Un amoureux sans son amoureuse ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

MAURICE, debout derrière la table. — Que c'est comme tous les jours. Quand je veux la voir, il faut que j'aille avec elle au cinéma.

JOSÉPHINE, s'asseyant dans le fauteuil pour faire le feu. — Vous ferez bien de ne jamais lui faire de mal.

MAURICE. — Quelle idée !

JOSÉPHINE. — J'ai été mariée trois fois, alors... vous comprenez...

MAURICE. — Moi, cela ne sera pas pareil. J'ai tellement envie d'être marié avec Suzy...

JOSÉPHINE. — C'est bien ce que je dis !... Et quand est-ce que vous vous mariez ?

MAURICE. — Ah ! ça... il faut d'abord que j'aie une situation.

JOSÉPHINE. — Une situation d'ingénieur, cela ne mène pas très loin.

MAURICE. — C'est un commencement.

JOSÉPHINE se relève et va vers Maurice. — Heureusement qu'il y a les espoirs...

Elle montre de la tête le premier étage.

MAURICE. — Oh ! je ne pense pas à cela !...

JOSÉPHINE. — Mais, moi, j'y pense, parce que si c'est pour vous voir tous les deux tirer le diable par la queue et que ma petite Suzy soit malheureuse...

MAURICE. — Vous aimeriez mieux qu'elle se fasse religieuse, comme sa sœur ?

JOSÉPHINE. — Ah ! non. Le bon Dieu, ce n'est pas mon fort, d'abord parce qu'il n'existe pas !

MAURICE. — Quoi ?

JOSÉPHINE. — S'il existait, je ne serais pas cuisinière, je serais comtesse...

MAURICE. — C'est en effet un raisonnement.

Elle voit les lapins.

JOSÉPHINE. — Ah ! Il les a apportés ?

MAURICE. — Oui.

JOSÉPHINE. — Il aurait pu me prévenir !

Elle sort en bougonnant par l'office, en emportant les lapins.

Maurice reste seul un instant. Puis Lucette descend l'escalier. Elle regarde à droite et à gauche. Elle se trouve au côté de Maurice. D'une façon tout à fait inattendue, elle se trouve dans les bras de Maurice, qui l'embrasse. Ce n'est pas un baiser chaste comme celui de Suzy et de Maurice dans la scène précédente, bien au contraire.

LUCETTE. — Chut !

Ils se séparent brusquement car, par l'escalier, descend Gervais. Lucette sort par l'office. Maurice va à la cheminée, essayant de dissimuler sa crainte d'avoir été surpris par Gervais, qui n'a d'ailleurs rien vu.

MAURICE. — Alors, vous êtes installé ?

GERVAIS. — Il faut que j'aille chercher ma valise. D'ailleurs, je n'ai pas encore vu mon malade.

MAURICE. — Si on vous le montre avant huit jours, ce sera déjà très joli, à condition, bien entendu, que quelqu'un ici se souvienne encore dans huit jours que vous êtes là.

Gervais a descendu l'escalier et va pour sortir par la rue quand il lui vient l'idée d'interroger Maurice.

GERVAIS. — Ils m'ont tous paru amusants.

MAURICE. — Ça dépend de quel point de vue.

GERVAIS, passant derrière la table et s'approchant de Maurice. — Votre fiancée est charmante.

MAURICE. — Charmante.

GERVAIS. — Vous faites un beau mariage.

MAURICE. — Heureusement... je veux dire, j'en suis heureux.

GERVAIS. — D'après ce que j'ai pu comprendre, M. Duvernay...

Maurice lui offre une cigarette entre le fauteuil et la chaise de droite.

MAURICE. — ... Se croit un savant, oui. Voilà dix ans qu'il passe sa vie à inoculer le typhus à d'inoffensifs lapins, qu'il tue ensuite à coups de piqûres sous le prétexte de les guérir de la maladie qu'il leur a collée.

GERVAIS. — C'est très intéressant.

MAURICE. — Pas pour les lapins !

GERVAIS, lui offrant du feu. — Ils ne s'en rendent pas compte !

MAURICE. — Jusqu'à présent, d'ailleurs, il n'a encore essayé son vaccin sur aucun des membres de la famille, mais ça viendra... Il est vrai qu'il restera toujours la grande sœur pour prier devant les corps !

GERVAIS. — Vous êtes un humoriste !

MAURICE. — J'ai fini par en prendre mon parti.

GERVAIS. — Et mon malade, comment est-il ?

MAURICE. — A toute extrémité.

GERVAIS. — J'ai bien compris, mais encore, quel genre d'homme est-ce ?

MAURICE. — Il les fait tous tourner en bourriques. Ils n'avaient pas besoin de ça !

Suzy sort de la salle à manger en courant et, sans s'arrêter, va à l'office.

SUZY. — Maurice, venez avec moi. Maman a oublié un paquet chez l'épicier. Nous en profiterons pour parler cinq minutes.

Ils sortent tous les deux par la porte du jardin sans s'excuser. Elle a pris, dans l'office, une pèlerine en passant.

GERVAIS, seul. — Faites donc, je vous en prie, ne vous excusez pas.

De l'office, rentre Lucette, portant un plateau avec l'infusion de tante Agathe. Gervais est assis sur le bras du fauteuil.

LUCETTE. — Vous ne savez pas où est la vieille dame ?

GERVAIS. — La tante... Je suis encore un peu nouveau dans la maison pour m'y reconnaître.

LUCETTE. — Dans six mois, ce sera pareil, ne vous faites pas d'illusions !

GERVAIS. — On est bien ici ?

LUCETTE. — Moi, j'ai mes raisons pour m'y plaire. Pour vous, ce sera peut-être autrement.

GERVAIS. — Bien payée ?

LUCETTE. — Tout juste.

GERVAIS se levant et allant vers elle. — Vous êtes très sympathique.

LUCETTE, posant le plateau et se mettant en défense. — Merci, je sais. On me l'a déjà dit.

GERVAIS. — Je me réjouis de vous voir souvent.

LUCETTE. — Ne vous fatiguez pas.

GERVAIS. — Ce que je vous en dis, vous savez !...

LUCETTE. — ... correspond à ce que vous en pensez !

GERVAIS. — Ne vous moquez pas de moi. (Il retourne vers le fauteuil.) Je crois que je vais avoir une certaine importance dans la maison.

LUCETTE. — Voyez-vous ça.

GERVAIS, s'asseyant avec une certaine suffisance. — Je sais ce que je dis...

LUCETTE. — Et alors ?

GERVAIS. — Alors, si quelqu'un ici n'était pas avec vous comme vous le désirez, je pourrais probablement...

LUCETTE, ironique. — Le mettre à la porte !

GERVAIS. — Hé, hé... qui sait : peut-être pour toujours !

LUCETTE. — En somme, vous êtes d'une modestie charmante !

Tante Agathe descend l'escalier en sortant de sa chambre.

Gervais ne bouge pas de la cheminée.

TANTE AGATHE. — Eh bien, ma fille, cette infusion ?

LUCETTE, reprenant le plateau. — La voilà, mademoiselle ! J'attendais de savoir où Mademoiselle se trouvait !

TANTE AGATHE. — Eh bien, je suis là !... Vous avez bien fait ce que je vous ai dit : moitié infusion, moitié rhum ?

*On entend la clochette de la grille.*

LUCETTE. — J'ai respecté la proportion, mademoiselle.

TANTE AGATHE. — Y a-t-il du feu dans la salle à manger ?

LUCETTE. — Oui, mademoiselle.

TANTE AGATHE. — Eh bien, apportez-moi ça à la salle à manger ! Où est-ce ?

*Elle sort avec Lucette qui la lui indique et porte le plateau par la salle à manger.*

*Entre de l'extérieur un vieux monsieur, une petite valise à la main. Il salue cérémonieusement Gervais et monte l'escalier et rentre dans la chambre d'Ernest sans dire un mot. Joséphine entre de l'office pour aller à la salle à manger.*

GERVAIS. — Dites donc, mademoiselle ?

JOSÉPHINE. — Je m'appelle Joséphine.

GERVAIS. — Dites-moi, Joséphine, il vient d'entrer ici un monsieur avec un pardessus, un chapeau, une barbiche grise...

JOSÉPHINE. — Et une petite valise : c'est le docteur...

GERVAIS. — Bien sûr. J'aurais dû y penser.

JOSÉPHINE. — Qu'est-ce qu'il vous a fait ?

GERVAIS. — Rien. Je m'étais demandé qui se promenait ainsi dans la maison comme chez soi.

JOSÉPHINE. — Tant qu'il n'entrera pas ici un homme en armure, sur un cheval blanc, ne vous inquiétez pas, cela reste normal...

GERVAIS. — Ah ! bon.

JOSÉPHINE. — Vous devriez rejoindre le docteur. Ce serait une occasion de connaître le vieux monsieur.

*Il traverse la scène, va pour monter l'escalier, se retourne et se penche sur la rampe.*

GERVAIS. — Dites-moi, Joséphine ?

JOSÉPHINE. — Quoi encore ?

GERVAIS. — Vous êtes ici depuis longtemps ?

JOSÉPHINE. — Quelque chose comme vingt-cinq ans ; j'ai vu naître les deux demoiselles.

GERVAIS. — Vous les aimez bien ?

JOSÉPHINE. — Oui.

GERVAIS. — Tous ?

JOSÉPHINE. — Tous.

GERVAIS. — Enfin, vous qui les connaissez bien, n'y en a-t-il pas un que... vous n'aimiez pas ?

JOSÉPHINE. — Ah ! si, la vieille...

GERVAIS. — Ah ! la vieille...

JOSÉPHINE. — Quoi, la vieille ?

GERVAIS. — Rien, c'est une idée...

*Il redescend une marche.*

JOSÉPHINE. — Quelle idée ? Expliquez-vous ?

GERVAIS. — Vous ne pouvez pas comprendre... La vieille !

JOSÉPHINE. — Heureusement qu'on ne la voit jamais.

GERVAIS. — On ne la voit jamais, pourquoi ?

JOSÉPHINE. — Parce qu'elle habite Biarritz.

GERVAIS. — Elle n'habite pas ici ?

JOSÉPHINE. — Ah ! non, heureusement ! Elle vient de débarquer, j'en ai déjà plein le dos !

GERVAIS. — Ah ! elle n'habite pas ici, alors ça n marche pas.

JOSÉPHINE. — Qu'est-ce qui ne marche pas ?

GERVAIS. — Il n'y a dans le coup que les personnes habitant sous ce toit.

JOSÉPHINE. — Pourquoi faire ?

GERVAIS. — Vous ne pouvez pas comprendre.

JOSÉPHINE, le regardant, ahuri. — Certainement que ce n'est pas vous qui déparerez la collection ! (*Elle sort par la salle à manger. Il monte et rentre dans la chambre d'Ernest. Jacky rentre de l'extérieur. Il s'aperçoit que la pièce est vide. Il va vers l'escalier. Il écoute. Il entend des gens qui parlent au premier étage. Alors, il sort de sa poche une ficelle et il la tend à hauteur de la dernière marche de l'escalier. Joséphine sort de la salle à manger.*) Qu'est-ce que tu fais ?

JOSÉPHINE. — Qu'est-ce que tu fais ?

JACKY. — Rien. Je m'amuse, mémé.

JOSÉPHINE. — Tâche de ne rien faire d'idiot.

JACKY. — Oh ! non, mémé, je suis sage.

JOSÉPHINE. — Tu es un bon petit. (*Elle va jusqu'à la porte de l'office et se retourne.*) ... Ne tarde pas à descendre pour prendre ton goûter. Il va être 6 heures.

JACKY. — Il y a du chocolat ?

JOSÉPHINE. — Oui.

JACKY. — Oh ! chic !

*Joséphine disparaît. L'enfant reste seul et continue son petit travail. Le Docteur, Gervais et Ginette sortent de la chambre d'Ernest. Alors, il quitte l'escalier en courant et va se cacher derrière la porte de l'office, qu'il entr'ouvre.*

*Le Docteur, Gervais, Ginette descendent l'escalier, et Jacky est caché derrière la porte de l'office.*

Mme DUVERNAY, *sortant de la salle à manger.* — C'est une manie qu'il a de se maintenir toujours entre la vie et la mort. Il faut croire que ça l'amuse.

LE DOCTEUR. — Ça m'étonnerait. Mais puisque vous le dites...

Mme DUVERNAY. — Il a toujours été tellement fantaisiste ! (*Ils sont arrivés au bas de l'escalier. Préoccupé, le Docteur est le premier. Ses pieds se prennent dans la ficelle. Il dégringole les dernières marches et s'étale par terre. Tout le monde se précipite pour le relever. Le gosse se tord de rire et disparaît dans l'office.*) Vous aussi, docteur, vous êtes fantaisiste ! Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

LE DOCTEUR. — J'ai dû manquer une marche.

GINETTE. — Vous ne vous êtes pas fait mal ?

LE DOCTEUR. — Non... Non.

Mme DUVERNAY. — Voulez-vous rédiger une ordonnance ?

LE DOCTEUR. — Pour moi ? Ce n'est pas la peine.

GINETTE. — Non, pour grand-père !

LE DOCTEUR. — Volontiers. Je voudrais renouveler la potion.

Mme DUVERNAY, *lui montrant le petit secrétaire qui est au coin, sous l'escalier.* — Vous avez là tout ce qu'il vous faut.

LE DOCTEUR, *allant au secrétaire et s'asseyant.* — Merci.

Mme DUVERNAY. — Au revoir, docteur.

LE DOCTEUR. — Au revoir, madame. Au revoir, mademoiselle !

GINETTE. — Au revoir, docteur.

*Toutes deux disparaissent dans la salle à manger. Le Docteur s'installe au secrétaire. Il fait son ordonnance. Gervais s'est approché de lui.*

LE DOCTEUR, *tout en écrivant.* — Je n'ai pas d'indi-

cations spéciales à vous donner, sauf cette potion, cinq gouttes tous les soirs... cinq... seulement... C'est du poison !...

GERVAIS. — Bien, docteur.

LE DOCTEUR. — Faites faire la potion vous-même chez le pharmacien... c'est pour essayer de soutenir son cœur... malheureusement, il n'y a plus grand chose à faire. Votre mission consiste surtout à reposer la famille, car le malade est très exigeant.

GERVAIS. — Bien, docteur.

LE DOCTEUR. — Voilà... c'est tout.

*Il se lève. Gervais le reconduit jusqu'à la porte de l'extérieur. Tous deux sortent. On entend la clochette de la grille. Dans la pénombre de la pièce, la lumière paraît être tout à coup tombée.*

*Gervais rentre et s'arrête.*

GERVAIS. — Ah ! c'est vous ?

LA VOIX. — Installé ?

GERVAIS. — Si on peut dire...

LA VOIX. — Vous avez déjà une opinion sur la famille ?

GERVAIS. — Vague... mais suffisante.

LA VOIX. — Et alors ?

GERVAIS, assez suffisant. — Je ne sais vraiment pas pourquoi vous vous êtes fait un monde de cette famille Duvernay ! Le problème est simple.

LA VOIX. — Vraiment ?

GERVAIS. — Moi, qui n'ai pas votre habitude, cela me paraît clair comme le jour. Le Créateur vous a mâché la besogne, ils sont tous un peu fous, mais inoffensifs, et là-haut...

LA VOIX. — Là-haut ?

GERVAIS. — Le grand-père qui, vraisemblablement, n'a plus que quelques heures à vivre... c'est enfantin !

LA VOIX. — Enfantin ! Vous croyez... vraiment... enfantin !...

*La voix commence à rire, à rire. L'ombre envahit le décor jusqu'à la nuit complète.*

RIDEAU

# ACTE II

*Même décor, le même soir, quelques heures après, à l'heure du dîner. Gervais est assis dans un grand fauteuil, devant la cheminée où le feu flambe. Il somnole. La pendule sonne 8 heures. Par la porte de l'office, rentre Lucette avec un plat fumant.*

GERVAIS. — Ça sent bon !

LUCETTE. — C'est de la gibelotte. C'est dommage qu'elle n'ait pas été prête quand vous avez dîné.

GERVAIS. — De toutes façons, je n'en aurais pas mangé. Je mange peu. J'ai l'estomac un peu rétréci depuis quelque temps... la diète...

LUCETTE, s'approchant d'un pas vers lui. — Vous avez été malade ?

GERVAIS. — ... Voilà...

LUCETTE. — Vous ne savez pas ce que vous perdez.

*Elle pose le plat au petit guichet, puis elle entre dans la salle à manger. Par la porte de l'extérieur, arrive un jeune garçon avec un panier.*

LE GARÇON. — Bonsoir, monsieur. Je suis en retard, mais les lapins ne sont pas arrivés plus tôt.

GERVAIS. — Quoi ?

LE GARÇON. — J'aurais dû les apporter cet après-midi, tant pis... Vous les mangerez demain...

GERVAIS. — Je n'y vois pas d'inconvénient.

LE GARÇON. — Je les mets là ?...

*Il a sorti de son panier et pose sur la table deux lapins morts. Le petit guichet s'ouvre. Les mains de Lucette retirent le plat de gibelotte.*

GERVAIS, se levant. — Comme vous voudrez, mon ami...

LE GARÇON. — Bonsoir, monsieur.

GERVAIS, allant à la table, regarde les lapins. — Bonsoir... mais ils ne mangent que du lapin dans cette maison !

*Joséphine entre par l'office avec des assiettes.*

JOSÉPHINE. — Elle a oublié les assiettes chaudes, elle est idiote !

GERVAIS. — Elle est jeune...

JOSÉPHINE. — Une gibelotte dans des assiettes froides ! (Elle va vers le petit guichet, l'ouvre, y pose des assiettes et frappe sur la tablette intérieure du guichet en appelant discrètement :) ... Lucette ! Lucette ! (Elle se retourne et aperçoit les lapins.) Qu'est-ce que c'est que ça ?

GERVAIS. — Des lapins !

JOSÉPHINE. — Des lapins ?... Mais je les ai mis en gibelotte !

*Les mains de Lucette retirent les assiettes et ferment le guichet.*

GERVAIS. — Mais non. Le garçon vient de les apporter. Il a même dit qu'il était en retard.

JOSÉPHINE. — Mais, alors, les lapins que j'ai pris là, cet après-midi ?

GERVAIS. — Ah ! ceux-là ! C'est M. Duvernay qui les y avait mis.

JOSÉPHINE. — Monsieur !

*Joséphine s'évanouit sur la chaise de gauche en poussant un grand cri. Gervais bondit à la droite de Joséphine pour lui porter secours. La porte de la salle à manger s'ouvre et il entre Mme Duvernay, Ginette, Suzy, Maurice et Lucette.*

Mme DUVERNAY. — Qu'est-ce qui se passe ?

GERVAIS. — Je ne sais pas. Elle s'est évanouie brusquement.

GINETTE, secouant Joséphine. — Joséphine ! Joséphine ! Réveillez-vous.

*Avec sa mère, elles lui tapent dans les mains. Suzy va au petit guichet, y prend une carafe d'eau et une serviette et bassine les tempes de Joséphine.*

SUZY. — Mon Dieu ! Qu'est-ce qu'elle a ?

JOSÉPHINE rouvrant un œil. — Les lapins !

Mme DUVERNAY. — Quoi, les lapins ?

Tante Agathe entre à son tour.

TANTE AGATHE. — Est-ce que, oui ou non, nous allons finir de dîner ?

JOSÉPHINE. — C'étaient les lapins de Monsieur !

TANTE AGATHE. — Qu'est-ce qu'ils ont, les lapins de Monsieur ?

DUVERNAY, entrant. — Le typhus.

Hurlement général.

TANTE AGATHE. — Me faire ça, à moi !

Mme DUVERNAY. — Mais, ma tante, ce n'est pas à vous... puisque nous-mêmes...

TANTE AGATHE. — Vous, vous êtes tous fous ! ce n'est pas pareil !...

GINETTE. — Mais, ma tante...

TANTE AGATHE. — Tais-toi !

DUVERNAY. — Ah ! ce sont ceux que j'avais posés là... je les cherche depuis 4 heures de l'après-midi pour en faire l'autopsie.

TANTE AGATHE. — L'autopsie !

Lucette rentre à la salle à manger.

JOSÉPHINE, hurlant. — Que personne n'en mange !

TANTE AGATHE. — Merci du conseil !

JOSÉPHINE. — Moi, je les ai vus sur la table, et, comme l'épicier devait les faire apporter...

DUVERNAY. — Comment voulez-vous maintenant que j'en fasse l'autopsie ?

Mme DUVERNAY. — Ah ! toi, Paul, tais-toi.

GERVAIS. — Je suis très heureux d'avoir dîné séparément !

Lucette est entrée dans la salle à manger. Elle en ressort avec le plat.

LUCETTE. — Alors, qu'est-ce que j'en fais ? On les mange tout de même, ou je les donne au chat ?

SUZY. — Ah ! non. Mon petit trésor, je ne veux pas que vous l'empoisonniez.

Mme DUVERNAY. — Jetez-les dans la caisse à ordures !... Non, pas dans la caisse à ordures !... dans les cabinets ! Non, pas dans les cabinets ! dans le fourneau !

LUCETTE. — C'est décidé ? Bien, madame.

Elle sort avec le plat, par l'office.

DUVERNAY. — En somme, il n'y a pas de mal...

TANTE AGATHE. — C'était juste...

GINETTE. — Dieu ne l'a pas voulu. Venez, ma tante, allons finir de dîner.

TANTE AGATHE. — Oh ! non. Je ne pourrais plus rien avaler... Faites-moi faire une infusion, et vite !

GINETTE. — Bien, ma tante.

TANTE AGATHE, sortant par la salle à manger. — Quelle famille ! Venir de Biarritz pour assister à un repas d'enterrement et se voir servir des lapins typhiques !

Tante Agathe rentre dans la salle à manger, suivie de Ginette, de Mme Duvernay et de Maurice. Duvernay s'approche des lapins et, machinalement, les prend. Joséphine les lui arrache et les serre contre elle.

JOSÉPHINE, avec un regard fulgurant, se levant. — Ah ! non, ceux-là sont à moi ! Je vous défends de leur faire du mal !

Elle sort par l'office, emportant les lapins.

DUVERNAY, à Gervais. — Vous voyez, les lapins, ce n'est pas assez solide. Il faudra que j'essaye des perroquets.

Suzy range la carafe dans le petit guichet.

GERVAIS. — C'est une bonne idée. Et puis, ça ne se mange pas. Ça limite le risque.

DUVERNAY. — Oui ! des perroquets ! Je dois avoir là-haut une vieille cage...

Il monte l'escalier. Suzy éclate de rire et se met à genoux dans le fauteuil derrière lequel se trouve Gervais.

SUZY, riant. — Ah ! cette histoire de lapins ! C'est une chose qui n'était encore jamais arrivée ! (Elle fait un ou deux tours sur elle-même, comme si elle dansait.) Oh ! Je trouve la vie merveilleuse ! Et vous ?

GERVAIS. — Je trouve surtout merveilleux qu'il y ait des êtres comme vous...

SUZY. — Qu'est-ce que j'ai ?

GERVAIS. — Vous êtes, comment dirais-je... Vous êtes lumineuse... « claire ».

SUZY. — « Claire »... C'est curieux, vous dites exactement le mot que je voulais entendre. J'aurais voulu m'appeler Claire... Pour moi, la vie, c'est de la lumière, et la lumière, c'est du bonheur... Papa, maman, Ginette, grand-père, ils ont tous leurs défauts, comme tout le monde, mais, eux aussi, ils sont « clairs »... C'est une chose difficile à expliquer...

GERVAIS. — Je comprends très bien.

SUZY. — J'ai une horreur physique de tout ce qui n'est pas clair... Tenez, même toute petite, je ne pouvais pas supporter d'avoir un trou à mes gants, ou une tache sur mes mains.

GERVAIS. — C'est très beau...

SUZY. — Maman dit que je suis maniaque, mais on ne se refait pas. Quand je lis dans les journaux que des gens ont volé, ce n'est pas eux que je plains, ce sont leurs enfants... leur petite fille...

GERVAIS. — Vous avez horreur des taches.

SUZY. — C'est pour cela que je les aime tous... S'ils n'avaient pas été tous comme cela, je crois que je n'aurais pas vécu, je serais probablement morte toute petite, sans le savoir, comme une plante qui n'a pas de soleil... Ça vous fait sourire ?

GERVAIS. — Je souris de vous voir, c'est tellement joli... reposant... c'est comme cela que devrait être la vie...

SUZY. — Maurice, je n'en parle pas. Nous avons les mêmes idées sur tout, même sur les rideaux que nous mettrons dans la chambre de bébé... Jamais, depuis trois mois que nous sommes fiancés, il ne m'a fait la moindre peine. Je me demande comment je pourrais vivre s'il n'était plus là !

GERVAIS. — Je comprends.

SUZY. — Au fond, vous comprenez tout ! Vous aussi, vous êtes « clair »...

GERVAIS. — Oui... Ça ne m'a guère réussi...

SUZY, lui tendant la main. — Je crois que je vous aimerai bien.

GERVAIS. — Moi aussi.

SUZY. — J'aime que tout le monde m'aime, et j'aime aimer tout le monde.

Tante Agathe entre de la salle à manger. Suzy se lève.

TANTE AGATHE. — Vous n'avez pas vu la bonne ?

GERVAIS. — Laquelle ?

TANTE AGATHE. — Celle que vous voudrez...

GERVAIS. — Je n'ai vu personne.

TANTE AGATHE. — Eh bien, dites-lui tout de même que je veux mon infusion... (Elle rentre dans sa chambre en disant :) A Biarritz, je n'avais qu'à demander et on m'apportait mon infusion !

Gervais a allumé une cigarette.

SUZY, passant devant la table. — Elle non plus n'est pas méchante... Il paraît que c'est une enfant gâtée...

GERVAIS. — A quelle heure dois-je commencer à veiller votre grand-père ?

SUZY allant s'asseoir sur la chaise de droite. — Pas avant 9 heures. C'est le seul moment où il dort vraiment ; alors, il vaut mieux le laisser reposer. Mais, à partir de 9 heures, il devient nerveux. Comment l'avez-vous trouvé ?

GERVAIS. — Mal...

SUZY. — Oui, je sais...

GERVAIS, qui pense à la Voix, s'assoit sur la chaise gauche. — Il vaut mieux que vous sachiez que... probablement demain...

SUZY. — Pourquoi, demain ?

GERVAIS. — Le 28... je veux dire... parce que... parce que... j'ai l'impression...

SUZY. — Demain ! C'est triste qu'il faille que ceux qu'on aime...

GERVAIS. — Ah ! Je vous assure que si je pouvais empêcher...

SUZY. — Mais vous n'y pouvez rien...

GERVAIS. — Non. Il vaut tout de même mieux que ce soit lui que... votre sœur ou vos parents, par exemple.

SUZY. — Bien sûr.

GERVAIS. — Si vous aviez à choisir...

SUZY. — Choisir ?

GERVAIS, lentement. — ... Si vous étiez obligée de désigner l'un d'eux pour sauver les autres ?

Elle réfléchit. Il guette sa réponse. Suzy se lève brusquement et dégage à droite vers la salle à manger.

SUZY. — Mais c'est idiot ce que nous disons. C'est une chose qui ne peut pas arriver. Je n'aurai jamais à choisir !

GERVAIS. — Vous avez bien de la chance !

SUZY, riant parce qu'elle croit qu'il plaisante. — Oui, n'est-ce pas ? Allons, assez de bêtises ! Je retourne à la salle à manger au cas où il y aurait tout de même quelque chose à dîner, on ne sait jamais !

Elle rentre en riant dans la salle à manger. Gervais regarde sa montre et remet une bûche dans le feu. Il retourne le fauteuil vers le feu. On entend la clochette de la porte d'entrée, et il ne tarde pas à rentrer de l'extérieur un bonhomme sans âge, mais qui doit être très vieux. Il porte un costume à grands carreaux avec pantalon de golf. Il est chauve. Sa barbe, qui fut rousse, est presque blanche. Elle est taillée à la Bernard Shaw. Il porte un chapeau genre gaucho. Nous l'appellerons oncle Arthur. Il s'arrête sur le seuil et regarde autour de lui. Comme il ne dit rien, au bout d'un certain temps, Gervais se lève.

ONCLE ARTHUR. — Comment va Ernest ?

GERVAIS. — Je m'excuse, mais je ne sais pas qui est Ernest...

ONCLE ARTHUR. — Vous devriez le savoir...

GERVAIS. — Ah ! peut-être que...

ONCLE ARTHUR. — Vous le savez ?

GERVAIS. — C'est-à-dire que...

ONCLE ARTHUR, s'avançant vers Gervais. — Vous le savez ou vous ne le savez pas ? Avec moi, mon ami, je tiens à vous le dire tout de suite, il est inutile de mentir...

GERVAIS. — Mais je ne mens pas.

ONCLE ARTHUR. — Vous avez raison. (Oncle Arthur s'est rapproché de lui. A deux pas, il le flaire.) Vous êtes son infirmier ?

GERVAIS. — Oui, l'infirmier de...

ONCLE ARTHUR. — D'Ernest...

GERVAIS. — Oui, d'Ernest... de M. Ernest... du grand-père... Mais comment le savez-vous ?

ONCLE ARTHUR. — Vous puez la pharmacie !

GERVAIS. — Il n'y a pourtant pas longtemps que je suis...

ONCLE ARTHUR. — Longtemps ou pas longtemps, vous êtes son infirmier, c'est tout ce que je voulais savoir. (Puis, s'asseyant sur la chaise gauche.) Comment va-t-il ?

GERVAIS. — Euh !...

ONCLE ARTHUR. — Mort ?

GERVAIS. — Non.

ONCLE ARTHUR. — Alors, pas mort, je note...

GERVAIS, un peu abasourdi. — Mais je vous demande pardon, monsieur...

ONCLE ARTHUR. — Vous voulez savoir qui je suis?

GERVAIS. — Euh... oui...

ONCLE ARTHUR. — J'avais deviné... Je devine tout... Je suis son frère... Arthur, son cadet.

GERVAIS. — Ah ! Très honoré...

ONCLE ARTHUR. — Lisez ceci. (Il lui tend un télégramme. Gervais y jette un coup d'œil, puis saute littéralement en l'air.) Qu'est-ce que vous avez ?

GERVAIS. — J'ai... j'ai... j'ai ça...

Il lui montre le télégramme.

ONCLE ARTHUR. — Et alors ?

GERVAIS. — Vous ne trouvez pas que c'est suffisant ? (Il lit le télégramme à haute voix.) « On m'assassine. Signé : Ernest. » C'est lui qui a envoyé ça ?

ONCLE ARTHUR, ironique. — Non, c'est l'assassin !... (Il rit, sardonique.) Raisonnez, mon ami... Raisonnez. Du moment que c'est signé : « Ernest », c'est que c'est Ernest qui me l'a envoyé.

Gervais a retourné le télégramme pour voir l'adresse.

GERVAIS. — Mais vous habitez l'Amérique ?

ONCLE ARTHUR. — Le Colorado.

GERVAIS. — Et vous êtes venu du Colorado...

ONCLE ARTHUR. — Trente-six heures en avion... simple excursion...

GERVAIS. — Mais pourquoi vous a-t-il envoyé ce câble ?

ONCLE ARTHUR. — Probablement parce qu'il souhaiterait que l'on cessât de l'assassiner.

GERVAIS. — Mais pourquoi à vous ?

ONCLE ARTHUR. — Raisonnez, mon ami, raisonnez ! Probablement parce que mon métier consiste à empêcher les assassins d'assassiner.

Gervais va s'asseoir sur la chaise de droite, passant derrière Arthur.

GERVAIS. — Ah ! Vous êtes...

ONCLE ARTHUR. — Détective privé : Parker and Parker, Denver, Colorado.

GERVAIS. — Il y a longtemps que vous exercez ?

ONCLE ARTHUR. — Depuis quarante-deux ans... Quatre cent cinquante-trois réussites... Cinq mille six cent trente-deux années de prison...

GERVAIS. — Vous ?

ONCLE ARTHUR. — Non, mes clients... Cinquante-neuf suppressions par chaise électrique !

GERVAIS, frissonnant. — Brrr...

ONCLE ARTHUR. — Ne vous impressionnez pas.

Ils étaient tous coupables, sans discussion possible, je l'ai démontré.

GERVAIS. — Je vous crois.

ONCLE ARTHUR. — Vous pouvez...

GERVAIS. — Mais, dans le cas présent...

ONCLE ARTHUR. — Nous opérerons par décollation (il fait le geste de couper le cou) ... parce que c'est la mode dans votre pays... Un peu vieux jeu, mais, enfin, je ne peux pas changer vos us et coutumes.

Il rit.

GERVAIS. — Je me permets cependant de vous faire remarquer qu'il doit y avoir erreur : le grand-père, en effet, est en train de mourir, mais d'une attaque.

ONCLE ARTHUR. — Non, monsieur...

GERVAIS. — Cependant, je l'ai vu, il est paralysé, un peu... excusez-moi, gâteux, mais...

ONCLE ARTHUR. — Mais, en même temps, on l'empoisonne. On l'empoisonne à petit feu !

GERVAIS. — Soit, mais qui ?

ONCLE ARTHUR, très poli. — Je suis ici pour le découvrir... et vous m'y aiderez...

GERVAIS. — Volontiers, mais... vous ne pensez pas que l'assassin... (Il se lève et dégage à droite.) Voyons, on ne tue pas un homme...

ONCLE ARTHUR. — Mais si... mais si... c'est très courant. De même qu'il y a tous les ans des milliers de personnes qui disparaissent sans laisser de traces... il y a des centaines d'assassinats dont personne ne se doute.

GERVAIS. — Je vous assure que la famille est absolument...

ONCLE ARTHUR, condescendant. — C'est la mienne, mon ami. Elle est comme toutes les familles qui comportent au moins un voleur, un syphilitique, ou un fou ou un assassin.

GERVAIS. — Vous êtes tout à fait réconfortant...

ONCLE ARTHUR. — Je pratique depuis quarante-deux ans.

Gervais, tout à fait désemparé, revient derrière la chaise droite, au centre.

GERVAIS. — Ecoutez, je crois que le mieux serait que vous rencontriez vos parents...

ONCLE ARTHUR. — Non, pas seulement... à mon heure... Laissez-moi, je vous en prie, agir selon ma méthode. Je ferai leur connaissance quand le moment en sera venu.

GERVAIS. — Leur connaissance ? Vous ne les connaissez pas ?...

ONCLE ARTHUR. — Quand je suis parti pour l'Amérique, Paul Duvernay avait trois ans ! Je n'ai pas pu le reconnaître, du moins tel qu'il est maintenant... Sa femme non plus, par conséquent, ses filles encore moins... deux filles, n'est-ce pas ?

GERVAIS. — Oui, Ginette et Suzy. Et tante Agathe, vous la connaissez ?

ONCLE ARTHUR. — C'était une charmante fillette à qui je tirais les cheveux. Je ne connais pas non plus les domestiques.

GERVAIS. — La vieille cuisinière, Joséphine, son petit-fils de huit ans, Jacky, un monstre... la femme de chambre, Lucette...

ONCLE ARTHUR. — Genre paysanne ou dévergondée... ?

GERVAIS, hésitant. — C'est-à-dire...

ONCLE ARTHUR. — Dévergondée, merci.

GERVAIS. — Je n'ai pas voulu dire...

ONCLE ARTHUR. — J'ai traduit. C'est toute la maisonnée ?...

GERVAIS. — C'est tout. Alors, vous voyez, si vous trouvez un assassin là-dedans !...

ONCLE ARTHUR. — Je le trouverai parce qu'il y est.

GERVAIS, se souvenant. — Ah !... Mlle Suzy est fiancée à un très gentil garçon, Maurice... c'est peut-être lui ?

ONCLE ARTHUR. — Peut-être ! (Entre Jacky par l'office. Il a, à la main, deux longues aiguilles à tricoter. Il cherche dans tous les coins. Les deux hommes le regardent.) Qu'est-ce que tu cherches, mon petit ?

JACKY. — Le chat.

ONCLE ARTHUR. — Pourquoi ?

JACKY. — Pour lui crever les yeux ! (Il sort par le jardin en appelant.) Minet ! Minet ! Minet !...

ONCLE ARTHUR. — Je ne pense pas que ce soit lui, mais, s'il venait à monter dans la chambre de mon frère, je vous prie de veiller à ce qu'on lui retire ses aiguilles...

GERVAIS, affolé. — Oh !... Vous croyez qu'il serait capable ?...

ONCLE ARTHUR, attendri. — Les enfants ont tellement d'imagination. Ils commencent par le chat, et on ne sait pas quelles idées peuvent naître dans leur charmante cervelle. (Il tâte ses poches, se lève.) J'ai oublié ma blague à tabac dans la voiture... Excusez-moi, je reviens...

Il sort par l'extérieur, accompagné par Gervais, qui referme la porte et revient au moment où Lucette apparaît, venant de l'office, avec un tisonnier qu'elle pose devant le feu.

Gervais s'est levé pour la sortie d'Arthur.

GERVAIS. — Il y a longtemps que vous êtes dans la maison ?

LUCETTE allant vers l'escalier. — Plus d'un an, pourquoi ?

GERVAIS, la rencontrant au centre, derrière la table. — Et le malade ?

LUCETTE. — Quoi, le malade ?

GERVAIS. — Il était malade quand vous êtes entrée ?

LUCETTE. — Non, il était bien portant. (Un rien grue.) Il était même très vert !

GERVAIS. — Ah ! Quand il n'y a pas d'infirmier... qui est-ce qui s'en occupe ?

LUCETTE. — Oh ! un peu tout le monde... (Coquette.) J'ai essayé d'être avec lui le plus gentille possible. Ma présence le distrait.

GERVAIS. — Ah !

LUCETTE. — Même que ça n'a pas plu à tout le monde.

Elle va monter l'escalier. Ginette entre de la salle à manger.

GINETTE, restant sur le seuil de la porte. — Lucette ! où allez-vous ?

LUCETTE, se retournant. — Mais...

GINETTE. — Retournez à la cuisine... Je vous interdis, vous entendez, je vous interdis de vous occuper de grand-père.

LUCETTE. — Mais, Joséphine...

GINETTE. — Il n'y a pas de « mais, Joséphine... » Retournez à la cuisine... Et sachez que je vous ai à l'œil.

Lucette hausse les épaules et regarde Gervais d'un air de lui dire : « Vous voyez ! » Comme elle sort par l'office, Ginette fait un signe de croix, puis rentre dans la salle à manger. Au même moment, tante Agathe sort de sa chambre.

TANTE AGATHE. — Vous n'avez pas vu la bonne ? (Avant qu'il ait répondu.) Celle que vous voudrez.

GERVAIS. — J'ai vu la jeune, elle est rentrée à l'office.

TANTE AGATHE. — Si elle daigne penser à mon infusion...

Elle va pour rentrer dans sa chambre.

GERVAIS, très vite, bondit au pied de l'escalier. — Madame ?

TANTE AGATHE. — Mademoiselle !

GERVAIS. — Mademoiselle ?

TANTE AGATHE. — Quoi ?

GERVAIS. — Vous êtes arrivée quand ?...

TANTE AGATHE. — Cet après-midi... mais personne ne s'occupe de moi.

Elle disparaît dans sa chambre du petit palier.

GERVAIS. — Cet après-midi... alors, ce n'est pas elle...

A ce moment rentre de l'extérieur oncle Arthur.

GERVAIS. — C'est effrayant, ce que vous m'avez dit... Je réalise seulement... Je ne peux pas arriver à m'y faire... (Arthur II allume sa pipe et vient se chauffer devant le feu. Il ne répond pas. Gervais le suit parallèlement vers le fauteuil.) J'ai interrogé la femme de chambre, le grand-père était bien portant quand elle est entrée... Il n'est tombé malade qu'ensuite... par conséquent, c'est peut-être elle...

ARTHUR II. — ...

GERVAIS. — Quant à tante Agathe, elle n'est arrivée que cet après-midi, et puis enfin, tout de même, une femme de cet âge-là !... M. Duvernay, vous ne l'avez connu que tout petit... mais, quand vous le verrez... c'est un homme absolument inoffensif... C'est votre avis ?

ARTHUR II. — ...

GERVAIS. — Evidemment... Quant aux autres...

En parlant, il a marché de long en large et il s'arrête, soudain, pétrifié, car, du jardin, entre un autre Arthur, exactement semblable au premier. Il a même une pipe identique. Gervais, pétrifié, regarde alternativement les deux hommes.

GERVAIS, une boule dans la gorge. — Que... qu... qu... qu...

ONCLE ARTHUR, qui entre. — J'ai oublié de vous prévenir. Je vous présente mon collaborateur, Arthur II. Ne vous fatiguez pas, il est sourd et muet, mais il sait regarder. Il est ma grande invention. *Parker and Parker.* Une partie de mes succès en Amérique est due à sa collaboration. Je suis deux, vous comprenez, *deux*. Alors que tous les autres hommes, même les détectives, ne sont qu'un, moi je suis deux. Je peux, par conséquent, être à deux endroits à la fois... Où il est je suis. Où je ne suis pas, il peut être. Je ne vous demande pas ce que vous pensez de cette idée...

GERVAIS, bégayant. — Ah ! elle est sensationnelle !

ONCLE ARTHUR. — Cela me fait tout de même plaisir de vous l'entendre dire.

GERVAIS. — Mais s'il est sourd-muet ?

ONCLE ARTHUR. — Les sourds-muets ont un langage... Je le parle... (Il commence à faire des signes avec les mains, comme font les sourds-muets quand ils parlent entre eux. Arthur II ne s'est pas départi de son immobilité et soudain, il fait, lui aussi, quelques signes avec les mains.) C'est bien ce que je pensais, il ne croit pas que vous soyez l'assassin.

GERVAIS. — Remerciez-le bien de ma part. (Oncle Arthur fait des signes avec ses mains et, impassible, Arthur II traverse la pièce et commence à monter l'escalier.) Qu'est-ce qu'il va faire ?

ONCLE ARTHUR. — Voir ce qui se passe du côté de la victime.

Gervais est au centre. Oncle Arthur se rapproche de lui en suivant le mouvement de montée d'Arthur II.

GERVAIS. — Mais il ne connaît pas la maison.

ONCLE ARTHUR. — Il y a une heure qu'il en fait le tour... Il a grimpé sur tous les murs et les arbres qui entourent la villa. Il la connaît mieux que vous. Il ne m'étonnerait pas du tout qu'il puisse me dire comment est meublée votre chambre du deuxième étage, la première à gauche... et même ce qu'il y a dans votre valise...

GERVAIS, estomaqué. — Ah ! çà...

ONCLE ARTHUR. — C'est l'A B C du métier...

Comme Arthur II a perdu du temps en sortant parce qu'il a vidé sa pipe dans la cheminée, il rencontre dans l'escalier Duvernay, qui descend portant une énorme cage, toute pleine de poussière et de toiles d'araignée. Duvernay heurte la cage à la rampe d'escalier. Il s'en dégage de la poussière qui le fait éternuer. Cela au moment où il croise Arthur II.

DUVERNAY. — Tiens ! L'oncle Arthur ! Comment allez-vous ?... bien, merci... (Il serre la main à Arthur II, qui disparaît dans la chambre d'Ernest en haut de l'escalier. Duvernay, occupé de sa cage, continue à descendre et rencontre au bas de l'escalier Oncle Arthur. Distrait comme il l'est, il ne se rend pas compte qu'il y en a deux et il continue avec le deuxième la conversation qu'il a commencée avec le premier.) Vous habitez toujours l'Asie ?

ONCLE ARTHUR. — L'Amérique.

DUVERNAY, allant vers le laboratoire. — Vous êtes venu en week-end ?

Oncle Arthur le suit. Gervais reste au fond devant le guichet.

ONCLE ARTHUR. — Exactement.

DUVERNAY. — Eh ! dites donc, il y a un bout de temps que je ne vous ai vu !

ONCLE ARTHUR. — Quarante-deux ans.

DUVERNAY. — Vous n'avez pas changé... J'ai l'impression que je vous ai rencontré il n'y a pas si longtemps que ça... Mais où ? J'ai trouvé une cage...

ONCLE ARTHUR. — Une cage ?

DUVERNAY. — Oui ! Demain, j'achèterai des perroquets... Elle est bien, n'est-ce pas ?

ONCLE ARTHUR. — Ravissante.

DUVERNAY. — Je crois qu'avec des perroquets un bouillon d'un milliard cinq cent millions de bacilles doit largement suffire... Je vous tiendrai au courant... Alors, à bientôt... (Il le regarde et, soudain, s'arrête. Il se retourne, regarde Oncle Arthur, puis le haut de l'escalier vide, sans réaliser qu'il y avait deux Arthur. Il a l'impression que

quelque chose « ne tourne pas rond » dans ce qui vient de se passer. Puis il reprend la cage et sort par son laboratoire en disant :) Où diable ai-je bien pu vous rencontrer ?

Arthur passe devant la cheminée. Gervais vient vers lui, derrière le fauteuil. Lucette passe, portant des assiettes. Elle vient de l'office et entre dans la salle à manger après avoir posé les assiettes sur la tablette du guichet. Elle les reprendra en ouvrant le guichet quelques instants après qu'elle aura disparu. Elle n'a pas regardé les deux hommes.

Oncle Arthur interroge Gervais du regard pour savoir qui est Lucette.

GERVAIS. — Lucette, la femme de chambre.

ONCLE ARTHUR. — Paysanne ?

GERVAIS. — Euh !... Dévergondée.

ONCLE ARTHUR, catégorique. — Paysanne. (Arthur II sort de la chambre d'Ernest. Il frappe dans ses mains pour attirer l'attention de l'oncle Arthur, et, en haut de l'escalier, il énonce avec ses mains quelques paroles, puis il disparaît. Oncle Arthur approuve de la tête et il réfléchit.) Il a examiné le malade.

GERVAIS. — Il s'y connaît ?

ONCLE ARTHUR. — Il est médecin.

GERVAIS. — Et alors ?

ONCLE ARTHUR. — Doses progressives et régulières d'un poison à déterminer, de la classe arsenicale.

GERVAIS. — Il vous a dit tout cela avec ses mains?

ONCLE ARTHUR. — Il me dira bien d'autres choses !...

GERVAIS. — C'est formidable !

ONCLE ARTHUR. — Pourquoi le malade est-il seul en ce moment ?

GERVAIS. — C'est l'heure où il repose. Je dois prendre ma garde à partir de 9 heures.

Joséphine rentre de l'office, portant un plateau sur lequel se trouvent un broc et une tasse d'infusion fumante, avec un petit flacon de pharmacie.

JOSÉPHINE. — Voilà son infusion. Il ne veut pas qu'on la lui serve chaude, alors je la fais d'avance et on la laisse refroidir. Il ne faut pas le contrarier, il a ses lubies. (Elle pose l'infusion et la potion sur la petite tablette devant le guichet, près de la porte de la salle à manger.) Je la pose là... Elle est toute sucrée... Vous n'avez qu'à y verser les gouttes et vous la lui monterez à 9 heures. A 9 heures, hein ? L'infusion du grand-père, c'est sacré.

ONCLE ARTHUR. — Avez-vous un peu de pain et de fromage pour me faire un sandwich ? Je meurs de faim.

JOSÉPHINE, elle est au centre. — Mais vous êtes l'oncle Arthur.

ONCLE ARTHUR. — Je suis.

JOSÉPHINE. — Vous lui ressemblez tout à fait.

ONCLE ARTHUR. — A qui ?

JOSÉPHINE. — Au grand portrait de Monsieur qui est dans la salle à manger.

ONCLE ARTHUR. — Il a été fait par un peintre de grand talent... C'était un de mes clients... Pauvre garçon !

JOSÉPHINE. — Il est mort ?

ONCLE ARTHUR, marchant sur elle. — Oui, sur la chaise électrique.

JOSÉPHINE. — Alors, vous voulez un sandwich ?

ONCLE ARTHUR, avec un coup d'œil entendu à Gervais, reste derrière le fauteuil. — J'en profiterai pour visiter la cuisine.

Ils sortent par l'office. Tante Agathe sort de sa chambre au moment où Jacky rentre du jardin. Il cache ses aiguilles à tricoter derrière son dos, se place au milieu de la pièce et regarde descendre tante Agathe, qui sort de sa chambre et s'arrête devant lui.

GERVAIS. — Tu as trouvé le chat ?

JACKY. — Non.

TANTE AGATHE. — Pourquoi me regardes-tu comme ça, mon petit ?

JACKY. — ...

Il la fixe.

TANTE AGATHE. — Réponds, voyons !

JACKY. — Je trouve que vous avez de beaux yeux.

TANTE AGATHE, très flattée. — Gentil enfant... gentil... gentil... (Gervais les regarde avec effroi.) Va jouer... va jouer... demain, je te donnerai des bonbons.

Jacky la regarde rentrer dans la salle à manger avec une espèce de regret.

JACKY. — Tant pis.

GERVAIS, très doux. — Viens ici, mon petit.

JACKY. — Pourquoi ? (Il s'approche. Gervais lui arrache les aiguilles des mains et les jette dans le feu. Jacky, hurlant.) Oh ! mon jouet !

GERVAIS, terrible, levant la main. — Veux-tu me foutre le camp ?

Jacky fuit en hurlant et s'arrête sous la voûte, puis cesse de crier et parle.

JACKY. — Est-ce que c'est permis d'appeler une vache « madame » ?

GERVAIS. — Quelle question idiote? Naturellement; si cela te fait plaisir !

JACKY, très poli. — Au revoir, madame !

Il lui tire la langue et, au moment où Gervais le poursuit, il se heurte à l'oncle Arthur qui rentre du jardin.

GERVAIS. — Sale morveux !

ONCLE ARTHUR. — Quoi ?

GERVAIS. — Pas vous, le gosse ! Il a vraiment des inventions !

ONCLE ARTHUR. — Enfantines !

GERVAIS. — Je ne trouve pas. Alors, qu'est-ce que vous avez découvert à l'office ?

ONCLE ARTHUR. — Un sandwich... excellent, d'ailleurs...

GERVAIS. — Oui, mais au sujet du crime...

ONCLE ARTHUR, très aimable. — Je vous en prie, laissez-moi d'abord réfléchir.

GERVAIS. — Excusez-moi. (Gervais reste dans le fond de la scène, sous la voûte. L'Oncle Arthur, qui est descendu vers la cheminée, tisonne le feu. Puis il se redresse et se retourne, s'arrête brusquement en fixant le guichet, juste au moment où Gervais fait un pas vers lui, lève le bras et ouvre la bouche, comme s'il allait lui poser une question. L'Oncle Arthur lui fait le signe impératif de se taire. Et, dans le silence, ils voient *le guichet qui s'ouvre, une main qui passe et qui verse dans l'infusion quelques gouttes de la potion préparée à côté d'elle.* Puis la main se retire et le guichet se referme. Gervais bondit vers Arthur.) Vous avez vu ?

ONCLE ARTHUR. — Je vous avais prévenu.

Les deux hommes vont au guichet, Gervais à droite, oncle Arthur à gauche.

GERVAIS. — Oui, mais... c'était une main de femme...

ONCLE ARTHUR. — Une main d'homme.

GERVAIS. — Non, une main de femme.

ONCLE ARTHUR. — Non, d'homme ! (Ils se sont penchés tous deux vers le guichet.) Qu'est-ce qu'il y a derrière ce guichet ?

GERVAIS. — Une desserte à vaisselle, en somme, un placard qui donne dans la salle à manger.

ONCLE ARTHUR. — N'importe qui, de la salle à manger, peut atteindre ce placard ?

GERVAIS. — Oui, évidemment. Pendant que je dînais, la femme de chambre a ouvert et fermé peut-être dix fois ce placard, soit pour y prendre des couverts, soit pour en retirer des plats que la cuisinière posait sur cette tablette.

ONCLE ARTHUR. — Bien. Et « qui » se trouve en ce moment dans la salle à manger ?

GERVAIS. — Euh !... Tante Agathe, Mme Duvernay, les deux jeunes filles, Ginette et Suzy, et la femme de chambre...

ONCLE ARTHUR. — Et le fiancé ?

GERVAIS. — Ah ! oui, j'oubliais... le fiancé.

*Duvernay sort du laboratoire et entre dans la pièce.*

DUVERNAY. — Je crois qu'il vaut mieux être prudent... je ne leur ferai, pour commencer, qu'une inoculation d'un milliard de bacilles... Ces pauvres bêtes, je ne veux pas les tuer... Je ne suis pas un assassin... (Il a passé entre eux deux, s'arrête et se souvient soudain.) Ah ! le portrait ! Le portrait de la salle à manger !

*Il rit et rentre dans la salle à manger.*

GERVAIS. — Lui, en tout cas, est hors de cause puisqu'il n'était pas dans la pièce.

*Arthur l'a appelé sous la voûte et lui montre la porte qui fait face à celle de l'office.*

ONCLE ARTHUR. — Cette porte-là ?...

GERVAIS. — C'est la seconde porte de la salle à manger. On l'utilise peu : la disposition des meubles à l'intérieur n'en rend pas l'accès facile.

*Lucette sort de la salle à manger avec un plateau. Elle ne peut voir les deux personnages qui sont sous la voûte, mais, quand elle se rend à l'office, elle se heurte presque à eux. Elle est surprise et pousse un cri.*

LUCETTE. — Ah !... Vous m'avez fait peur...

GERVAIS. — Peur ?

LUCETTE. — Oui, je ne savais pas qu'il y avait quelqu'un...

GERVAIS. — Vraiment ?

LUCETTE. — Je croyais qu'il était 9 heures et que Monsieur était monté. (En parlant, elle a regardé Oncle Arthur.) Oh ! Mais c'est Monsieur... le frère de Monsieur et l'oncle de Monsieur...

ONCLE ARTHUR, très aimable. — Oui, mademoiselle...

LUCETTE, de plus en plus aimable. — L'oncle d'Amérique...

ONCLE ARTHUR. — Vous le savez ?

LUCETTE, très aguichante. — Monsieur ressemble tout à fait à son portrait et au grand-père de là-haut, en mieux... en plus jeune, en plus élégant. Monsieur couchera-t-il ici ? Je vais prévenir.

ONCLE ARTHUR. — Non, non... Laissez-les dîner tranquilles. Il y a longtemps qu'ils sont à table ?

LUCETTE. — Une demi-heure environ.

ONCLE ARTHUR. — Ils sont tous *assis* autour de la table, je pense ?

LUCETTE. — Assis ! Vous ne voudriez pas ! Même quand ils mangent ils ne peuvent pas s'asseoir. Ils vont, ils viennent...

ONCLE ARTHUR. — Mais à l'instant, pendant que vous desserviez, comment étaient-ils ?

LUCETTE. — Est-ce que je sais !

GERVAIS. — En avez-vous vu un s'approcher du petit guichet ?

LUCETTE. — Du guichet ?... Ma foi, je n'ai pas fait attention...

ONCLE ARTHUR. — Bien, mon enfant, allez.

LUCETTE. — Je suis toute à la disposition de Monsieur.

ONCLE ARTHUR. — Je vous remercie. Je m'en souviendrai. (Elle sort par l'office ; à Gervais :) Vous aviez raison : dévergondée !

*Il remonte à la cheminée.*

GERVAIS, retournant au guichet. — C'est insensé ! Je ne peux pas laisser mourir ce vieillard.

ONCLE ARTHUR. — Moi non plus, c'est pour cela que je suis venu.

GERVAIS. — Il faut que j'en choisisse un autre !

ONCLE ARTHUR. — Pourquoi faire ?

GERVAIS. — Je veux dire... Il faut que je découvre l'assassin.

ONCLE ARTHUR, vexé. — Je suis là pour cela.

GERVAIS. — Oui, bien sûr !

*Joséphine entre de l'office avec un panier de bois.*

JOSÉPHINE. — Ils me feront mourir avec leurs bûches. Cette cheminée avalerait une forêt. Avouez que ce n'est pas un travail pour une femme de mon âge... (Elle pose le panier devant la cheminée.) ... Ouf !

GERVAIS. — Joséphine ! De quoi sont morts les parents de M. et Mme Duvernay ?

JOSÉPHINE. — De vieillesse, comme on meurt dans la famille...

GERVAIS. — Et... dans les antécédents, enfin, les parents... les grands-parents... il n'y a pas eu des gens étranges ?

JOSÉPHINE. — Oh ! non, ça n'a jamais dépassé l'état de Monsieur !

GERVAIS. — Et il n'y a pas eu non plus des... des criminels ?

JOSÉPHINE. — Oh !

ONCLE ARTHUR. — Rassurez-vous, aucun membre de la famille n'est mort sur l'échafaud... mais ça peut venir...

JOSÉPHINE, outrée. — Mais c'est une famille « comme il faut » ! Monsieur !

*Elle hausse les épaules et rentre dans la salle à manger.*

ONCLE ARTHUR, allant vers le jardin. — Croyez-vous qu'on puisse entrer dans la maison par une fenêtre ?

GERVAIS. — Vous pensez que l'assassin pourrait venir de l'extérieur ?

ONCLE ARTHUR. — Je ne pense jamais... Je cherche...

GERVAIS. — Je ne connais pas encore très bien la disposition des lieux... Je suis nouveau...

ONCLE ARTHUR. — Alors, restez là... (Il montre la cheminée.) Surveillez cette tasse. C'est notre pièce à conviction...

*Gervais va s'asseoir dans le fauteuil. Il sort par le jardin. Suzy et Maurice entrent, venant de la salle à manger.*

*Ils parlent devant le guichet.*

SUZY. — Je ne veux pas insister, mais j'aimerais

tout de même que vous restiez encore un peu, ce soir...

MAURICE. — Je vous assure, ma chérie, c'est impossible, j'ai mon examen à préparer...

SUZY. — Oh ! je comprends très bien. Je ne vais pas faire l'enfant gâtée. Mais les soirées en famille, sans vous, ce n'est pas très amusant...

MAURICE. — Je m'en doute... Mais, si je ne travaille pas...

SUZY. — Non, ne dites plus rien... je serais capable d'insister et ce ne serait pas raisonnable. (Tout en parlant, Suzy, après un regard gentil à Gervais, est allée à l'office, d'où elle sort le pardessus et le chapeau de Maurice, qu'elle aide Maurice à mettre. Puis elle l'embrasse. Suzy, tout bas, pendant que Gervais se détourne discrètement.) Bonsoir, mon amour, travaillez bien, à demain... j'irai passer la soirée chez Madeleine...

MAURICE. — A demain... au revoir, monsieur Gervais.

GERVAIS. — Au revoir, monsieur.

*Elle revient vers la salle à manger comme Maurice sort.*

GERVAIS *se lève brusquement et va vers elle.* — Dites-moi, mademoiselle Suzy, c'est très important... Il faut que vous me répondiez...

SUZY, *avançant derrière la table.* — Mais oui. A quoi ?

GERVAIS. — Réfléchissez bien à ce que je vais vous dire... Pendant tout le dîner, êtes-vous restée *assise à table tout le temps ?*

SUZY. — Mais non.

GERVAIS, *la gorge serrée.* — C'est affreux !

SUZY. — Affreux que je ne sois pas restée assise pendant le dîner ?

GERVAIS. — Oui. J'aurais préféré que vous ne vous fussiez pas levée !

SUZY. — Mais pourquoi ?... Ce serait bien la première fois depuis mon enfance que je ne quitterais pas la table dix fois pendant le repas !

GERVAIS. — Oh ! là, là, là, là, là, là !

*Il s'effondre dans le fauteuil gauche.*

SUZY, *s'approchant.* — Vous êtes malade ?

GERVAIS. — Oh ! non... Je ne me sens tout de même pas très bien...

SUZY. — Voulez-vous que je vous fasse faire une infusion ?

GERVAIS, *bondissant.* — Ah ! non.

SUZY. — Pourquoi ? Vous n'aimez pas les infusions ?

GERVAIS. — C'est ça. Non, je n'aime pas les infusions...

SUZY. — Pourtant, c'est un remède souverain, définitif.

GERVAIS. — Trop, justement, trop...

SUZY. — C'est le remède de la famille...

GERVAIS. — Pas de la mienne !

SUZY. — Comme vous voudrez !

*Elle rentre dans la salle à manger, croisant tante Agathe qui en sort.*

*Tante Agathe va vers l'escalier, s'arrête et regarde Gervais.*

TANTE AGATHE. — Naturellement, je n'ai pas mon infusion !... Vous avez mauvaise mine, mon garçon.

GERVAIS. — Vous aussi ?

TANTE AGATHE. — On vous l'a déjà dit ?

GERVAIS, *agacé, se lève et dégage vers la cheminée.* — Oui, mais ce n'est pas ma santé qui ne va pas ! Je me porte très bien, vous comprenez, *très bien*...

TANTE AGATHE, *derrière la table.* — Vous avez tout de même un drôle d'air !

GERVAIS. — C'est parce que... je m'étais endormi...

TANTE AGATHE. — Qu'est-ce que vous rêviez ?

GERVAIS, *direct.* — Qu'il y avait un assassin dans la maison.

TANTE AGATHE. — Ah ! oui...

GERVAIS, *s'avançant vers elle.* — Mais pas un assassin venant de l'extérieur, un membre de votre famille, vous comprenez ?

TANTE AGATHE. — Racontez-moi ça, ça doit être amusant... Je me suis souvent découvert une âme d'assassin...

*Elle s'assoit sur la chaise droite.*

GERVAIS. — Vous ?

TANTE AGATHE. — Naturellement, comme tout le monde !... Vous n'avez jamais eu envie de tuer quelqu'un, vous ?

GERVAIS. — Non... si... non... peut-être... enfin, je ne sais plus...

*Il s'assoit sur la chaise de gauche.*

TANTE AGATHE, *riant.* — Je suis bien tranquille !

GERVAIS, *brusquement.* — Etes-vous restée assise pendant le dîner ?

TANTE AGATHE. — Je ne vois pas le rapport...

GERVAIS. — J'ai besoin de le savoir. Vous êtes-vous levée pendant le repas ?

TANTE AGATHE. — Bien sûr que non. J'aime dîner tranquillement, si l'on peut appeler « dîner » ce que l'on m'a servi !

GERVAIS. — C'est abominable !

TANTE AGATHE. — Vous pouvez le dire ! Appeler cela des nouilles !...

GERVAIS. — Ce n'est pas ce que je voulais dire...

TANTE AGATHE. — Alors quoi ?

GERVAIS. — Non, rien, excusez-moi...

TANTE AGATHE, *se levant.* — Vous n'êtes pas non plus tout à fait normal, mon ami ?

GERVAIS. — Oh ! si... d'habitude... mais...

TANTE AGATHE. — Mais quoi ?

GERVAIS. — Rien...

TANTE AGATHE. — C'est tout à fait ce que je pensais...

*Elle hausse les épaules et monte l'escalier. Oncle Arthur sort du jardin.*

*Gervais se précipite vers lui jusque sous la voûte.*

GERVAIS. — Vous avez trouvé quelque chose ?

ONCLE ARTHUR. — Non, ce qu'il faut maintenant, c'est prélever l'infusion pour l'analyser.

*Gervais, qui est allé vers lui, se trouve sous la voûte. Oncle Arthur s'approche du guichet, mais, à ce moment, il se retire vivement, en prenant Gervais par le poignet et en lui faisant signe de se taire, car, pour la deuxième fois, le guichet s'ouvre, une main passe et verse des gouttes dans la tasse puis disparaît.*

GERVAIS. — Deux...

ONCLE ARTHUR. — Oui, j'ai vu...

GERVAIS. — C'est impossible...

ONCLE ARTHUR. — Pourquoi ?

GERVAIS. — A moins que ce ne soit le même...

ONCLE ARTHUR. — Ce n'est pas la même main... Allons, vite, à l'analyse...

*Il sort de sa poche revolver une petite gourde comme celles qu'ont les Américains. Il s'approche du guichet. La porte de la salle à manger s'ouvre. Joséphine*

apparaît. Elle traverse la pièce pour entrer dans l'office. D'un air dégagé, les deux hommes passent de l'autre côté du guichet vers l'escalier. A peine a-t-elle disparu que l'oncle Arthur et Gervais s'approchent du guichet et l'on entend un sifflet léger qui vient du jardin. Ils se dissimulent derrière le coin de l'escalier, près de la porte d'entrée. Par le jardin, entre Maurice, qui marche tout doucement, comme quelqu'un qui ne veut pas être vu. Arthur fait signe à Gervais et l'entraîne vers l'escalier. C'est cachés derrière la rampe de l'escalier qu'ils assistent à la scène suivante : Maurice atteint la porte de l'office. Celle-ci s'ouvre. Lucette en sort.

MAURICE, parlant bas à Lucette. — Chez moi à 9 heures. Tu as fait ce qu'il fallait ?

LUCETTE. — Naturellement ! Mais ça a failli rater. Je n'ai pas pu m'y prendre plus tôt...

MAURICE. — Alors, à tout à l'heure...

LUCETTE. — En tout cas, je te préviens que j'en ai assez. Il faut te débrouiller pour précipiter les choses.

MAURICE. — Je t'en prie, encore un peu de patience...

LUCETTE. — De la patience ? Tu trouves que je n'en ai pas eu depuis six mois !

MAURICE. — Mais si, tu es un amour...

LUCETTE. — Pas de baratin ! File, et qu'on ne te voie pas !

Elle rentre dans l'office et Maurice sort par le jardin. Oncle Arthur et Gervais descendent l'escalier.

GERVAIS. — Les petits salauds ! Ce sont eux !

ARTHUR. — Sauf qu'ils n'étaient plus dans la salle à manger au moment de la seconde tentative.

GERVAIS. — Mais, alors... c'est à devenir fou ! (Ils s'approchent de nouveau du guichet, mais une fois de plus ils s'arrêtent, se collent contre le mur, car, *pour la troisième fois, le petit guichet s'ouvre, une main passe, verse des gouttes dans la tasse, puis disparaît.* Le petit guichet se referme.) Trois !... Trois !... Ce n'est pas possible !... Je dors, j'ai un cauchemar... (Oncle Arthur prend une épingle au revers de son veston et pique brusquement Gervais au bras.) Aïe !...

ONCLE ARTHUR. — Vous croyez toujours que vous dormez ?

GERVAIS. — Non, non... Mais, trois !... Vous vous rendez compte ! Trois !...

ONCLE ARTHUR. — J'ai appris à compter jusqu'à trois. Merci.

GERVAIS. — Et ils ne sont que cinq à l'intérieur...

ONCLE ARTHUR. — Cette fois-ci, oui... Mais ils ont tous été à l'intérieur, les uns et les autres, au moment d'une des trois tentatives...

GERVAIS. — Alors, huit... trois sur huit...

ONCLE ARTHUR. — Non, sept... Agathe, arrivée aujourd'hui, ne compte, en principe, pas. L'empoisonnement dure depuis une huitaine de jours...

GERVAIS. — Trois sur sept !... C'est une proportion effrayante !

ONCLE ARTHUR. — Un peu forte, peut-être, mais pas extraordinaire...

Gervais l'a brusquement pris par le bras et le fait reculer en lui montrant le guichet, mais il ne se passe rien. Il le lâche.

GERVAIS. — Excusez-moi... J'avais cru... si ça continue, je deviendrai fou !...

Il passe vers la cheminée. La deuxième porte de la salle à manger s'ouvre. Ils se retournent brusquement, car Suzy en sort.

SUZY. — Il va être 9 heures, monsieur Gervais !... N'oubliez pas grand-père !

Elle passe pour monter l'escalier.

GERVAIS, bégayant. — Je... je... n'oublierai pas...

Suzy a dépassé le guichet, quand, soudain, elle se retourne.

SUZY. — Oh ! Ses gouttes... surtout ses gouttes !... (Et d'autorité elle prend le flacon et verse les gouttes.) Cinq... Voilà !

GERVAIS, assommé. — Voilà !

Gervais pousse presque un cri. Suzy va vers l'escalier. Elle aperçoit l'oncle Arthur, qui est à côté.

SUZY. — Oh ! c'est l'oncle Arthur ! Je vous reconnais... J'ai une confession à vous faire. Quand je suis à table et que je m'ennuie, j'envoie des boulettes de pain sur votre portrait. C'est idiot, n'est-ce pas ?... Mais, comme ça, j'ai l'impression que nous avons joué ensemble et que nous sommes de bons amis...

ONCLE ARTHUR. — Mais nous le sommes certainement, ma chère nièce.

Il l'a prise par les épaules et l'embrasse.

SUZY, criant. — Papa ! Maman !... c'est l'oncle Arthur !

Elle rejoint le fauteuil de la cheminée. Tante Agathe descend l'escalier, entend cette phrase au moment même où Duvernay sort de la salle à manger.

TANTE AGATHE, l'apercevant. — Arthur !

ONCLE ARTHUR. — Bonjour, ma sœur !

DUVERNAY, derrière la table. — Ah ! mon Dieu ! c'est vrai... J'ai oublié de prévenir...

Tante Agathe va s'asseoir sur la chaise gauche.

TANTE AGATHE. — Il oublie tout. Il ne pense qu'à tuer des lapins !

ONCLE ARTHUR. — Ça vaut mieux que de tuer des hommes.

TANTE AGATHE. — Tu as toujours des plaisanteries idiotes !

ONCLE ARTHUR, la regardant. — Tu n'as pas embelli, ma pauvre vieille ! Tu n'étais déjà pas très séduisante étant jeune, mais maintenant c'est une vraie catastrophe !

TANTE AGATHE. — Si papa était encore en vie, je te ferais flanquer une de ces fessées !

ONCLE ARTHUR. — Justement, il est mort. Je me venge de toutes celles dont j'ai bénéficié indûment par ta faute...

Mme Duvernay entre, lui serre la main et se place derrière la chaise droite.

Mme DUVERNAY. — Mais oui, c'est Arthur ! Bonjour, mon oncle. Quelle bonne surprise !

TANTE AGATHE. — Il aurait mieux fait de rester où il était.

ONCLE ARTHUR, à Gervais. — Peut-être !

Mme DUVERNAY. — Ginette... Vous ne connaissez pas Ginette ?

Ginette entre et se place entre Mme Duvernay et Arthur.

GINETTE. — Bonjour, mon oncle.

Mme DUVERNAY. — Vous dînez avec nous ?

GINETTE. — Maman ! nous sortons de table...

Mme DUVERNAY. — Ah ! c'est vrai...

TANTE AGATHE, à oncle Arthur. — C'est bien dom-

mage que tu n'aies pas été là, frérot ! Je t'aurais fait servir deux fois du lapin !

DUVERNAY, à Mme Duvernay. — Tu sais, j'ai trouvé là-haut une vieille cage pour mes perroquets.

Mme DUVERNAY. — Quels perroquets ?

DUVERNAY. — Ceux que j'aurai à partir de demain.

TANTE AGATHE. — Des perroquets !... La psittacose après le typhus... C'est un comble !...

DUVERNAY. — Vous ne voudriez tout de même pas que je travaille sur des éléphants...

Mme DUVERNAY. — Vous avez déjà fait la connaissance de Suzy ?

SUZY. — Mais oui...

ONCLE ARTHUR. — Nous sommes déjà de grands amis... (Sortent de l'office Joséphine et Lucette, qui a un manteau et un chapeau. Tous les membres de la famille et la domesticité se trouvent, à un moment donné, presque rangés en file devant l'oncle Arthur.) Oh !... ne bougez plus !

Tout le monde se fige à sa place et le regarde.

Mme DUVERNAY. — Quoi ?

ONCLE ARTHUR. — Laissez-moi vous contempler... Ma famille !... Une charmante famille !... (A Gervais :) N'est-ce pas, monsieur Gervais ? (Arthur II apparaît en haut de l'escalier. La famille ne le voit pas, car il est derrière eux, mais il est en face de Gervais et de l'oncle Arthur.) Une charmante famille, vraiment...

Oncle Arthur, tout en parlant, fait à Arthur II quelques signes avec les mains.

TANTE AGATHE. — Qu'est-ce qui te prend ?

ONCLE ARTHUR. — J'ai un tic... (il les compte) ... un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept... Il ne manque que le fiancé de Suzy pour faire huit. Car tu es fiancée, n'est-ce pas, ma petite fille ?

SUZY, rayonnante. — Oui, mon oncle.

Arthur II approuve; ils les a bien comptés. Il disparaît.

TANTE AGATHE, bougonnant, se lève. — Alors, c'est fini, cette photographie ?

ONCLE ARTHUR. — Fini.

TANTE AGATHE. — Toujours le même, qui se croit drôle !

Elle sort par la salle à manger, en claquant la porte. De ce fait, la ligne est rompue. Lucette est partie par le jardin et Joséphine rentre dans la salle à manger. La pendule sonne 9 heures. Duvernay rentre dans son laboratoire. Mme Duvernay a dégagé sous la voûte.

GINETTE. — 9 heures ! Et l'infusion de grand-père ?

Elle va au guichet et prend l'infusion.

GERVAIS, dans un cri. — Non, non... pas l'infusion...

GINETTE, se retournant. — Quoi ?

GERVAIS. — Enfin, je veux dire... je porterai la tasse moi-même... Cela fait partie de mon service.

GINETTE, sèche. — Ah !

GERVAIS. — Je tiens à mes prérogatives...

GINETTE. — Bien, bien...

Elle repose la tasse, vexée, et se place sous la voûte. Duvernay sort de son laboratoire.

DUVERNAY. — Je vais dire bonsoir à père, c'est l'heure à laquelle il se réveille.

Il aperçoit la tasse et, sans dire un mot, il la prend. Il commence à monter l'escalier. L'oncle Arthur s'aperçoit que la tasse, pièce à conviction, s'en va. Malgré lui, il pousse un cri, en même temps que Gervais. Sous ce double cri, Duvernay lâche brusquement la soucoupe.

Mme DUVERNAY, criant. — Oh ! Paul, je t'ai déjà dit de ne jamais rien toucher dans la maison... Tu es d'une maladresse !... (Ginette a ouvert le guichet et passe la main à l'intérieur pour prendre une autre soucoupe. Son père, la voyant, s'avance vers elle.) Paul, attention ! tu vas faire un malheur !

Duvernay, soulagé d'être arrivé à bon port, pose la tasse sur la soucoupe que lui tend Ginette et rentre rapidement dans son laboratoire.

DUVERNAY. — Ouf !

Tante Agathe rentre par la deuxième porte de la salle à manger, sous la voûte.

TANTE AGATHE. — Qu'est-ce qu'il a encore cassé ? (Elle est entre Mme Duvernay et Ginette.) Ah ! mon infusion... ce n'est pas trop tôt ! (Et, avant que quelqu'un ait pu bouger, elle a pris la tasse et l'a avalée d'un trait devant Gervais et Arthur; suffoqués. Duvernay, Mme Duvernay, Ginette, Suzy regardent ce qui vient de se passer. On peut interpréter de différentes façons l'étonnement qui se manifeste sur leur visage. S'ils sont des assassins, ils savent que la tasse est empoisonnée. S'ils ne le sont pas, ils sont stupéfaits de ce crime de lèse-majesté commis par tante Agathe en buvant l'infusion du grand-père. Un grand temps.) Elle est excellente... (A Mme Duvernay :) Pour une fois, ma chère Suzanne, je te félicite... Bonsoir !

Elle monte l'escalier. Un moment de gêne, puis Mme Duvernay fait diversion et passe dans la salle à manger en disant :

Mme DUVERNAY. — Suzy ! va dire à Joséphine que je suis prête pour faire les comptes du soir...

SUZY. — Bien, maman. Et j'irai passer la soirée chez Madeleine.

GINETTE. — Ne rentre pas trop tard.

SUZY. — Non.

Suzy disparaît dans l'office. Ginette suit sa mère dans la salle à manger. Oncle Arthur regarde les portes par lesquelles elles sont sorties, puis commence à monter l'escalier. Gervais court après lui.

GERVAIS. — Elle est empoisonnée... Il faut appeler le docteur !

ONCLE ARTHUR. — Elle est solide, allez ! Je la connais !

Il monte l'escalier et disparaît.

GERVAIS. — Mais, voyons, c'est insensé !

Gervais reste agrippé à la rampe. Devant lui la porte du petit palier devient transparente. Elle s'éclaire intérieurement d'une lueur.

LA VOIX. — Pourquoi vous mettez-vous dans cet état ?

GERVAIS. — Vous vous rendez compte ! Il y avait au moins trente cuillerées de poison !

LA VOIX. — Et alors ?

GERVAIS. — Alors, alors... elle est empoisonnée !...

LA VOIX. — Eh bien ?

GERVAIS. — Eh bien, si elle est empoisonnée, elle va mourir...

LA VOIX. — Non... puisque c'est vous qui devez choisir... C'est elle que vous avez choisie ?

GERVAIS. — Ah ! non. Mais je croyais qu'elle ne comptait pas ?

LA VOIX. — Pourquoi ?

GERVAIS. — Parce qu'elle n'est arrivée qu'aujourd'hui.

LA VOIX. — Elle fait partie de la famille. Ça vous arrange ? Ça vous donne une idée ?

GERVAIS, perdu. — Oh !

LA VOIX. — Ou bien c'est toujours le vieillard ?

GERVAIS. — Ah ! non, non ! Lui, c'est la victime...

LA VOIX. — Alors, qui est-ce ?

GERVAIS. — L'assassin ! Forcément...

LA VOIX. — C'est une idée...

GERVAIS. — N'est-ce pas ?

LA VOIX. — Oui... Mais lequel ? Il y en a trois !

GERVAIS. — Quoi ?

LA VOIX, ironique. — Oui, lequel ? (Gervais s'effondre dans un fauteuil.) Il est vrai que vous n'avez plus guère de temps. « Avant le 28 » ! Ça fait ce soir à minuit ! Nous sommes le 27.

La Voix éclate de son rire énervant, pendant que

LE RIDEAU TOMBE

# ACTE III

*Le décor est le même. Les membres de la famille sont assis sur les sièges. Joséphine est debout devant le petit guichet. Arthur marche de long en large, revient à la cheminée, et reste debout. Ginette est assise sur l'accoudoir du fauteuil. Mme Duvernay, sur la chaise gauche. Agathe, sur la chaise droite. Duvernay est assis sur les marches de l'escalier et Gervais, devant le petit secrétaire.*

GINETTE. — Quelle imagination, mon oncle !

TANTE AGATHE. — Une histoire de fous !

Mme DUVERNAY. — C'est de la déformation professionnelle !

ONCLE ARTHUR. — Aucune imagination, aucune histoire de fous ! Aucune déformation professionnelle, mais des faits.

Mme DUVERNAY. — Des faits ?

ONCLE ARTHUR. — D'abord, le télégramme. Car vous n'imaginez pas que j'ai éprouvé après quarante-deux ans le désir soudain de venir du Colorado vous dire bonjour... Non, il y a le télégramme.

TANTE AGATHE. — Quel télégramme ?

ONCLE ARTHUR. — Le télégramme que j'ai reçu d'Ernest.

Mme DUVERNAY. — D'Ernest ?

ONCLE ARTHUR. — Oui, d'Ernest !

GINETTE. — Il est paralysé.

ARTHUR. — Il faut croire qu'il sait se débrouiller. Quelqu'un l'empoisonne... Il peut bien y avoir quelqu'un qui l'aide à se défendre...

GINETTE. — Et que dit ce télégramme ?

Oncle Arthur, le sortant de sa poche, le montre. Mme Duvernay le prend. Stupeur générale.

ONCLE ARTHUR. — « On m'empoisonne. Ernest. » C'est tout.

Duvernay traverse et va lire le télégramme par-dessus l'épaule de Mme Duvernay.

DUVERNAY. — Ça, alors !... Papa aurait bien pu le dire !

ONCLE ARTHUR. — Le dire à qui ?

DUVERNAY. — Mais...

ONCLE ARTHUR. — A l'assassin, probablement !

Duvernay rejoint sa place.

TANTE AGATHE. — Comme ça, j'ai une chance de repartir avant huit jours.

Mme DUVERNAY. — Comment pouvez-vous plaisanter sur un pareil sujet ?

TANTE AGATHE. — Je ne plaisante pas. La mort n'a aucune importance.

Mme DUVERNAY, à l'oncle Arthur. — Ça ne tient pas debout. Mon beau-père est gâteux depuis six mois...

ONCLE ARTHUR. — Peut-être pas autant que vous le croyez.

GINETTE. — De quand serait ce télégramme ?

ONCLE ARTHUR. — D'il y a huit jours.

GINETTE, à Joséphine. — C'est vous qui l'avez mis à la poste, Joséphine ?

JOSÉPHINE. — Oh ! non, mademoiselle.

Mme DUVERNAY. — C'est une mauvaise plaisanterie qu'on a voulu nous faire !

GINETTE. — Et la demoiselle de la poste qui a une langue de vipère ! Notre réputation !

ONCLE ARTHUR, ironique. — En effet ! elle va être jolie ! Mais qui connaissait mon adresse ?

Mme DUVERNAY. — D'ailleurs, s'il était de lui, ce télégramme ne voudrait rien dire. C'est une idée de malade.

ONCLE ARTHUR. — Sauf que j'ai la preuve absolue qu'on l'empoisonne.

GINETTE, ironique. — Vous avez fait l'autopsie ?

ONCLE ARTHUR. — Non, mais je vous ai vus...

GINETTE, se levant. — Moi ?

ONCLE ARTHUR. — J'ai vu une main verser du poison dans l'infusion.

DUVERNAY. — Du poison !

TANTE AGATHE. — Qu'est-ce que tu as attendu pour supprimer la tasse ?

ONCLE ARTHUR. — J'ai bien essayé, ma chère sœur, mais je n'ai pas pu.

TANTE AGATHE. — Pourquoi ?

ONCLE ARTHUR. — Parce que tu l'as bue !

TANTE AGATHE. — Moi ?

ONCLE ARTHUR. — Oui, l'infusion que tu as avalée, il y a une heure...

TANTE AGATHE. — ... C'est celle qu'on m'avait préparée.

ONCLE ARTHUR. — Non, c'est celle qu'on avait « préparée », c'est le cas de le dire, pour Ernest.

TANTE AGATHE. — Mais alors, je devrais...

ONCLE ARTHUR, aimable. — ... être morte. Exactement.

TANTE AGATHE, se levant. — Nom de Dieu !

ONCLE ARTHUR, ironique. — Je croyais que la mort n'avait aucune importance !

TANTE AGATHE. — Celle des autres... pas la mienne...

ONCLE ARTHUR. — Et comment te sens-tu ?

TANTE AGATHE, essayant de se rendre compte. — Je ne ressens aucun malaise...

ONCLE ARTHUR. — C'est la seule chose que je ne comprends pas... Tu m'as souvent épaté, mais, ce soir...

Il rit.

TANTE AGATHE. — Comment peux-tu plaisanter sur un pareil sujet ?

Elle se rassoit.

Mme DUVERNAY. — Vous avez eu des visions, mon oncle.

ONCLE ARTHUR. — Alors, nous sommes deux, ici, à avoir des visions.

Mme DUVERNAY. — Deux ?

ONCLE ARTHUR, à Gervais. — Monsieur Gervais, est-ce que, oui ou non, vous avez vu comme moi, il y a une heure, une main qui, par ce guichet, versait des gouttes supplémentaires de la potion arsenicale dans l'infusion ?

GERVAIS, se levant. — Oui, et même...

ONCLE ARTHUR, l'interrompant. — Est-ce que vous me croyez, maintenant ?

GINETTE. — En tout cas, il y a une preuve contraire. Vous l'avouez vous-même. Tante Agathe, qui a bu le soi-disant poison, se porte comme un charme. Vous comprenez que, dans ces conditions, personne ne prendra au sérieux vos inventions.

Elle s'assoit.

ONCLE ARTHUR. — Les choses n'en sont pas là, ma nièce. J'ai encore un tas de points à éclaircir. Mais ce que je tenais à vous dire, au risque de retarder l'heure de votre paisible repos, c'est que je ne quitterai pas cette maison sans avoir démasqué l'assassin, quel qu'il soit.

A ce moment, on entend un coup de revolver hors scène. Tous sursautent.

Mme DUVERNAY, se levant, ainsi que tous. — Qu'est-ce que c'est ?

GINETTE, pointue. — On le tue peut-être à coups de revolver !

JOSÉPHINE a une idée. — Oh !

Elle bondit vers la porte de l'office et y entre. On entend une solide paire de claques.

VOIX DE JOSÉPHINE. — Que je t'y reprenne, morveux !

On entend Jacky qui hurle. Joséphine entre en le secouant comme un prunier. Il a à la main un petit revolver à amorces. Elle lui fait traverser la pièce et l'envoie dans l'escalier.

JOSÉPHINE. — Veux-tu aller te coucher !

Duvernay s'assoit. Jacky monte. Il hurle.

GINETTE, à Jacky, en s'asseyant. — Tu n'as que ce que tu mérites !

JOSÉPHINE, à Mme Duvernay qui se rassoit. — Je demande pardon à Madame.

Joséphine reprend sa place.

TANTE AGATHE. — Je vous en prie, Joséphine, la soirée manquait justement d'imprévu !

Jacky est arrivé en haut de l'escalier. Il se penche sur la rampe, et, dans ses larmes, il crie :

JACKY. — Assassins !

Il disparaît. Tous tressaillent. Un temps. Oncle Arthur rit.

JOSÉPHINE, outrée. — Oh ?

ONCLE ARTHUR. — La vérité sort de la bouche des enfants...

GINETTE, pour l'oncle Arthur. — Laissez, Joséphine... Ça fait tellement plaisir à mon oncle !...

ONCLE ARTHUR. — Ça me fait peut-être plaisir de trouver un assassin, mais, à toi, cela paraît te faire encore plus plaisir qu'on assassine !

GINETTE, se levant. — Je vous défends de dire ça !

DUVERNAY. — Mon oncle, je crois que vous dépassez les bornes !

Mme DUVERNAY. — Vous oubliez que vous êtes chez nous.

ONCLE ARTHUR. — Je suis surtout chez Ernest... Vous avez la partie belle ! Il est là-haut, paralysé, incapable de parler, ni même de se lever, mais je voudrais bien voir la tête que vous feriez si sa porte s'ouvrait et s'il se mettait à descendre l'escalier...

A ce moment, la porte de la chambre d'Ernest, sur le balcon, s'ouvre. Il en sort un vieillard, qui, à pas lents, se dirige vers l'escalier. L'éclairage de la scène est tel que le balcon et le haut de l'escalier sont dans l'ombre et qu'on n'aperçoit que la silhouette. Les personnes présentes poussent un cri. Tous se lèvent.

JOSÉPHINE, terrifiée. — Monsieur !

TANTE AGATHE. — Tiens, il ressuscite !

Mme DUVERNAY. — Qu'est-ce que ça veut dire ?

Le vieillard entre dans la zone de lumière. Ce n'est pas Ernest. C'est Arthur II.

GINETTE. — Mais ce n'est pas lui !

Tous le regardent et sont stupéfaits. Arthur II, sans faire attention à personne, descend l'escalier, traverse la pièce et sort par le jardin.

Mme DUVERNAY. — Qu'est-ce que ça signifie ?

ONCLE ARTHUR. — *Parker and Parker* ! Mon associé, mon double.

GINETTE. — Cette plaisanterie est idiote.

ONCLE ARTHUR. — Oh ! ce n'est pas une plaisanterie... (Il ricane.) Vous avez tout de même eu bigrement peur, hein ? Vous avez cru qu'il descendait... et qu'il allait parler !

Il rit. Les autres sont gênés.

TANTE AGATHE, se levant. — En tout cas, moi, vos petites histoires me laissent froide.

ONCLE ARTHUR, riant. — Elles ont bien failli te laisser froide définitivement !

TANTE AGATHE. — Spirituel ! (Elle se lève.) D'ailleurs, j'ai fait plus que mon devoir... J'ai bu l'infusion d'Ernest. On ne peut vraiment pas m'en demander davantage. Et comme, si je suis pour quelque chose dans ce soi-disant assassinat, je ne peux en être que la victime, je vais me coucher... Bonsoir ! (Elle remonte l'escalier en jetant à oncle Arthur :) Si tu démasques mon assassin, ne me réveille pas, tu m'enverras un faire-part... J'étais si tranquille à Biarritz !

Elle entre dans sa chambre.

ONCLE ARTHUR. — Bonne nuit ! (A Gervais :) Rejoignez votre malade et ne le quittez pas...

Gervais traverse la scène et monte pour entrer chez Ernest.

GINETTE. — Si par hasard on avait l'intention de l'étrangler !

ONCLE ARTHUR. — On a vu pire ! Toi aussi, tu peux remonter chez toi.

GINETTE. — Merci.

JOSÉPHINE. — Alors, moi, je peux...

ONCLE ARTHUR. — ... aller finir votre vaisselle ? Oui... (Ginette monte l'escalier et Joséphine va vers l'office. Mme Duvernay se lève et regarde l'oncle Arthur sans bouger.) Pourquoi me regardez-vous comme ça ?

Mme DUVERNAY. — Parce que vous détestez Ernest, et que je me demande si ce n'est pas vous l'assassin.

ONCLE ARTHUR. — Je représente la justice, vous ne le savez pas ?

Mme DUVERNAY, montant l'escalier. — La justice !... Vous y croyez encore !... Vous avez un côté gamin !

Oncle Arthur la regarde longuement. Duvernay se lève et traverse la scène.

DUVERNAY. — Bon. Eh bien, moi, je vais m'occuper de l'installation de mes perroquets. Je me demande si...

ONCLE ARTHUR. — Quoi ?

DUVERNAY. — Rien, rien.

Il sort par le laboratoire. Sitôt qu'il est sorti, l'oncle Arthur va vers la cheminée, vide sa pipe et puis va éteindre la moitié de la lumière de la pièce par l'interrupteur de la voûte. A ce moment, Gervais sort de la chambre d'Ernest et se penche sur la rampe.

GERVAIS. — Vous êtes là ?

ONCLE ARTHUR. — Oui, qu'est-ce qu'il y a ?

GERVAIS. — Excusez-moi... Je voudrais... je voudrais... savoir...

Il descend quelques marches.

ONCLE ARTHUR. — Ne vous impatientez pas. Ce sera peut-être long, en tout cas plus difficile que je ne pensais !

GERVAIS. — Mais c'est qu'il faut que je sache *cette nuit*.

ONCLE ARTHUR. — Pourquoi ?

GERVAIS. — Parce que c'est le 27.

ONCLE ARTHUR. — Et alors ?

GERVAIS. — Enfin, je veux dire... qu'il me serait difficile de passer la nuit sans connaître la vérité...

ONCLE ARTHUR. — La justice n'est pas impatiente ! Retournez près d'Ernest.

GERVAIS. — Vous ne pouvez pas comprendre mon angoisse.

ONCLE ARTHUR. — Vous manquez d'habitude. (Gervais remonte lentement et se retourne.) Veillez tranquillement. Sitôt que j'aurai quelque chose, je vous préviendrai...

GERVAIS. — Merci.

Il entre dans la chambre. Sitôt qu'il a disparu, l'oncle Arthur regarde l'heure, va ouvrir le guichet, y prend le flacon, le flaire et le replace, puis il éteint la lumière de l'interrupteur de la porte d'entrée, de façon que la scène ne soit plus éclairée que par le rayon de lune du jardin. Tout le premier plan de la scène est dans l'obscurité. Il va s'asseoir dans le fauteuil, où il est invisible. La pendule, sur la cheminée, sonne 10 heures. Un temps se passe. Ginette, très doucement, descend l'escalier, elle a un chapeau, ses gants et son livre de messe. Elle regarde si elle ne voit personne et se dirige vers la porte de l'extérieur, mais elle s'arrête, retourne lentement vers le guichet. Au moment où elle va y arriver, l'oncle Arthur craque une allumette.

Ginette se plaque au mur, face à l'oncle Arthur.

GINETTE. — Oh !... Vous m'avez fait peur... vous... vous... étiez là ?

ONCLE ARTHUR. — Tu vois !

GINETTE. — Vous n'allez pas dormir ?

ONCLE ARTHUR. — Toi non plus, à ce que je vois.

GINETTE. — Vous n'allez pas m'empêcher, je pense, d'aller entendre le sermon de Carême. J'ai besoin de Dieu, moi !

ONCLE ARTHUR. — C'est Dieu que tu cherchais dans le placard ?

GINETTE. — Je regardais si tout était en ordre. Tout le monde est si bouleversé, ce soir !

ONCLE ARTHUR. — Eh bien, tu vois, tout est en ordre.

GINETTE. — Alors, je vais à l'église.

Elle fait un pas pour sortir par la rue.

ONCLE ARTHUR. — Le sermon sera fini. Tu arriveras trop tard.

GINETTE, se retournant. — C'est votre faute.

ONCLE ARTHUR. — Tu prieras pour ton grand-père ?

GINETTE. — Pour son âme.

ONCLE ARTHUR. — Et puis, un peu pour la tienne.

GINETTE. — Mais je...

ONCLE ARTHUR. — Ça peut servir. On a toujours quelque chose à se faire pardonner.

En disant cela, il s'est assis dans son fauteuil. Ginette reste un instant immobile et sort en claquant la porte. Tante Agathe ouvre la porte de sa chambre.

TANTE AGATHE. — Qu'est-ce qu'il y a ? C'est toi qui fais tout ce bruit ? Quelle maison !

ONCLE ARTHUR, assis, calme. — Ce sont des fantômes qui claquent les portes !

TANTE AGATHE. — Charmant imbécile !

Elle va rentrer chez elle.

ONCLE ARTHUR. — Tu n'es pas morte ?

TANTE AGATHE. — Non, tu vois.

ONCLE ARTHUR, se levant. — Tu vas toujours bien ?

TANTE AGATHE. — De mieux en mieux. Tu n'as pas de veine.

ONCLE ARTHUR, avançant vers l'escalier. — Mais toi, tu peux dire que tu en as une, et de taille !

Elle rentre dans sa chambre. L'oncle Arhur monte l'escalier et va frapper doucement à la porte d'Ernest. Gervais apparaît.

Comme le rez-de-chaussée est éteint, le couloir du haut ressort suffisamment éclairé pour qu'on y distingue les personnages. De même, dans la scène précédente, tante Agathe et oncle Arthur étaient éclairés par la lumière qui venait de la porte ouverte de tante Agathe.

GERVAIS. — Vous avez du nouveau ?

ARTHUR. — Oui. Fermez la porte. (Et tout de suite :) Chut !...

En effet, la porte du laboratoire s'ouvre. Duvernay en sort. Les deux hommes se dissimulent derrière la rampe. Ils observent Duvernay, qui se dirige vers le guichet, l'ouvre, prend le flacon, referme le guichet et rentre dans son laboratoire. Arhur entraîne Gervais dans l'escalier, tout en parlant.

GERVAIS. — Vous avez vu. Il a volé le flacon !...

ONCLE ARTHUR. — Il n'est pas le seul.

GERVAIS. — Quoi ?

ONCLE ARTHUR. — On a déjà essayé...

GERVAIS. — Qui ?

ONCLE ARTHUR. — Ginette.

GERVAIS. — Alors ?

ONCLE ARTHUR. — Alors, je constate qu'on s'intéresse beaucoup à ce flacon.

GERVAIS. — Vous auriez dû le prendre pour examiner les empreintes...

ONCLE ARTHUR. — Aucun intérêt, tout le monde l'a tripoté, même Suzy...

Ils sont au bas de l'escalier.

GERVAIS. — Suzy !... Pauvre petite... C'est effrayant de penser qu'elle apprendra une chose pareille !...

ONCLE ARTHUR. — Je n'y peux rien.

Ils gagnent, à droite, devant la porte de la rue.

GERVAIS. — Mais, elle, vous ne pouvez pas comprendre... c'est une nature tellement sensible... Elle est tellement nette... claire...

ONCLE ARTHUR. — Je n'ai le droit que de m'intéresser à la victime.

GERVAIS. — La véritable victime, ce sera Suzy... C'est affreux !

L'Oncle Arthur lui met la main sur le bras pour le faire taire et ils s'accroupissent, cachés par l'escalier. En effet, l'oncle Arthur a entendu du bruit sur le balcon et nous ne tardons pas à voir apparaître Mme Duvernay, qui descend à pas de loup l'escalier. Elle regarde autour d'elle et ne voit personne. Elle va, prudemment, vers le guichet. Elle l'ouvre, elle tâtonnera à l'intérieur pendant un certain temps et, soudain, la scène est inondée de lumière, car l'oncle Arthur a allumé le lustre avec l'interrupteur qui se trouve près de la porte de la rue. Mme Duvernay, surprise, recule à droite du guichet.

ONCLE ARTHUR, très aimable. — Mais, ma chère Suzanne, il fallait allumer. Vous ne pouvez pas voir ce que vous cherchez...

Gervais reste à l'avant-scène droite.

Mme DUVERNAY. — Je ne cherche rien.

Oncle Arhur va se placer à gauche du guichet.

ONCLE ARTHUR. — Vous êtes venue voir si tout était en ordre...

Mme DUVERNAY. — Libre à vous de jouer aux espions... Je n'ai aucun compte à vous rendre. Je vous répète que je suis chez moi.

ONCLE ARTHUR. — Chez Ernest.

Mme DUVERNAY. — C'est la même chose.

ONCLE ARTHUR. — Vraiment !

Mme DUVERNAY. — Beaucoup plus que vous ne le croyez, parce que c'est moi qui hérite de mon beau-père.

GERVAIS, malgré lui. — Non !

Mme DUVERNAY. — Vous ne me croyez pas ? (Elle va ouvrir le secrétaire et en sort un petit papier qu'elle met sous le nez de l'oncle Arthur.) ... Et ça, qu'est-ce que c'est ?... Regardez, c'est un testament en bonne et due forme...

ONCLE ARTHUR. — Je vois.

Mme DUVERNAY. — Parfaitement en règle, et daté du 13 janvier dernier à 5 heures du soir. Qu'est-ce que vous avez à répondre à cela ?

ONCLE ARTHUR. — Que ça ressemble à un mobile.

Mme Duvernaiy range le papier dans le secrétaire.

Mme DUVERNAY. — Dans ce cas-là, je ne vous l'aurais pas montré ! (Elle remonte l'escalier.) Elle va bien, votre enquête ?...

ONCLE ARTHUR. — Pas mal, je vous remercie.

Mme DUVERNAY. — Tant mieux. Bonsoir.

Elle est sur les marches de l'escalier quand l'oncle Arthur l'arrête. Il va vers l'escalier. Elle parle de la rampe.

ONCLE ARTHUR. — Suzanne ?... Dites-moi tout de même ce que vous cherchiez dans le placard ?

Mme DUVERNAY. — Absolument rien.

ONCLE ARTHUR. — Comme c'est curieux !... Vous vous promenez à 1 heure et demie du matin, vous ouvrez ce guichet, vous fouillez... pour rien ?

Mme DUVERNAY. — J'ai laissé mes lunettes sur la table, je pensais que Joséphine les avait peut-être rangées dans le placard, et comme je ne peux pas m'en passer pour lire... Vous voyez comme c'est simple.

ONCLE ARTHUR. — Il était plus simple de regarder d'abord sur la table ! (Elles y sont. L'oncle Arthur y va, les prend et les lui tend.) ... Les voici. (Elle va les prendre.) Ce sont bien celles-là ?

Mme DUVERNAY. — Merci. (Elle est décontenancée, elle les prend.) J'avais pourtant regardé...

ONCLE ARTHUR. — De trop loin... Ou vous cherchiez peut-être autre chose.

Mme DUVERNAY. — Quoi ?

ONCLE ARTHUR. — Un petit flacon, par exemple...

Mme Duvernay, éclatant, redescend sur le petit palier.

Mme DUVERNAY. — Vous y tenez à ce que je sois coupable... Vous tenez à le livrer, votre assassin... Votre assassin ! C'est risible. Grand-père n'a jamais si bien dormi... C'est effrayant... Il est vieux, gâteux, méchant, égoïste... et il vit ! Il ne vit pas, il respire, et c'est ce petit souffle qui empêche des tas de gens de vivre...

ONCLE ARTHUR, très doucement, au bas des marches. — Mais vous vivez, Suzanne... Vous avez très envie d'hériter, mais vous vivez !...

Mme DUVERNAY, rageuse. — Non, je mange, je bois, je dors...

ONCLE ARTHUR, la regardant longuement. — Vous avez dû être très belle, Suzanne ?

Mme DUVERNAY. — Belle ! (Elle éclate d'un rire presque hystérique.) Personne ne l'a jamais su !

ONCLE ARTHUR. — Paul !...

Mme DUVERNAY. — Paul ? Je le déteste, lui aussi. (Riant.) Et je ne l'ai pourtant pas empoisonné, lui ? Il n'y a pas que Paul que je déteste d'ailleurs.

ONCLE ARTHUR. — Vous détestez beaucoup, Suzanne !

Mme DUVERNAY. — Je déteste qui je veux !

ONCLE ARTHUR. — Moi ?

Mme DUVERNAY. — Oui, vous ! Vous, qui vous efforcez de découvrir un crime qui n'a pas eu lieu, un crime sans victime... Etes-vous sûr, quand vous tiendrez l'assassin, que vous ne le regretterez pas... Un assassin dans la famille, ce ne serait pas, non plus, très agréable pour vous... Car vous vous appelez aussi Duvernay, je pense ?

ONCLE ARTHUR. — Pardon ! Parker and Parker !...

Mme DUVERNAY, hors d'elle, remontant. — Vous êtes monstrueux !

ONCLE ARTHUR, calme. — Allez vous coucher, Suzanne, vous êtes un peu trop nerveuse, cette nuit !...

Elle remonte l'escalier et disparaît.

GERVAIS. — Vous aviez raison. Ce flacon intéresse beaucoup de monde.

Oncle Arthur va à la porte du laboratoire. Gervais le suit.

ONCLE ARTHUR. — Il faudrait savoir ce que l'autre est en train d'en faire.

Il regarde la porte du laboratoire. Gervais s'approche et regarde par le trou de la serrure.

GERVAIS. — On ne voit rien.

ONCLE ARTHUR. — Venez, nous allons essayer, du jardin, de regarder par sa fenêtre ce qu'il fabrique.

Ils éteignent sous la voûte. L'oncle Arthur sort de sa poche une lampe électrique avec laquelle il se dirige pour sortir, avec Gervais, par le jardin. La porte de l'office s'ouvre. Joséphine apparaît.

Joséphine regarde autour d'elle. Elle va écouter à la porte du laboratoire, puis dans l'escalier et constate qu'il n'y a personne. Alors, elle s'approche du guichet, l'ouvre, cherche à l'intérieur. Visiblement, elle ne trouve rien. Elle pousse un « oh ! » On l'entend dire :

JOSÉPHINE. — Mon Dieu !... Mon Dieu !... Le flacon... qu'est-ce qui va m'arriver... Je ne veux pas... Je ne veux pas...

Elle se dirige vers le secrétaire et fouille. Pendant qu'elle se livre à ses recherches, la lampe électrique éclaire de nouveau le fond du jardin. L'oncle Arthur et Gervais rentrent sans faire de bruit, et, au moment où ils atteignent le milieu de la scène, Joséphine se trouve prise dans le faisceau de la lampe électrique. Elle a un revolver dans les mains. Elle pousse un cri.

ONCLE ARTHUR. — Qu'est-ce que vous faites là ?

Il allume. En deux enjambées, Gervais est à côté de Joséphine et tente de lui arracher le revolver.

JOSÉPHINE, se défendant. — Laissez-moi, laissez-moi !

GERVAIS. — Mais voyons, Joséphine...

JOSÉPHINE, toujours luttant. — Laissez-moi mourir !

ONCLE ARTHUR. — Voyons, Joséphine, calmez-vous.

Il lui prend le bras pendant que Gervais lui a enfin enlevé le revolver.

JOSÉPHINE. — Oh ! mourir... Je veux mourir...

Elle s'effondre sur les marches de l'escalier.

ONCLE ARTHUR. — Pourquoi voulez-vous mourir ?

JOSÉPHINE. — C'est moi qui voulais tuer Monsieur.

GERVAIS. — Joséphine !

JOSÉPHINE. — Oui. Oh !... Vous ne pouvez pas comprendre... Personne ne peut comprendre... Moi-même, je me demande comment cela a pu se faire...

ONCLE ARTHUR. — Quand avez-vous eu cette idée ?

JOSÉPHINE. — Je ne sais pas. Ah ! si... Mais cela vient de loin, vous savez... Je voulais tant de bonheur pour elle...

GERVAIS. — Elle ?

JOSÉPHINE. — Oui, Suzy... depuis qu'elle était si petite... j'ai perdu ma fille très jeune, et quand la petite est née, je ne sais pas ce qui s'est passé en moi, c'est comme si la mienne était revenue... Ses parents, n'est-ce pas, ça ne compte pas, et puis, elle a toujours été si câline, si tendre, si franche...

GERVAIS. — Si claire...

JOSÉPHINE. — Oui. Quand j'ai été malade il y a deux ans, vous ne pouvez pas savoir comme elle a été pour moi... Elle restait des heures entières près de moi... Elle m'appelait sa Fifine, sa mémé, comme si j'avais été sa grand-mère... Là, je l'ai encore mieux connue. J'ai vu qu'il ne fallait pas qu'elle ait de la peine, jamais, parce que la peine, chez elle, ça ne serait pas comme chez les autres... Elle ne la supporterait pas...

Un temps.

ONCLE ARTHUR. — Alors ?

JOSÉPHINE. — Alors, un jour, Maurice est arrivé...

GERVAIS. — Ah !...

JOSÉPHINE. — Elle l'a aimé tout de suite, avec tout son cœur... Elle était transformée, si gaie... si heureuse...

ONCLE ARTHUR. — Et puis ?

JOSÉPHINE. — Ils ne peuvent pas se marier...

GERVAIS. — Qui les en empêche ?

JOSÉPHINE. — Tout le monde... le père, la mère, et même Ginette...

GERVAIS. — Mais je ne comprends pas...

JOSÉPHINE. — Parce qu'il n'a pas de situation... il est pauvre... Et le vieux est malade depuis six mois...

ONCLE ARTHUR. — Qu'est-ce qu'il a à voir là-dedans ?

JOSÉPHINE. — Tout, maintenant...

ONCLE ARTHUR. — Expliquez-vous.

JOSÉPHINE. — Ça non plus, ça n'est pas bien pour les autres... mais tant pis !...

Elle s'arrête.

ONCLE ARTHUR. — Qu'est-ce que vous avez fait ?

JOSÉPHINE. — Je lui ai fait faire un testament...

Elle se lève face à eux. Gervais et l'oncle Arthur se regardent.

GERVAIS. — Vous en êtes sûre ?

JOSÉPHINE. — Evidemment... Suzy hérite de tout...

ONCLE ARTHUR. — Vous avez *vu* ce testament ?

JOSÉPHINE. — Je l'ai... Il me l'a donné ! (Elle sort de son vieux porte-monnaie un papier et passe entre eux deux.) Oui, regardez... de l'année dernière, le 13 janvier à 5 heures du soir.

GERVAIS. — Ça, alors !

ONCLE ARTHUR. — Continuez.

JOSÉPHINE. — Alors, quand le docteur a dit qu'il était comme mort...

ONCLE ARTHUR. — Vous avez versé des gouttes de la potion.

Joséphine fait « oui » de la tête.

GERVAIS. — Tous les jours ?

Joséphine fait le même geste.

ONCLE ARTHUR. — Depuis cinq... six... sept jours ? (Joséphine fait « oui ».) C'est pour cela que vous cherchiez le flacon pour supprimer la preuve ?

Joséphine fait « oui ».

GERVAIS. — Mais, puisqu'il était condamné, vous ne pouviez pas attendre ?

JOSÉPHINE. — Des fois qu'il aurait guéri... (Les deux hommes sont sidérés. Elle éclate en sanglots.) Qu'est-ce que vous allez me faire ? Vous allez me mettre des menottes ?... Je ne veux pas que vous m'emmeniez... Je veux que vous me laissiez près de Suzy... que vous me laissiez mourir...

ONCLE ARTHUR. — Mais enfin, Joséphine...

A ce moment-là, attirée par le bruit, Mme Duvernay descend et, du haut de l'escalier, elle aperçoit le groupe et Joséphine qui pleure.

Mme DUVERNAY, descendant. — Laissez cette femme, Arthur. (Tous la regardent.) N'interrogez plus personne... Ne soupçonnez plus personne. C'est moi qui assassine Ernest...

Elle est au bas de l'escalier.

JOSÉPHINE. — Non ! Oh ! non, madame ! Ce n'est pas Madame !

Mme Duvernay, qui est en scène, s'assoit sur la chaise droite.

Mme DUVERNAY. — Mais si, Joséphine ! Il faut vous rendre à l'évidence : c'est moi...

GERVAIS. — Vous ?

ONCLE ARTHUR. — Mais pourquoi ?

Joséphine s'effondre, au fond, sur la chaise du secrétaire. Gervais s'avance près d'elle, derrière la table.

GERVAIS. — Pour Suzy, n'est-ce pas ?

Mme DUVERNAY. — Suzy ?... Suzy n'a rien à faire là-dedans. Non, pour moi !

*L'oncle Arthur a gagné entre le fauteuil et la chaise gauche.*

ONCLE ARTHUR. — Quoi ?

Mme DUVERNAY. — Non, non. Ne m'interrompez pas, je sais ce que vous allez me dire... je vis... (Un temps.) Eh bien, non, Arthur, je ne vis pas... Je n'ai jamais été vivante du plus loin que je me souvienne... J'étais déjà morte quand j'étais petite, entre mon père et ma mère... Quand j'ai eu dix-sept ans, j'ai vécu trois jours... (Elle rit.) Pendant ces trois jours, j'ai senti du sang courir dans mes veines... du vent dans mes cheveux... une chaleur délicieuse dans mon cœur... J'avais rencontré Paul, et on voulait nous marier...

ONCLE ARTHUR. — Vous vous êtes mariés...

Mme DUVERNAY. — ... Le quatrième jour, c'était un jeudi, il est revenu. Il m'a parlé de ses expériences... de son laboratoire... de ses lapins... *et de son père*... C'est son père qui a tout réglé, tout traité, imposé toutes ses conditions ! Ça n'avait plus d'importance, d'ailleurs... J'étais de nouveau comme avant... J'avais cessé de vivre...

ONCLE ARTHUR. — Continuez, Suzanne.

Mme DUVERNAY. — C'est tout.

ONCLE ARTHUR. — Comment avez-vous pu penser à une chose pareille ?

Mme DUVERNAY. — C'est difficile à expliquer... Pendant des années, à plusieurs reprises, j'ai essayé d'expliquer à votre frère des tas de choses... Je pensais que, devenu vieux, il comprendrait mieux... Je ne l'ai jamais aimé, mais je l'ai toujours supporté sans rechigner, et toujours soigné... Mais non, rien, il ne voulait rien comprendre ! rien entendre !... Quand j'avais des larmes, il souriait... Un jour, il m'a vue désespérée, il a éclaté de rire...

GERVAIS. — Lui !

Mme DUVERNAY, avec rage. — Vous ne le connaissez pas ! Mais j'ai été plus forte que lui... Je ne me suis plus contentée d'être patiente, de faire mon devoir... Je suis devenue douce, aimante, tendre... Pendant des heures, je suis restée auprès de lui, je lui faisais la lecture, et un jour, enfin, il a fait son testament !

JOSÉPHINE. — Oh !

Mme DUVERNAY. — Quoi ?

ONCLE ARTHUR. — Rien...

GERVAIS. — Taisez-vous, Joséphine.

ONCLE ARTHUR, à Mme DUVERNAY. — Continuez, Suzanne...

Mme DUVERNAY. — Il est tombé malade...

ONCLE ARTHUR. — Et vous avez essayé de précipiter sa fin.

Mme DUVERNAY, violente. — Vous ne comprenez pas... non, vous ne comprenez pas que j'hérite... et que je vais pouvoir, moi aussi, profiter de tout ce qui existe !... Sortir de cette atmosphère d'ouvroir, de crèches, de reposoirs, de processions... Cesser d'avoir des robes de dame patronesse ! défaire mes cheveux !... Etre belle, moi aussi... Voir des hommes qui se retournent sur moi avec des yeux qui brillent, comme sur toutes les autres femmes... (Elle crie.) Oui, je voulais le tuer... je voulais le tuer... Et c'est terrible ! Il ne meurt pas !

*Tante Agathe sort de sa chambre.*

TANTE AGATHE. — Eh bien, mes enfants ! Dans la journée, c'est une maison de cinglés, mais la nuit c'est un véritable asile de fous ! Qu'est-ce qui se passe encore ?

*Mme Duvernay se lève et fait face à tante Agathe.*

Mme DUVERNAY. — Il se passe, ma tante, que je suis l'assassin d'Ernest !

JOSÉPHINE, se levant. — Non, c'est moi ! (A Arthur :) N'est-ce pas, monsieur ?

*Tante Agathe descend les marches.*

TANTE AGATHE. — Enfin, laquelle des deux ?

ONCLE ARTHUR. — Les deux !

*Mme Duvernay a dégagé à droite.*

TANTE AGATHE. — Eh bien ! (Elle s'assoit à la place laissée libre sur la chaise de droite.) Racontez-moi ça ?

Mme DUVERNAY. — Joséphine ? Mais pourquoi ?

ONCLE ARTHUR, ironique. — Joséphine a aussi un testament... Comme toi...

Mme DUVERNAY. — Quoi ?

ONCLE ARTHUR, rosse. — Et du 13 janvier, à 5 heures du soir... comme toi...

TANTE AGATHE. — Sacré Ernest !

Mme DUVERNAY. — Le salaud !

*Un temps.*

TANTE AGATHE rit, puis à Arthur. — Alors, qu'est-ce que tu vas faire, toi ? Tu as deux assassins... Tu en cherchais un...

ONCLE ARTHUR. — Non, trois...

TANTE AGATHE. — Trois ? Et alors, le troisième ?

*Tous le regardent. Il va à la porte du laboratoire et appelle :*

ONCLE ARTHUR. — Paul !

*Tous regardent la porte. Paul entre et regarde tout le monde.*

ONCLE ARTHUR. — Depuis quand as-tu eu l'idée d'aider ton père à mourir ?

DUVERNAY, très simplement. — Depuis toujours !

*Tous le regardent, sidérés.*

GERVAIS. — Quoi ?

DUVERNAY allant vers Gervais. — Mais oui... Vous, monsieur Gervais, qui êtes un peu de la partie...

GERVAIS, affolé. — Moi ?

DUVERNAY. — Oui... infirmier.

GERVAIS, soulagé. — Ah !

DUVERNAY, dégageant vers la cheminée. — Vous devez me comprendre... Il est bien évident qu'à partir d'un certain âge l'homme devient un fardeau pour l'humanité... il est inutile. D'ailleurs, le cocotier en est une preuve.

GERVAIS. — Le cocotier ?

DUVERNAY. — Oui, le cocotier sur lequel les peuplades sauvages font monter les vieillards...

TANTE AGATHE. — Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

DUVERNAY. — Ce n'est pas une histoire. La famille se réunit, le vieux monte... On secoue l'arbre... s'il tient, c'est que ça va...

TANTE AGATHE. — Et s'il ne tient pas ?

DUVERNAY. — Il tombe.

TANTE AGATHE. — Et qu'est-ce qu'on en fait ?

DUVERNAY. — En général, on le mange.

TANTE AGATHE. — C'est très délicat !

DUVERNAY. — Non, à cet âge-là, c'est peu comestible, mais c'est surtout idiot, car ça ne sert à rien. En réalité, l'individu qui n'a plus d'utilité apparente devrait pouvoir encore servir à quelque chose.

ONCLE ARTHUR. — A quoi ?

DUVERNAY. — A des expériences qui permettraient d'améliorer le sort des vivants...

Mme Duvernay. — Oh !... Ses expériences...

Duvernay. — Dame ! Il n'y a que cela qui compte !

Gervais. — Et c'est pour ça que...

Duvernay. — Que quoi ?

Oncle Arthur. — Que tu as volé le flacon de poison ?

Duvernay. — Ah ! Le poison... Oui, je l'ai essayé, mais à très petites doses... Ça me fait de la peine d'ailleurs... Il est si vieux... et j'y tiens tellement !

Gervais. — Mais, monsieur Duvernay, vous vous rendez compte...

Duvernay. — Evidemment, si je le perdais, ce serait ennuyeux... c'est un essai que j'ai voulu faire... Mais c'est long... Ce poison n'est pas violent.

Tante Agathe. — Heureusement !

Duvernay. — Pourquoi « heureusement » ?

Tante Agathe. — Parce que je l'ai bu.

Oncle Arthur. — Et parce que je suis arrivé à temps pour sauver ton père !

Duvernay. — Quel père ?

Oncle Arthur. — Ton père ! Tu n'en as qu'un, je suppose ?...

Duvernay. — Ah ! papa, mais il ne m'intéresse pas, papa...

Gervais. — Mais vous venez de nous avouer...

Oncle Arthur. — Tu viens bien de nous dire que tu l'empoisonnes...

Duvernay. — Qui ?

Oncle Arthur, hurlant. — Ton père !

Duvernay. — Papa ? Oh ! non... C'est de mon dernier lapin que je parlais...

Mme Duvernay, excédée. — Son lapin !... Et voilà le singe qu'on m'a fait épouser !

Ils sont sidérés.

Oncle Arthur. — Mais, bon sang !... tu viens bien de nous dire qu'il ne servait plus à rien et que, depuis longtemps, tu avais l'idée.

Duvernay. — Ah ! l'idée ?... bien sûr...

Gervais. — Mais quelle idée ?

Duvernay. — Mes bacilles.

Oncle Arthur. — Tu voulais coller le typhus à mon frère ?

Duvernay. — Je voudrais bien !

Oncle Arthur. — Mais tu ne l'as pas fait ?

Duvernay. — Non, parce que c'était papa !

Oncle Arthur. — Et si ça n'avait pas été lui ?

Duvernay. — Ah ! si j'avais eu un autre vieux sous la main ! (Il regarde l'oncle Arthur avec attention.) Quel âge avez-vous, mon oncle ?

L'oncle Arthur ne comprend pas tout de suite. Il va dire son âge.

Oncle Arthur. — Soixante-tr... ! (Puis il bondit.) Je te défends bien de penser à ça !...

Duvernay. — Dommage !

Oncle Arthur. — Mais tu es complètement fou, mon pauvre Paul !

Duvernay. — Fou ? C'est bien la première fois qu'on me dit ça !

Oncle Arthur. — Tu peux me croire, fou à interner, à lier... Quand je ne me sentirai pas bien, je ferai en sorte d'être loin d'ici...

Duvernay. — Remarquez que je suis sûr que mon sérum le sauverait, mais il y a tout de même une petite chance d'erreur...

Tante Agathe. — En somme, Arthur, si ce n'est pas lui, tu n'as toujours que deux assassins !

Duvernay. — Deux assassins ? Mais... alors, il est mort ?

Oncle Arthur. — Non, il va très bien.

Duvernay. — Ah !

Gervais. — Ça n'a pas l'air de vous faire plaisir ?

Duvernay. — Oh ! si... Mais je voudrais tant pouvoir construire mon laboratoire...

Oncle Arthur. — Ton laboratoire ?

Duvernay. — Oui, papa est riche... et comme j'hérite de tout...

Tous font un mouvement.

Oncle Arthur. — De tout ? Tu es sûr qu'il ne laisse rien à personne ?

Duvernay. — Non, il a fait un testament en ma faveur...

Joséphine. — Ce n'est pas vrai.

Mme Duvernay. — Tu mens !

Duvernay le sort de son portefeuille. — ... Regardez... le 13 janvier dernier...

Oncle Arthur. — A 5 heures du soir.

Duvernay. — Comment le savez-vous ?

Arthur regarde les deux femmes coupables.

Joséphine. — Oh !

Mme Duvernay. — Oh !

Duvernay. — Qu'est-ce qu'elles ont ?

Oncle Arthur. — Le même testament que toi, mon pauvre Paul !

Duvernay. — Oh !

Tante Agathe, riant. — Il s'est bien fichu de vous !

Duvernay, à Mme Duvernay. — Toi, tu as un testament ?

Mme Duvernay. — Oui, Paul. Et c'est moi qui voulais tuer ton père...

Duvernay. — Toi, Suzanne ?

Tante Agathe. — Mais pourquoi ?

Mme Duvernay passe à l'avant-scène jusqu'au milieu.

Mme Duvernay. — Parce que j'en avais assez ! Assez de vivre à côté d'un hurluberlu de ton espèce, qui me regarde sans me voir, avec ses yeux de myope...

Duvernay. — Moi ?

Mme Duvernay. — Oui, toi... Toi qui, depuis des années, te promènes à côté de moi, dans la vie, en pensant à tes lapins crevés, pendant que de jour en jour je retrouve dans mon miroir l'image d'une femme qui s'étiole, qui se fane, qui se fripe, qui enlaidit sans que tu t'en aperçoives !... Et j'ai trente-cinq ans !

Duvernay, précis. — Quarante, Suzanne, quarante !

Mme Duvernay, rageuse. — Trente-huit ! Les autres femmes, quand elles sont mariées, ont l'espoir de trouver dans leur mari un amant ! Moi, je n'ai trouvé en toi ni un amant, ni même un mari... Ta maîtresse...

Duvernay. — Mais, je n'ai jamais eu de maîtresse !

Mme Duvernay. — C'est bien ce que je te reproche, andouille !

Duvernay. — Alors, pourquoi parles-tu de ma maîtresse ?

Mme Duvernay. — Ta seule maîtresse a été ta manie du typhus... ta folie... Savez-vous qui je retrouvais, chaque soir, à côté de moi, sur l'oreiller ?

Duvernay, simple. — Moi ?

Mme Duvernay, ricanant. — Oui, toi... Un homme qui ne sait parler que de vaccin, qui ne sait caresser

que des éprouvettes, qui ne sait rêver que de microbes, qui finit par me rendre ridicule devant mes bonnes amies.

DUVERNAY. — Mais, Suzanne, nous avons eu deux filles !

Mme DUVERNAY, méprisante. — Tu es tellement distrait !

TANTE AGATHE. — Ah ! c'était une erreur... J'aime mieux ça...

ONCLE ARTHUR. — Vous rendez-vous compte, Suzanne, de l'endroit où cette affaire peut vous conduire ?

Mme DUVERNAY. — Moi ? Ça m'est indifférent... Tout ce qui peut m'arriver m'est égal... la prison... le bagne...

GERVAIS. — Le bagne ?... Mais c'est impossible !

TANTE AGATHE. — Puisqu'il n'est pas mort !

ONCLE ARTHUR. — L'intention de donner la mort est aussi grave que l'assassinat.

TANTE AGATHE. — Il y a tout de même une petite différence comme résultat !

Mme DUVERNAY, crânant. — Eh bien, envoyez-moi au bagne !

GERVAIS. — Vous n'y pensez pas !

Mme Duvernay s'assoit sur la chaise gauche.

Mme DUVERNAY. — Ça lui fait tant plaisir...

GERVAIS, derrière la table tout le temps. — Mais, Suzy...

Mme DUVERNAY. — Suzy ?

GERVAIS. — Elle vous admire... elle vous respecte... elle vous aime !

Mme DUVERNAY. — Moi aussi, je l'aime...

GERVAIS. — Quand elle va rentrer dans cette pièce, et qu'elle va apprendre... c'est abominable !... Et vous, Joséphine, elle vous aimait tellement... vous aussi ! (Joséphine pleure.) Elle vous appelait sa Fifine, sa mémé... et elle va savoir...

TANTE AGATHE, à l'oncle Arthur. — Alors, qu'est-ce que tu décides ?

ONCLE ARTHUR. — Mon enquête n'est pas terminée...

TANTE AGATHE. — C'est vrai qu'il te faut trois assassins... C'en serait presque ridicule... Un mort qui ne meurt pas, et toute cette famille qui assassine comme on joue au billard... et qui trouve ça tout naturel !

Mme DUVERNAY. — Oh !

TANTE AGATHE, se levant. — Je sais ce que je dis... comme si vous ne pouviez pas le laisser mourir tout seul, de sa belle mort, sans emmerder personne... surtout moi, que vous avez fait venir de Biarritz !

Elle s'est levée et marche. Ce faisant, elle se heurte à Ginette, qui entre de l'extérieur.

TANTE AGATHE, à Ginette. — Enfin, toi, tu trouves naturel d'empoisonner ton grand-père ?

GINETTE, se redressant. — Si je l'ai fait, probablement que j'ai mes raisons...

TANTE AGATHE. — Hein ?

DUVERNAY. — Quoi ?

JOSÉPHINE, se levant. — Mademoiselle !

GERVAIS. — Vous ?

Mme DUVERNAY, se levant. — Qu'est-ce que tu as dit ?

Ces répliques sont dites presque ensemble.

GINETTE. — Puisque vous êtes au courant, je ne vois pas pourquoi je commettrais le péché de mensonge.

TANTE AGATHE. — Elle est magnifique !

GERVAIS. — C'était vous la troisième ?

GINETTE. — La troisième ?

ONCLE ARTHUR. — Tu versais des gouttes ?

GINETTE. — Eh bien, oui.

ONCLE ARTHUR. — Toi aussi ?

GINETTE. — Moi aussi ?

DUVERNAY. — Je me demande...

Mme DUVERNAY. — Ne te demande rien... Laisse-nous tranquilles !

DUVERNAY. — J'ai pourtant bien le droit...

Mme DUVERNAY. — Tu n'as plus aucun droit...

Elle dégage et va sous la voûte.

GERVAIS, à Ginette. — Pourquoi avez-vous fait cela ?

GINETTE. — Vous osez le demander ?

ONCLE ARTHUR. — Oui, figure-toi...

GINETTE. — Parce que je crois en Dieu !

TANTE AGATHE. — Ça demande tout de même une explication.

GINETTE. — Pour vous autres, mécréants, bien sûr !

ONCLE ARTHUR. — Dieu ne recommande pas d'assassinat, même familial !

GINETTE. — Grand-père a reçu l'extrême-onction cet après-midi, il est en état de grâce...

AGATHE. — Et alors ?

GINETTE. — Ça ne représente pas grand'chose pour vous : vous n'avez aucun sentiment de pitié !

JOSÉPHINE. — Je vais à l'église.

Mme DUVERNAY. — Je crois en Dieu autant que toi !

GINETTE. — Vous n'y croyez pas *comme moi !*

TANTE AGATHE. — Heureusement ! Si ça produit un résultat pareil !

GINETTE. — La complicité de chacun de vous a attiré ici Lucette, cette ordure ! Elle sème le désordre dans l'esprit et dans les sens de ce vieillard...

Mme DUVERNAY. — Ginette !

GINETTE. — Je sais ce que je dis !

ONCLE ARTHUR. — C'est pour cela que tu l'empoisonnes ?

GINETTE. — Je le sauve.

TANTE AGATHE. — Quoi ?

GINETTE. — *Il faut* qu'il meure en état de grâce... avant d'avoir eu le temps de retomber dans le péché.

Tante Agathe passe à droite devant Ginette.

TANTE AGATHE. — Moi, je la trouvais très gentille cette petite bonne !

GINETTE, illuminée. — Depuis qu'il a reçu le Sacrement, j'ai réussi à empêcher cette fille de monter dans sa chambre.

TANTE AGATHE. — Il ne lui aurait pas fait grand mal, tu sais !

GINETTE. — Il aurait péché par intention ! C'est la même damnation ! Il faut qu'il meure avant d'avoir pu pécher de nouveau.

TANTE AGATHE, les bras au ciel. — De quoi je me mêle !...

GINETTE. — De son salut, ma tante !

TANTE AGATHE. — Surtout ne t'occupe pas du mien !...

GINETTE. — Je suis la seule ici qui s'en préoccupe ! Depuis qu'il est malade vous n'avez tous qu'une idée : le docteur, les piqûres, la potion. Moi seule, j'ai pensé au prêtre...

ONCLE ARTHUR, ricanant. — Tu pensais aussi un peu à la potion, ma petite fille !

GINETTE. — Vous êtes bien digne de la famille, vous !

ONCLE ARTHUR. — Pardon. Moi, je n'empoisonne personne.

DUVERNAY. — Moi non plus !

TANTE AGATHE. — Si, tes lapins !

DUVERNAY. — Mais Lucette est incapable de...

GINETTE. — Oh ! toi... bien sûr !... (A Joséphine :) Où est-elle ?

JOSÉPHINE. — Elle doit être rentrée du cinéma...

Ginette traverse la scène, va ouvrir la porte de l'office et appelle :

GINETTE. — Lucette !... Lucette !...

Lucette entre. Elle la prend par le bras et l'entraîne au premier plan à droite.

LUCETTE. — Mademoiselle ?

GINETTE. — Regardez-la... avec ses jupes collantes qui laissent voir ses cuisses...

LUCETTE. — Eh bien ! Dites-donc, vous !

GINETTE. — Osez nier que vous cherchez toutes les occasions de vous trouver seule avec grand-père ?

LUCETTE. — Naturellement. Il a parfois des télégrammes confidentiels à envoyer en Amérique ! (A Arthur :) N'est-ce pas, monsieur ?

ONCLE ARTHUR. — C'était vous !

LUCETTE. — Et puis je le distrais, ce vieux !

GINETTE. — Vous l'entendez, cette petite vicieuse !

LUCETTE. — Je vous prie d'être polie.

GINETTE. — Un jour, je vous ai surprise sur ses genoux !...

LUCETTE. — Ça vous vexe parce que vous n'avez jamais été sur les genoux de personne... Avec votre gueule de sainte Nitouche, cela n'est pas étonnant.

GINETTE. — Et vous entendez comme elle me parle ?

LUCETTE. — Je vous parle comme vous le méritez, parce que vous n'êtes qu'une vilaine fille, méchante, haineuse ! Vous passez votre temps à l'église... C'est pour y prier pour vos victimes... probablement...

GINETTE. — Mes victimes ?

LUCETTE. — Oui, Suzy !

GERVAIS. — Suzy !

LUCETTE. — Vous n'avez qu'un but : la faire déshériter !

Mme DUVERNAY. — Toi ?

LUCETTE. — Oui, parce qu'elle est jalouse ! Je ne sais pas si elle y a réussi, mais elle a bien fait tout ce qu...

GINETTE. — Je n'ai pas fait déshériter ma sœur... c'est de son plein gré que grand-père a fait un testament en ma faveur.

*JOSÉPHINE. — Oh !

DUVERNAY. — Quoi ?

Mme DUVERNAY. — Un testament ?

*Ces répliques sont dites presque ensemble.

GINETTE. — Oui... un testament en règle, signé...

ONCLE ARTHUR. — ... et daté du 13 janvier de l'année dernière...

TANTE AGATHE. — ... à 5 heures du soir !...

GINETTE. — Comment le savez-vous ?

GERVAIS. — Oh ! Suzy...

Exclamations effarées de tous.

TANTE AGATHE, jubilant. — Mon frère est un homme formidable...

Devant le mouvement de stupeur que cet aveu a provoqué chez les autres qui la regardent, Ginette reprend :

GINETTE, déchaînée. — Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça ? Grand-père a compris que s'il vous donnait cet argent à vous, vous le dilapideriez avec l'unique préoccupation de vous assurer des biens terrestres, tandis que moi, j'en ferai profiter mes œuvres !...

ONCLE ARTHUR exultant. — Voilà tout de même mises à jour par moi vos petites manœuvres !...

Tante Agathe traverse toute la scène vers Arthur resté à la cheminée.

TANTE AGATHE. — Ah ! tu les as tes trois assassins ! Tu en baves de joie !

ONCLE ARTHUR. — Quoi ?

TANTE AGATHE. — Si tu te voyais !... tu es le pire de tous !...

ONCLE ARTHUR. — Qu'est-ce que tu dis ?

TANTE AGATHE. — Tu n'as qu'un mot à la bouche : la Justice !... C'est toi qui as la plus belle âme d'assassin !

ONCLE ARTHUR. — Tu es complètement folle.

TANTE AGATHE. — Peut-être, mais tu les surclasses tous !... (Elle montre Duvernay.) Lui, le simple, se contente des lapins, les autres se mettent à trois pour venir à bout de l'aïeul. Toi, ton seul plaisir, ta seule joie, c'est d'asseoir des hommes sur la chaise électrique !

ONCLE ARTHUR, tombant assis, accablé. — Ça n'a aucun rapport.

TANTE AGATHE. — Alors, pourquoi depuis quarante ans mets-tu cet acharnement à rechercher des coupables possibles... ?

ONCLE ARTHUR, se relevant. — Je représente la Justice...

TANTE AGATHE. — Encore !... La poursuite de ces pauvres assassins t'amuse comme le croquet distrait les uns, ou le poker passionne les autres... Tu es un sadique... C'est toi qui me dégoûtes le plus...

ONCLE ARTHUR. — Quand tu parles d'Ernest pourtant...

TANTE AGATHE. — Ernest !... Nous nous foutons pas mal l'un de l'autre ! Si j'étais morte avant lui, il n'aurait pas eu l'ombre d'un attendrissement... J'aurais d'ailleurs trouvé cela tout naturel !... En tout cas, moi j'en ai assez ! Je retourne à Biarritz. Vous ne me reverrez que le jour de mon enterrement... Et encore !

Elle rentre dans sa chambre.

LUCETTE. — En somme, dans tout ça, moi, j'ai l'air d'une petite sainte...

GINETTE. — Je vous interdis de prononcer ce mot-là...

LUCETTE. — J'ai bien envie d'en prononcer un autre, vous devinez lequel ?

La porte du jardin s'ouvre violemment. Arthur II entre, poussant devant lui Maurice, qui se débat, mais qu'il tient fermement au col. Il l'amène, au centre, derrière la table.

MAURICE. — Laissez-moi, voyons... Voulez-vous bien me ficher la paix.

GERVAIS, dans un cri parce qu'il pense à Suzy. — Oh ! non, pas lui... pas Maurice.

ONCLE ARTHUR. — Qu'est-ce que vous venez faire ?

MAURICE. — Qui est cet homme ?

ONCLE ARTHUR. — Ne vous occupez pas !

Il a fait un signe à Arhur II, qui lâche Maurice et sort.

MAURICE. — Il s'est jeté sur moi comme une brute !

ONCLE ARTHUR. — Où étiez-vous ?

MAURICE. — Dehors.

GERVAIS. — Qu'est-ce que vous faisiez ?

MAURICE. — Je n'ai pas de compte à vous rendre.

ONCLE ARTHUR. — Mais, à moi, si... Et je vous conseille de filer doux.

MAURICE. — Quoi ?

ONCLE ARTHUR. — Pourquoi êtes-vous revenu, il y a deux heures, parler à Lucette à la porte de l'office ?

MAURICE. — Je ne répondrai pas.

ONCLE ARTHUR. — Vraiment ?

LUCETTE. — On a tout de même le droit de se rencontrer.

GINETTE. — Quand je vous disais de la mettre à la porte.

ONCLE ARTHUR, à Maurice. — Vous n'avez pas répondu à ma question. Pourquoi êtes-vous revenu il y a deux heures dans la maison ?

MAURICE. — Pour donner rendez-vous à Lucette !

ONCLE ARTHUR. — Dans quel but ?

MAURICE. — Devinez !

Lucette rit.

LUCETTE. — Qu'est-ce qu'on peut bien faire à notre âge quand on se donne rendez-vous dans une chambre ?

GERVAIS. — Maurice, vous n'avez pas fait cela ?

LUCETTE. — Ça vous dérange ?

GERVAIS. — Mais, Suzy, vous ne comprenez pas... Suzy !

LUCETTE. — Quoi ?

GERVAIS. — Elle va souffrir !

LUCETTE, dure. — Elle fera comme les autres !

MAURICE. — J'étais sincère avec elle. Je ne l'aurais pas rendue malheureuse. J'étais très gentil.

LUCETTE. — Mais *c'est moi* qu'il aime, et grâce à son mariage nous aurions eu du fric.

GINETTE. — Ce n'est pas vrai. Il ne vous aime pas !

LUCETTE. — Quand je vous le disais qu'elle était jalouse...

GINETTE. — Ce n'est pas vrai !

LUCETTE. — Si ce n'était pas vrai, vous ne vous défendriez pas comme ça...

GINETTE. — Vous mentez !

LUCETTE. — Vous êtes amoureuse de Maurice !...

GINETTE. — Non.

LUCETTE. — Et vous vouliez l'héritage pour empêcher la petite de se marier !...

GINETTE, perdue. — Non !

LUCETTE. — Vous ne rêvez du bon Dieu que parce que Maurice se fout pas mal de vous !

GINETTE. — Ce n'est pas vrai !

LUCETTE. — Vous en crevez de les voir s'embrasser dans tous les coins.

Ginette s'effondre en sanglots, recule jusqu'au mur de soutien de l'escalier.

GINETTE. — Mon Dieu ! Mon Dieu !

MAURICE, avec une ironie équivoque. — Qu'est-ce que je fais comme ravages !

GERVAIS. — Taisez-vous !... Vous devriez avoir honte !...

On entend la clochette de la grille du jardin et la voix joyeuse de Suzy qui rentre.

VOIX DE SUZY. — Ouh !... Ouh !...

Tous sont figés, le regard sur la porte.

GERVAIS. — Mon Dieu, Suzy ! (A Maurice :) Vous pouvez être fier, vous !

MAURICE. — Ben quoi ! Elle n'en mourra pas !

VOIX DE SUZY. — Ouh !... Ouh !...

JOSÉPHINE. — Suzy !

GERVAIS. — Taisez-vous ! Elle n'en mourra pas ?... Qu'est-ce que vous en savez ?... Cela vaudrait mieux... oui, cela vaut mieux... Ce serait trop terrible... Il ne faut pas !... (Il crie comme une imploration.) Je ne veux pas qu'elle entre !... Je veux qu'elle...

En disant cela, il a fermé les yeux en pensant à la Voix et en souhaitant intensément la mort de Suzy. On entend de l'extérieur un cri, un cri de Suzy, puis un bruit, celui d'une chute, puis plus rien... Après un instant de stupeur, tous, sauf Gervais, se précipitent vers la porte et sortent pour voir ce qui s'est passé. Et on entend, dans un brouhaha général, des voix au dehors.

VOIX DE JOSÉPHINE. — Oh ! ma petite...

Gervais, terrifié, a reculé jusqu'à la cheminée.

VOIX DE GINETTE. — Suzy !

VOIX DE LUCETTE. — Elle a glissé, elle est tombée.

VOIX DE Mme DUVERNAY. — Réponds, voyons, Suzy !... réponds... (Dans un cri.) Suzy !

Un grand silence.

VOIX DE JOSÉPHINE, hurlant. — Ma petite ! Ma petite !

VOIX DE DUVERNAY. — Allez chercher un médecin, voyons, Maurice !

VOIX D'ARTHUR. — Vous voyez bien qu'il est trop tard !

On entend des pas et la clochette de la grille qui s'agite violemment. Gervais est resté seul sur la scène. Il tombe accablé dans le fauteuil. La lumière baisse inexplicablement.

LA VOIX, doucement. — Je vous avais bien dit que ce n'était pas tellement facile.

GERVAIS, atterré. — C'est moi qui ai fait cela ! C'est affreux !

LA VOIX. — Vous ne pouviez guère faire autrement.

GERVAIS. — Si... j'aurais dû... je...

LA VOIX. — Quoi ?

GERVAIS, désemparé. — Ah ! je ne sais plus... je ne sais plus...

LA VOIX, ferme. — Vous n'avez rien à regretter, croyez-moi.

GERVAIS, révolté. — Elle n'avait que vingt ans.

LA VOIX. — Elle est partie en plein amour... en plein bonheur...

GERVAIS. — Elle était si jolie.

LA VOIX. — Elle ne se verra pas vieillir.

GERVAIS. — Elle avait des rêves.

LA VOIX. — Elle ne connaîtra ni les déceptions, ni les trahisons.

GERVAIS, avec feu. — Heureusement !

LA VOIX. — Vous voyez bien !

GERVAIS. — C'est tout de même effrayant, la mort.

LA VOIX. — Je suis effrayant ?

GERVAIS. — Non... vous !...

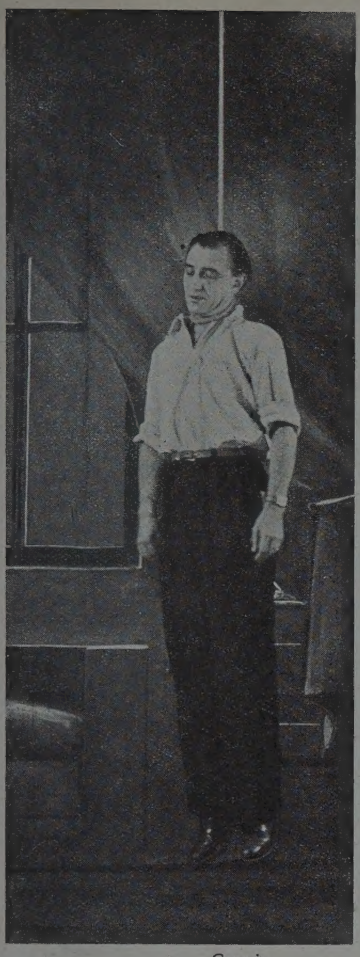
LA VOIX. — Et pourtant !...

GERVAIS. — Je crois que j'entendrai toujours son pauvre petit cri de bête blessée.

LA VOIX. — Mais non... ce n'est qu'une mort parmi tant d'autres... une mort sans importance...

La lumière a baissé lentement sur la dernière réplique jusqu'à la nuit complète qui cache la chute du

RIDEAU



Gervais.

Duvernay. Maurice Vernier

M. DUVERNAY. — *Après trois jours d'inoculation, il me donne exactement la réaction que j'attendais.* (ACTE PREMIER.)

**Maurice Vernier.** **Suzy Duvernay.**

SUZY. — *Quand j'étais petite, je pensais bien à tout cela...* (ACTE PREMIER.)

Joséphine. Gervais.

JOSÉPHINE. — *Tant qu'il n'entrera pas ici un homme en armure sur un cheval blanc...* (ACTE PREMIER.)

Gervais. Joséphine. Vernier. Suzy. Ginette. Lucette. Mme Duvernay. M. Duvernay.

LUCETTE. — *Alors, qu'est-ce que j'en fais ? On les mange tout de même ?* (ACTE II.)

Oncle Arthur I. Oncle Arthur II.

ARTHUR. — *Je vous présente mon collaborateur, Arthur II.* (ACTE II.)

ARTHUR. — *Qu'est-ce que tu cherches, mon petit ?* JACKY. — *Le chat.* (ACTE II.)

LUCETTE. — *Ça vous vexe, parce que vous n'avez jamais été sur les genoux de personne.* (ACTE III.)

Oncle Arthur. Jacky. Gervais.

Lucette. Mme Duvernay. Ginette Duvernay. Tante Agathe.

*(Suite de la page 2 couverture.)*

(Laffont, édit.), nous en est encore venu apporter la preuve avec l'histoire de Miguel Santamaria, le torero qui tremble « à l'heure de la vérité », à ce moment tragique où les trompettes de la mise à mort retentissent dans le délire de l'arène.

Dans *Mallory et son Dieu* (Editions du Milieu du Monde), Joseph Peyré ne se borne pas à suivre les étapes plus ou moins exaltantes d'une biographie lyrique. Car il ne faudrait pas ravaler un Mallory au rang assez vulgaire d'un athlète seulement épris de performances sportives ; il s'agit d'un conquérant dont la mission se déroule aussi sur un plan moral et presque mystique. Peyré nous invite donc à suivre son héros aussi bien dans les passes aventureuses de ses expéditions que dans cet incessant combat avec soi-même qui est le pain quotidien de l'explorateur.

Au cours des pages de *Mallory et son Dieu*, tour à tour exaltées ou contenues, il montre lumineusement le rôle que l'alpinisme peut jouer dans la formation du caractère et pour l'élévation de l'âme. Ce livre passionnant est un bréviaire d'énergie.

EST-IL *donc si différent de l'existence qu'il avait menée ? Et s'il avait mérité sa vie ? Si, au contraire, des idées reçues les hommes n'avaient jamais que la vie qu'ils méritent ?...* Dans cette suite de questions, moins interrogatives qu'il ne paraît à première vue, les esprits un peu avertis n'auront pas manqué, je pense, de reconnaître la pensée majeure d'un des écrivains les plus aigus de notre temps : Jean-Paul Sartre. Toute son œuvre : philosophique, romanesque, dramatique, ne cesse de poser ces questions ; elle s'efforce toujours de les résoudre par les moyens de la pensée discursive ou de l'art.

Rien d'étonnant, donc, qu'on les retrouve, brutalement étalées, au seuil de l'essai qu'il vient de consacrer à Baudelaire (Gallimard, édit.). Les hommes tels que l'auteur des *Fleurs du mal* n'ont guère de chance, en général, avec leur postérité. Leurs moindres écrits sont passés au crible ; leurs plus infimes traces, étudiées à la loupe. On dirait, cependant, que, loin de dégager une statue enfouie dans les sables et les boues du temps, ces gloses servent davantage à la mieux ensevelir. Il s'agit presque toujours de justifier des thèses à priori.

Pour un amateur d'études humaines, lucide et débarrassé de préjugés sociaux ou politiques, un grand écrivain, un Baudelaire en particulier, ne présente-t-il pas pourtant un champ d'expérimentations de premier choix ? Sans parler de ses œuvres, il laisse, de son passage sur terre, mieux que des traces. Il abandonne des lettres, des notes, c'est-à-dire accumule, pour ou contre lui, des preuves.

Mais il faut un tempérament de détective pour y déceler la part du cabotinage et celle de la sincérité, dont le mélange constitue le fond de tout homme. Se dépêtrer de l'écheveau multivalent des sentiments est une tâche ingrate, ardue ; les plus opposés, ceux qui, au regard de la raison pure, devraient s'exclure, font parfois bon ménage, on commence à le savoir aujourd'hui.

Au cours de son *Baudelaire*, J.-P. Sartre se place dans la disposition d'esprit du savant qui, ayant échafaudé une théorie par le calcul, recherche dans l'expérience les raisons d'y croire. De nombreux exemples le démontrent : cette méthode est fructueuse. Mais le lecteur de son essai, même s'il est un baudelairien fervent, n'y trouve pas toujours son compte. Les chemins par lesquels passe l'auteur de *La Nausée* sont ardus et bordés par les buissons épineux du langage métaphysique (pour ne pas dire de son jargon). La récompense, cependant, est au sommet de la côte : une vue nette et singulièrement vaste sur les paysages humains. Baudelaire n'est plus alors qu'un prétexte fertile.

DU premier livre d'un inconnu, on a coutume de dire, pour peu que son auteur vous ait touché par ses promesses, qu'on l'attend à ses œuvres suivantes. Cette formule passe-partout n'a jamais été plus valable que dans le cas de France Balmain et de son court roman : *La Marée du matin* (Ed. de Minuit).

Il est bien construit, bien écrit — et même avec une simplicité qui ne va jamais sans trahir le travail qui a permis d'y aboutir. Ses personnages sont presque assez vivants pour nous permettre de croire à leur existence. Les décors se dressent devant nous, brossés comme il se doit, à petites touches un peu trop sûres d'elles-mêmes.

Ces détails un peu agaçants n'arrêtent guère. France Balmain a entrepris de raconter une histoire : que sa voix trébuche parfois aux passages pathétiques, c'est l'indice d'une conscience pure à défaut d'un talent assuré. Mais celui-ci viendra. En attendant, *La Marée du matin* nous ramène aux plaisirs trop décriés de René Bazin.

RIEN de plus sympathique, en général, qu'un jeune garçon qui, désireux de jeter sa gourme littéraire, se lance à corps perdu dans un livre. Il dispose en tout cas d'un bon sujet : lui-même. Et de raconter son enfance, ses émois d'adolescent, l'entrée dans la maturité. Nous avons entendu chanter cette chanson plus d'une fois.

La mode est aujourd'hui de tout dire. A tel point que le lecteur s'interroge, fouille ses propres souvenirs et en arrive souvent à la conclusion que l'auteur « en a remis ». Je crois sincèrement que tout peut être dit, mais j'en suis moins persuadé de la nécessité. Après tout, il faut bien s'arrêter, c'est-à-dire choisir.

C'est pourquoi *Tous comptes faits*, de Georges Balandier (Le Pavois, édit.), laisse bien sceptique sur sa portée et son intérêt. A moins de le classer dans une collection de documents qui pourrait indéfiniment s'enrichir, on n'en voit guère — j'insiste sur le terme — la nécessité.

GRANDISSANT avec son époque, « le Petit Chose » n'est plus aujourd'hui le pion de collège dont les aventures pleurnichardes et sentimentales peuvent nous tirer des larmes. Lorsqu'on l'envoie en province, il se souvient aussitôt avoir lu *L'Education sentimentale*, et le voici qui tombe amoureux de la femme d'un collègue. Mais les grandes amours ne sont plus de ce monde ; il s'en détache. C'est pour mieux devenir un Don Juan de sous-préfecture...

Je ne crois pas que ce thème soit plus éculé qu'un autre. Si l'auteur de *L'Aventure de Beaucourt* (Bordas, édit.) ne parvient pas à nous y attacher tout à fait, il faut plus en accuser sa pudeur que son manque de talent. Alexandre Borrot croit à l'authenticité de l'histoire qu'il nous conte. Il la mène avec beaucoup d'habileté jusqu'à son dénouement.

Il parvient ainsi à composer un roman qu'on lit de bout en bout, sans jamais cesser d'être agacé, mais sans que cesse jamais le plaisir de la lecture et de la découverte. C'est l'indice d'une qualité plus rare qu'il ne paraît à première vue.

# CONSERVEZ ET COLLECTIONNEZ

*France*
# ILLUSTRATION
## LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

avec

**une reliure mobile** **ACLÉ** Brevetée FRANCE et ÉTRANGER

spécialement conçue à cet effet

Modèle pour une année . . . . . 273 fr.

**Clefs de montage,** utilisables pour plusieurs reliures, la paire . . . . . 24 fr.

(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

---

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)

Pour une reliure. . . . . 80 fr.

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER



Le Directeur-Gérant : GEORGES OUDARD.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imp. de Bobigny.
Dépôt légal 1er trimestre 1948 — Imprimeur n° 54.